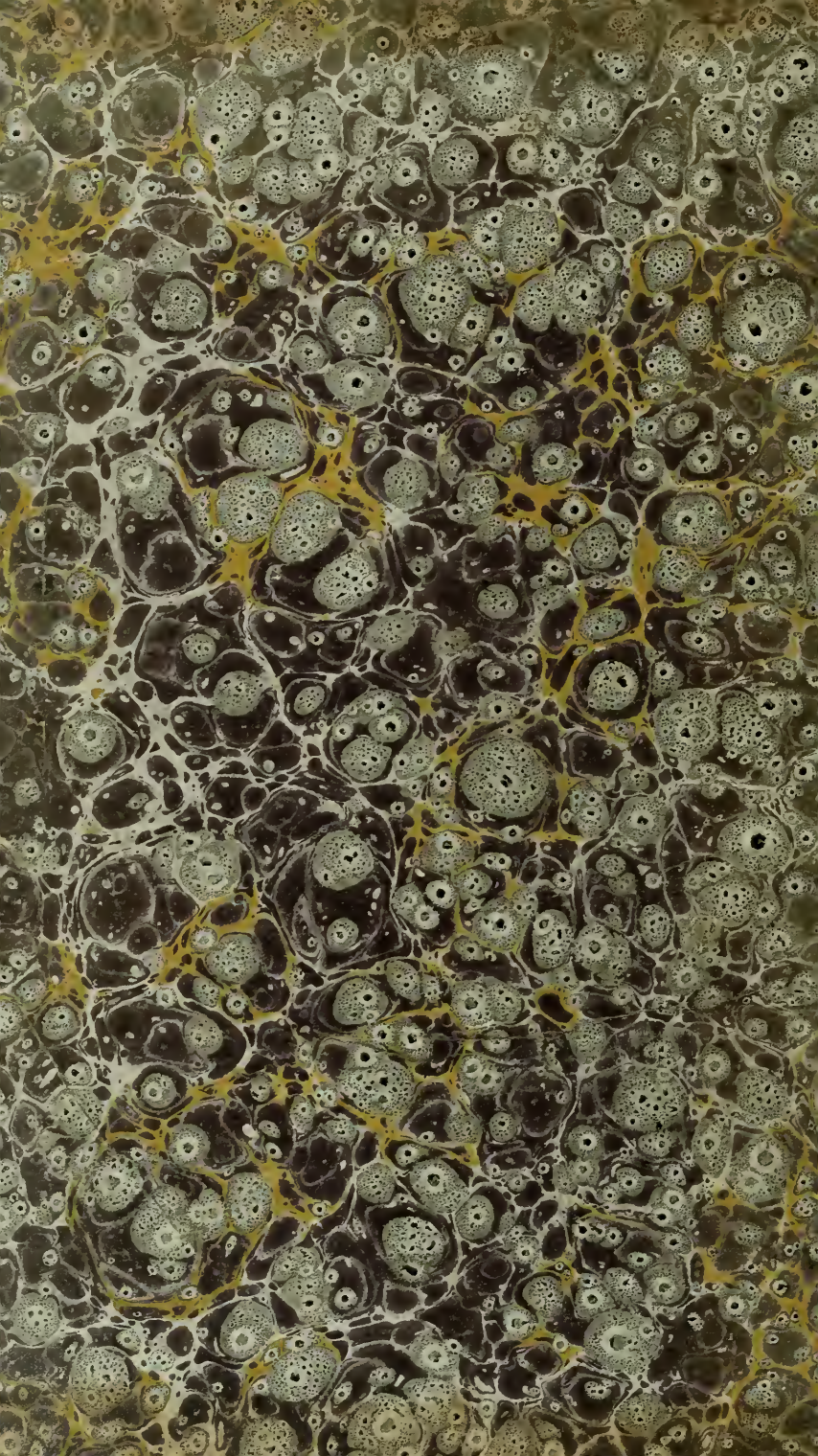


Cette anthologie religieuse ne vaut pas pour les textes recueillis, à quelques exceptions près, mais pour les notices concernant parfois des écrivains si peu connus qu'on est heureux de retrouver leur trace et de glaner quelques renseignements (ex: Viollet [le-duc ouvrier], Lorgan d'Amboise, Fellens, &c...) à leur sujet.

MÉLANGES

POÉTIQUES ET LITTÉRAIRES.

IMPRIMERIE CATHOLIQUE D'A. SIROU ET DESQUERS,
Rue des Noyers, 37.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangespotiq00pari

..... Les principaux philosophes apportent à ses pieds et brûlent publiquement leurs livres.

MÉLANGES

POÉTIQUES ET LITTÉRAIRES

DÉDIÉS

A LA JEUNESSE.

PARIS,

A. SIROU ET DESQUERS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue des Noyers, 37.

1846

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

Bien des livres existent déjà, semblables à celui-ci, sinon pour le fond, au moins pour la forme ; quoi de plus simple et de plus encourageant, en effet, que de puiser dans cette incomparable mine de chefs-d'œuvre de toute espèce qu'on appelle notre littérature, et de faire, avec des pages empruntées à nos grands écrivains, un beau livre qui plaise à la jeunesse, un bon livre qui l'instruise et l'édifie ?

C'est cette dernière condition surtout que nous nous sommes imposée. Les modèles littéraires et poétiques ne nous manquaient pas ; mais les modèles moraux et religieux nous attiraient davantage, et de tous les *Recueils*, *Mélanges*, *Leçons*, etc., analogues, voici le premier peut-être qu'ait inspiré une préoccupation exclusivement catholique. Travaillant pour l'enfance, nous nous sommes dit que ce qu'il y avait de plus vibrant et de plus sympathique en elle, ce n'était pas l'intelligence, mais le sentiment, ce n'était pas l'esprit, mais le cœur. Donner à un enfant de quoi éclairer

son goût ou charmer son imagination, sans y joindre l'instruction qui lui fasse aimer ce qui le charme et comprendre ce qu'il aime, c'est imiter ces jardiniers qui arrosent une plante, et en même temps la privent de soleil. Aujourd'hui, surtout, les illusions du premier âge ne sont pas de longue durée; l'enfance se développe plus hâtivement qu'on ne le souhaiterait parfois, et bien des parents qui se félicitent de cette précocité intellectuelle, la déploreraient, au contraire, s'ils prévoyaient ce qu'elle coûtera dans l'avenir.

Il faut donc, et d'autres l'ont trop bien dit avant nous pour que nous fassions autre chose que de l'affirmer purement et simplement, il faut qu'un consciencieux examen discute et prépare les matériaux, même les moins importants, de toute éducation scolaire. Non-seulement les lectures de l'enfance ne s'oublient jamais dans l'âge mûr, mais elles décident souvent de toute notre carrière morale. On comprend bien que nous ne parlons pas ici des livres reconnus pernicieux par toutes les âmes honnêtes; ceux-là, nous avons trop bonne opinion de notre époque pour penser que jamais un père ou un instituteur les approuve et les adopte; mais il y a, même

chez les écrivains les plus recommandables, un choix à faire et une balance à établir. Avec les intentions les plus pures, des hommes d'une incontestable supériorité de génie ont souvent écrit des pages qu'on ne saurait mettre entre des mains de quinze ans. Tout ce qui émotionne trop vivement, tout ce qui dérange ce calme intérieur, cette placidité naïve de désirs et de croyances qui font de l'enfance une véritable béatitude; tout ce qui remue une passion naissante, allume un enthousiasme inconnu, provoque une tristesse ou une joie exagérées; tout ce qui est factice, en un mot, nous semble dangereux pour le jeune âge. Il faut à l'âme, qu'on nous permette cette comparaison, une alimentation graduellement réglée, comme l'est celle du corps, sur la force des organes, le degré de sensibilité et la croissance progressive de l'organisation.

Ce grand principe, que nous ne pouvons et ne devons ici qu'indiquer sommairement, nous a guidés dans cette publication, aussi bien que dans toutes celles que nous avons consacrées et consacrerons encore à l'enfance chrétienne. Nous avons demandé aux auteurs catholiques vivants, c'est-à-dire à ce qu'il y a dans notre gé-

nération de plus élevé par le talent et le caractère, quelques-unes de ces inspirations graves comme l'Evangile, persuasives comme la science et colorées comme la poésie, dont plusieurs de leurs livres portent la glorieuse empreinte. En jetant les yeux sur cette liste que nous eussions pu faire beaucoup plus longue, on se convaincra que la vertu et le génie ne font pas défaut à la grande école contemporaine des écrivains religieux. Vieille vérité, du reste, et sainte et auguste, parce qu'elle est vieille : en littérature comme en toute chose, rien n'est beau que ce qui est bien, et, dans le sens absolu du mot, rien n'est bien que ce qui est chrétien. Aucun des noms inscrits dans notre recueil, qui ne soit prononcé avec respect, à quelque opinion, à quelque classe qu'il appartienne; parce que plus haut que les discussions politiques et plus haut que les distinctions sociales, existe une sphère générale, équitable et éternelle, où tous les hommes de bien se confondent, s'aiment et se saluent du nom de frères; la sphère de la vérité, qui est une comme le monde, et de la Religion, qui est universelle comme Dieu.

MÉLANGES

POÉTIQUES ET LITTÉRAIRES.

CHATEAUBRIAND.

L'immortel auteur du *Génie du Christianisme* n'a nul besoin de nos éloges. Son nom se trouve partout, entouré d'une auréole de gloire. Ses écrits ont été traduits dans toutes les langues. Mais à qui doit-il cette gloire et cette renommée ? — N'hésitons pas à le dire, c'est aux nobles et purs sentiments qui ont guidé sa plume. Il a pris ses inspirations dans le ciel, et le ciel lui a donné de son immortalité.

LA BATAILLE DE POITIERS.

La nuit était venue : les Français, abondamment pourvus de vivres, se fiant dans leur nombre et leur valeur, la passèrent à dormir ; les Anglais, manquant de tout, veillèrent et se retranchèrent : autour de leur camp et devant leurs archers, ils creu-

sèrent des fossés profonds, qu'ils revêtirent de palissades ; dans la partie la plus faible de leur poste, ils se couvrirent avec leurs bagages et leurs chariots. Le prince de Galles commanda d'apporter le butin enlevé ; il en fit faire trois monceaux entre son camp et celui des Français, et l'on y mit le feu. Ce sacrifice ne laissa plus rien à regretter aux Anglais, tandis que des tourbillons de flammes et de fumée qui s'élevaient la veille d'une bataille, dans les ténèbres, servirent à masquer les travaux de l'ennemi et à étonner nos soldats.

Le soleil, qui devait éclairer un jour si funeste à notre patrie, se leva et trouva les cœurs bercés de fausses espérances (19 septembre 1356). Les Français se rangèrent dans le même ordre que le jour précédent ; les Anglais changèrent quelque chose à leurs dispositions. Instruits, on ne sait comment, de la manière dont ils seraient attaqués, ils placèrent au front de leur ligne un certain nombre de cavaliers pour soutenir le choc des maréchaux ; ils cachèrent, en outre, trois cents hommes d'armes et trois cents archers à cheval der-

rière une petite colline, au revers de laquelle s'étendait le corps commandé par le dauphin et ses deux frères. Ces six cents hommes avaient ordre, aussitôt qu'ils verraient l'action engagée, de tourner le mamelon et de prendre en flanc les troupes du dauphin. Le cardinal de Périgord reparut, mais on lui fit dire, de la part des Français, de se retirer; il passa alors chez le prince de Galles, dont il était sujet comme natif de Guyenne. « Beau fils, lui « dit-il, faites ce que vous pourrez; il vous « faut combattre! » Le prince répondit : « J'y compte, ainsi que mes chevaliers; « Dieu veuille aider au droit! » Le cardinal alla rejoindre l'autre légat au haut d'une colline, d'où ils élevèrent leurs mains vers le Dieu de paix, tandis que dans la plaine on invoquait celui des armées.

Au milieu de ses compagnons d'armes, le prince Noir leur tint ce discours :

« Seigneurs, si nous ne sommes qu'un « petit nombre contre l'armée puissante « de nos ennemis, il ne faut pas laisser « s'affaiblir notre courage. Ce n'est pas le « soldat, c'est Dieu qui donne la victoire.

« Si nous sommes vainqueurs, notre « triomphe en sera plus éclatant; si nous « devons mourir, j'ai un père et deux « frères; vous, vous avez des amis qui « nous vengeront : ainsi, ne songez qu'à « bien combattre. S'il plaît à Dieu, vous « me verrez aujourd'hui bon chevalier. »

Le prince de Galles garda auprès de lui Chandos, qui cependant courut au choc des maréchaux de France; il désirait aussi retenir d'Audeley; mais celui-ci avait fait vœu de combattre au premier rang dans toute affaire où le roi d'Angleterre ou l'un de ses fils se trouverait en personne : le prince de Galles lui permit d'accomplir son vœu, et il s'alla placer au front de la ligne, parmi les hommes d'armes qui soutenaient les archers.

Les Français élèvent le cri d'armes. A ce signal, les deux maréchaux de France, les comtes d'Audeneham et de Clermont, entrent dans le défilé à la tête de trois cents cavaliers commandés pour frayer le chemin. A peine sont-ils engagés entre les deux haies qui bordent le chemin, que les archers retranchés derrière font pleuvoir

sur eux une grêle de flèches. Ces flèches, longues, barbues, dentelées, lancées à bout portant par un ennemi invisible, frappent dans l'épais bataillon. Les chevaux, percés d'outre en outre, effrayés et rendus furieux par la douleur, hennissent, ronflent, se cabrent, refusent d'avancer, se tournent de côté, trébuchent et tombent sous leurs maîtres. Les derniers rangs essaient de passer sur les premiers rangs abattus, se renversent et augmentent le péril et la confusion. Cependant les deux maréchaux, avec quelques cavaliers, surmontent les obstacles et parviennent au front de l'armée anglaise : là, ils trouvent une nouvelle ligne d'archers, et sir James d'Audeley, à la tête de ses hommes d'armes. Ces braves maréchaux, sortis presque seuls du défilé, ne peuvent soutenir un combat trop inégal : Clermont meurt de la main de Chandos; d'Audeneham, porté à terre par d'Audeley, est forcé de se rendre.

Bientôt le bruit de cette défaite se répand. Les cavaliers, arrêtés au milieu du défilé entre leurs premiers rangs abattus

et les hommes d'armes à pied qui les suivent, ne pouvant ni avancer, ni reculer, restent immobiles, exposés aux flèches qui les transpercent et les clouent à leurs chevaux ; des cris et des rugissements sortent de l'horrible mêlée. Les hommes d'armes, qui déjà pénétraient dans le chemin, se replient sur le corps commandé par le dauphin Charles ; au même moment, les six cents cavaliers anglais cachés au revers de la colline, sortent de leur embuscade et viennent prendre à dos ce même corps. La terreur s'empare des soudoyers; les hommes d'armes démontés se dispersent. Les seigneurs de Landas, de Vondenay, de Saint-Venant, qui avaient la garde des trois fils du roi, jugeant trop vite la bataille perdue, les forcent de s'éloigner. Landas et Vondenay, après avoir laissé les jeunes princes entre les mains de Saint-Venant, revinrent avec de l'Angle, Saintré et Cervolles, se ranger auprès du roi.

Les troupes du dauphin s'étant débandées, celles du duc d'Orléans prirent lâchement la fuite avec leur chef. Il ne resta sur

le champ de bataille que l'escadron de cavalerie allemande et la division conduite par le roi, à laquelle se joignirent plusieurs chevaliers qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leur maître.

Instruit de la déroute des deux premiers corps français, le prince de Galles ordonne à ses hommes d'armes de remonter à cheval. Jean Chandos dit au prince : « Sire, « chevauchons en avant; la journée est « vôtre; Dieu sera aujourd'hui dans votre « main; marchons au roi de France. Je « sais bien que par vaillance il ne fuira « point, ainsi il nous demeurera. » Le prince répondit : « Allons, Jean! vous ne « me verrez d'aujourd'hui retourner en « arrière. » Il crie aussitôt à sa bannière : « Bannière, chevauchez avant! au nom de « Dieu et de saint Georges! » et il descend de la colline avec toute son armée.

Le roi, faisant serrer les rangs, marche aux Anglais qui sortaient du défilé pour l'attaquer : il se faisait remarquer au milieu des siens par sa haute taille, son air martial et par ses fleurs de lis d'or semées sur sa cotte d'armes : il était à pied comme le

reste de ses chevaliers, et tenait à la main une hache à deux tranchants, arme des vieux Francs. A ses côtés était son fils, le jeune Philippe, à peine âgé de quatorze ans, comme le lionceau auprès du lion. Tous les historiens conviennent que si la quatrième partie de notre armée avait combattu comme son roi, elle aurait remporté la victoire. Le choc fut rude : d'un côté, c'était le prince Noir environné de Chandos, du captal de Buch, fameux rival de Duguesclin, de d'Audeley, d'Aubrecicourt, des comtes de Warwick et de Suffolk, maréchaux d'Angleterre; de l'autre, le roi Jean, accompagné de Jacques de Bourbon et de Pierre de Bourbon, père de ce Louis II de Bourbon, dont les vertus annoncèrent celles de Henri IV; des deux princes d'Artois, fils d'un traître et tous deux fidèles; des comtes de Saarbruck, de Nidau et de Nassau, tous trois Allemands et dignes d'être Français; de Guichard de Beaujeu, de Guillaume de Nesle, de Guillaume de Montagu, de Richard de l'Angle, des sires de Chambly, de la Heuse, de Pons, de Tancarville, de Laval, de Damp-

Marie, de Latour, d'Humières, d'Urfé, de Duras; de Gaucher de Brienne, connétable de France et duc d'Athènes, double titre qui lui imposait l'obligation de tomber avec gloire; de l'évêque de Châlons, qui mourut le casque en tête, comme Adhémar sur les murs de Jérusalem; de Geofroy de Charny, le vaillant porte-oriflamme; d'Eustache de Ribaumont, si célèbre par la couronne de perles qu'Edouard lui donna devant Calais; de Lafayette et de La Rochefoucauld, noms que les armes ont cédés aux lettres; enfin de Jean de Saintré, réputé le plus brave chevalier de son temps, et dont les romans gaulois ont consacré le nom.

La cavalerie allemande soutint bien la première décharge; mais elle lâcha pied après avoir perdu les comtes de Saarbruck, de Nidau et de Nassau, qui la commandaient. Les chevaliers français des diverses provinces, rangés avec leurs écuyers autour des bannières de leurs suzerains, combattaient tantôt par pelotons séparés, tantôt mêlés et confondus. Le prince de Galles, avec Chandos, attaqua la division du con-

nétable; et le captal de Buch, avec les maréchaux d'Angleterre, se trouva en face du roi.

Jean le vit approcher avec une joie intrépide; abandonné des deux tiers de ses soldats, il ne lui vint pas même un moment la pensée de reculer, résolu qu'il était de sauver l'honneur français, s'il ne pouvait sauver la France. Nos hommes d'armes ayant raccourci leurs piques, le roi ne put les faire remonter à cheval, comme le prince de Galles avait fait remonter les siens. Les Anglais étaient en outre accompagnés d'archers qui décidèrent de la victoire, en perçant de loin des fantassins pesants, qui ne pouvaient joindre leurs légers ennemis. L'armée anglaise, toute à cheval, se ruait avec de grands cris sur l'armée française toute à pied. Les flots des combattants étaient poussés vers Poitiers; et ce fut près de cette ville que se fit le plus grand carnage. Les habitants, craignant que les vainqueurs n'entrassent pêle-mêle avec les vaincus, refusèrent d'ouvrir leurs portes.

Déjà les plus braves avaient été tués; le

bruit diminuait sur le champ de bataille ; les rangs s'éclaircissaient à vue d'œil ; les chevaliers tombaient les uns après les autres, comme une forêt dont on coupe les grands arbres. Charny, haussant l'oriflamme, luttait encore contre une foule d'ennemis qui la lui voulaient arracher. Jean, la tête nue (son casque était tombé dans le mouvement du combat), blessé deux fois au visage, présentait son front sanglant à l'ennemi. Incapable de crainte pour lui-même, il s'attendrit sur son jeune fils, déjà blessé en parant les coups qu'on portait à son père ; il voulut éloigner l'enfant royal, et le confia à quelques seigneurs ; mais Philippe échappa aux mains de ses gardes, et revint auprès de Jean, malgré ses ordres. N'ayant pas assez de force pour frapper, il veillait aux jours du monarque en lui criant : « Mon père, pre-« nez garde : à droite, à gauche, derrière « vous ! » à mesure qu'il voyait approcher un ennemi.

Les cris avaient cessé. Charny, étendu aux pieds du roi, serrait dans ses bras raidis par la mort l'oriflamme qu'il n'avait

pas abandonnée; il n'y avait plus que les fleurs de lis debout sur le champ de bataille : la France tout entière n'était plus que dans son roi. Jean, tenant sa hache des deux mains, défendant sa patrie, son fils, sa couronne et l'oriflamme, immolait quiconque l'osait approcher. Il n'avait autour de lui que quelques chevaliers abattus et percés de coups, qui se ranimaient dans la poussière à la voix de leur souverain, faisaient un dernier effort, et retombaient pour ne plus se relever. Mille ennemis essayaient de saisir le roi vivant et lui disaient : « Sire, rendez-vous! » Jean, épuisé de fatigue et perdant son sang, n'écoutait rien et voulait mourir.

Un chevalier fend la foule, écarte les soldats, s'approche respectueusement du roi, et lui parlant en français : « Sire, au « nom de Dieu, rendez-vous! » Le roi, frappé du son de cette voix, baisse sa hache, et dit : « A qui me rendrai-je? A qui? Où « est mon cousin le prince de Galles? si je « le voyais, je parlerais. — Il n'est pas ici, « répondit le chevalier, mais rendez-vous « à moi et je vous mènerai vers lui. — Qui

« êtes-vous? repart le roi. — Sire, je suis « Denis de Morbec, chevalier d'Artois. Je « sers le roi d'Angleterre, parce que j'ai « été obligé de quitter mon pays pour avoir « tué un homme. »

Jean ôta son gant de la main droite et le jeta au chevalier, en lui disant : « Je me « rends à vous. » Du moins, le roi de France ne remit son épée qu'à un Français.

On ne voyait plus ni bannières, ni pennons de notre armée dans les champs de Poitiers. Le prince de Galles ignorait encore toute sa gloire : Chandos lui conseilla de planter sa bannière sur un buisson, pour rallier ses troupes et se reposer. On dressa une petite tente rouge : le prince y entra. Les officiers de la chambre lui détachèrent son casque et lui présentèrent à boire; les trompettes sonnèrent le rappel. Les chevaliers anglais et gascons accourent, amenant avec eux un nombre prodigieux de prisonniers : il y avait tel soldat qui, à lui seul, en avait jusqu'à dix. On les traita avec une générosité extraordinaire : la plupart furent renvoyés sur parole, et sur la simple promesse d'une rançon qu'on eut

soin de ne pas rendre assez forte pour les ruiner.

Les deux maréchaux d'Angleterre arrivèrent auprès du fils d'Edouard, qui leur demanda des nouvelles du roi de France. « Sire, répondirent-ils, nous ne savons ce « qu'il est devenu, mais il faut qu'il soit « mort ou pris, car il n'a pas quitté l'ost.» Chandos avait déjà jugé que Jean, par *vaillance*, ne fuirait point; Warwick déclare qu'il est mort ou pris, car il n'a pas cessé de combattre; nous allons voir le prince de Galles proclamer Jean le plus brave gentilhomme de son armée. Un monarque français, dont la valeur est si hautement reconnue, même de ses ennemis, peut être vaincu sans cesser de régner : les rois chevelus ne perdirent que sur la pourpre la couronne qu'ils avaient reçue sur un bouclier.

Le prince Noir dit à Warwick et à Cobham : « Allez, je vous prie, et chevauchez « si loin, que vous me puissiez apprendre « nouvelle du roi de France. » Warwick et Cobham partirent, et tout en chevauchant montèrent sur un tertre, afin de regarder

autour d'eux ; ils découvrirent une troupe d'hommes qui marchaient lentement et s'arrêtaient à chaque pas. Les deux barons descendirent aussitôt de la colline et piquèrent de ce côté ; ils s'écrièrent, en approchant de la troupe : « Qu'est-ce cy? » On leur répondit : « C'est le roi de France « qui est pris : il y a plus de dix chevaliers « qui se le disputent. »

Jean, au milieu de ces soldats, menant son fils par la main, était exposé au plus grand péril : les Anglais et les Gascons s'arrachaient tour à tour la proie ; ils l'avaient enlevée à Denis de Morbec. Chacun criait en parlant du roi : « Je l'ai pris, je « l'ai pris! » Jean disait : « Menez-moi « courtoisement, et mon fils aussi, devant « le prince de Galles, mon cousin. Ne vous « querellez point pour ma prise, car je suis « assez grand seigneur pour vous faire tous « riches. » Ces paroles apaisaient un moment les hommes d'armes ; mais ils n'avaient pas fait un pas qu'ils recommençaient leur contention. Warwick et Cobham se jettent dans la foule, écartent les soldats, leur défendent, sous peine de vie,

d'approcher du roi, descendent de cheval, saluent le monarque et son fils, et les mènent à la tente du prince de Galles.

Déjà averti de l'approche du roi, le fils d'Edouard sortit pour recevoir le grand prisonnier, s'inclina devant lui jusqu'à terre, l'accueillit de paroles courtoises, le pria d'entrer dans sa tente, commanda d'apporter le vin et les épices, « et les présenta lui-même à Jean et à son fils, disent les Chroniques, en *signe de fort grand amour*. » Ainsi sont écrites au ciel les défaites et les victoires; ainsi s'élèvent et tombent les empires! Huit siècles auparavant, le premier roi frank triompha des Visigoths, presque au même lieu où Jean devint prisonnier des Anglais, et Charny succomba en défendant l'oriflamme dans les champs où, quatre cents ans après lui, Larochejacquelein devait mourir pour le drapeau blanc.

La nuit venue, le prince Noir fit dresser dans sa tente une table abondamment servie, où s'assirent, avec le roi et son fils, les plus illustres prisonniers, Jacques de Bourbon, Jean d'Artois, les comtes de Tan-

carville, d'Étampes, de Damp-Marie, de Graville, et le seigneur de Parthenay. Les autres barons et chevaliers français, compagnons des périls et des malheurs de leur maître, étaient placés à d'autres tables. Le prince de Galles servait lui-même ses hôtes; il refusa constamment de partager le repas du roi, disant qu'il n'était pas assez présomptueux pour s'asseoir à la table d'un si grand prince et d'un si vaillant homme. « Cher sire, disait-il à Jean, ne « vous laissez abattre, si Dieu n'a pas voulu « faire aujourd'hui ce que vous désiriez; « monseigneur mon père vous traitera avec « tous les honneurs que vous méritez, et « traitera avec vous à des conditions si « raisonnables, que vous en demeurerez « pour toujours amis. Vous devez certaine- « ment vous réjouir, quoique la journée « n'ait pas été vôtre, car vous avez acquis « le haut renom de prouesse; vous avez « surpassé tous ceux de votre côté. Je ne « dis mie cela, cher sire, pour vous con- « soler, car tous mes chevaliers qui ont vu « le combat s'accordent à vous en donner « le prix et la couronne. »

Jusque-là, Jean avait supporté son malheur avec magnanimité; aucune plainte n'était sortie de sa bouche, aucune marque de faiblesse n'avait trahi l'homme; mais quand il se vit traiter avec cette générosité, quand il vit ces mêmes ennemis, qui lui refusaient sur le trône le titre de roi de France, le reconnaître pour roi dans les fers, alors il se sentit réellement vaincu. Des larmes s'échappèrent de ses yeux et lavèrent les traces de sang qui restaient sur son visage. Au banquet de la captivité, le roi très-chrétien put dire comme le saint roi : *Mes pleurs se sont mêlés au vin de ma coupe.*

Le reste des prisonniers se prit à pleurer en voyant pleurer le roi : le festin fut un moment suspendu. Les guerriers français, si bons juges en nobles actions, regardaient avec un murmure d'admiration leur vainqueur, à peine âgé de vingt-six ans. «Quel « monarque il promet à sa patrie, disaient-« ils, s'il peut vivre et persévérer dans sa « fortune ! »

Les paroles des malheureux sont prophétiques : si le prince de Galles entendit

celles de ses prisonniers, il put avoir, à la vue des inconstances du sort, un pressentiment de ses propres destinées; ce prince vécut peu de jours. Son fils, qui monta sur le trône d'Angleterre, trahi par ces mêmes nobles qui avaient combattu à Poitiers, obligé de recourir à la protection de l'héritier du roi Jean, déposé par un parlement ingrat, enfermé dans une tour, son fils, dis-je, condamné à mourir de faim, lutta plusieurs jours contre la mort, désirant en vain, à son dernier soupir, les miettes de ce repas que son père, victorieux, servit à un monarque infortuné. La gloire même du vainqueur de Poitiers a péri dans les champs où elle jeta une si vive lumière.

Au dessus de l'ancienne abbaye de Nouillé et du village de Beauvoir en Poitou, sur le haut d'une colline couverte de joncs marins, on croit trouver les vestiges d'un vieux camp. Vers le milieu de ce camp, on remarque l'ouverture d'un puits à demi comblé : c'est tout ce qui atteste le passage d'un héros. Le village de Maupertuis a disparu; personne, dans le pays, ne se souvient qu'il ait existé. Par une autre bizar-

rerie du sort, le lieu où l'on voit les traces du camp anglais s'appelle aujourd'hui Carthage : comme si la fortune, pour se jouer des hommes, s'était plu à effacer un nom fameux par un nom plus fameux encore, une ruine par une ruine, une vanité par une vanité [1].

[1] Voyez sur ce mot de Carthage *l'Essai de dissertation sur le campus Vocladensis*, dans les dissertations de Lebœuf. Voyez encore *les Vies des capitaines illustres au moyen-âge*. par M. Mazas ; on trouve dans ce consciencieux ouvrage des renseignements sur les batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. J'ai, dans mon récit, corrigé les noms propres, misérablement estropiés par nos historiens qui ont suivi Froissard et les chroniques de Flandre. L'édition de Froissard, par M. Buchon, m'a beaucoup servi pour ces corrections, bien que je n'adopte pas entièrement toutes les lectures. J'ai reçu aussi de Poitiers, sur la bataille de ce nom, des plans et des documents.

(*Note de l'auteur*).

LAMARTINE.

Alphonse de Lamartine est le premier des poëtes religieux de notre époque. Ses Méditations et ses Harmonies semblent dérobées aux concerts des anges. Qui donc ne s'est senti ému jusqu'au fond de l'âme, au chant de ces hymnes d'amour, d'où ruisselle à flots une si suave poésie? Qui ne s'est pris à soupirer vers le ciel et à trouver la vie amère, en écoutant les mélodies lointaines de la lyre de la patrie? O poëte! ta puissance est grande, car ton langage est celui des cieux. Chante, chante encore, et ton nom sera béni!

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître !

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié,
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet [1],
La chèvre s'attache au cytise [2],
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait !

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur [3],
Le passereau suit le vanneur [4],
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom

[1] Petite plante odoriférante.
[2] Plante légumineuse dont les fleurs sont fort belles.
[3] Celui qui ramasse des épis après la moisson.
[4] Celui qui sépare la paille d'avec le grain.

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté :
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que nos humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orpheline une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;

Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse.

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant [1] dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi,
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée,
Dans la main d'enfants comme moi!

[1] L'enfant Jésus au milieu des docteurs.

OZANAM.

A une intelligence pleine de noblesse et de grandeur, M. Ozanam joint un cœur animé d'une foi ardente et d'une piété sincère. Comme bien d'autres, il a jeté un regard sur la société, il a voulu sonder les abîmes de l'âme humaine ; en un mot, il s'est voué à la philosophie. Mais il est entré dans cette étude avec le flambeau du Catholicisme, et il ne s'est point égaré. Les pages suivantes ont été écrites dans sa première jeunesse. Aujourd'hui, le commentateur du Dante a le style plus grave, plus sérieux. On reconnaît le professeur sous la toge. Nous l'aimions mieux avec son imagination brillante et sa belle âme de jeune homme.

LES SAINTS-SIMONIENS.

L'HOMME est un être merveilleux que Dieu a placé comme un intermédiaire entre la terre et le ciel. Du limon de la terre fut pétri son corps matériel et grossier par lequel il ressemble à la brute et n'est que le premier des animaux : d'un rayon du ciel fut faite son âme immortelle et intelligente par laquelle il ressemble à

Dieu même et devient le frère des anges. L'homme a donc deux vies : la vie du corps qui se nourrit de pain, la vie de l'âme qui se nourrit de foi, d'espérance et d'amour. Le corps, formé de la terre, l'arrose de ses sueurs, et du sein du limon fertile monte et grandit le blé qui doit être sa pâture. L'âme, fille du ciel, lui adresse sa prière, et du sein de Dieu descendent la foi, l'espérance et l'amour dont elle a faim ; et comme le corps ne tire point de lui-même les aliments dont il se nourrit, mais que, courbé sur les sillons, il doit recueillir les fruits du champ qu'il a semé ; de même l'âme ne trouve point en elle-même la vérité religieuse qu'elle doit croire et chérir, mais, les yeux élevés en haut, elle doit attendre la parole du Maître suprême et recevoir ses oracles. Ainsi, il ne suffit point à l'homme d'un bien-être charnel et stupide, il ne lui suffit même pas d'une science et d'une philosophie incertaines ; il lui faut encore une religion, une religion révélée, qui réponde à tous ses doutes, qui satisfasse à tous ses besoins, qui console toutes ses douleurs.

Lorsque, pour la première fois, un esprit orgueilleux a rejeté la foi de son enfance et méconnu la parole divine, il s'enfonce d'abord dans le gouffre de ses passions, il se livre à ses appétits déréglés, il s'assouvit des plus viles jouissances ; puis, lorsqu'il a épuisé la coupe empoisonnée, lorsqu'il a usé l'une après l'autre toutes les illusions du plaisir, il éprouve un malaise affreux, de sinistres inquiétudes l'assiègent; il se demande s'il n'y aurait pas un Dieu dont l'œil eût suivi ses crimes, dont la main lui préparât des châtiments. Alors il se jette dans de longues et pénibles recherches; il essaie de trouver en lui-même l'explication de l'énigme de la vie ; il voudrait se créer une divinité selon son caprice, une religion selon ses œuvres : mais bientôt, las de ses labeurs inutiles, pressé du sentiment de son impuissance, il comprend que cette vérité, vainement poursuivie par la sagesse humaine, ne saurait venir que du Ciel. Son incrédulité lui devient un poids insupportable : plutôt que de rester en cet état, il se livre à toutes les impostures qui s'annoncent révélées, jus-

qu'à ce que, reconduit peu à peu par la main de la Providence, après avoir parcouru tout le cercle des extravagances humaines, il revienne se ranger autour des autels du vrai Dieu qu'il avait abandonné.

Cette longue période d'égarements et d'erreurs, voici près d'un siècle qu'une portion considérable de la société la parcourt. Renonçant au joug de ses pères, une partie du peuple de France brisa le joug de la foi et se plongea dans les fureurs de la débauche et de l'incrédulité. Le jour où il abjura son antique croyance, il lui fallut le meurtre et le pillage ; il renversa les croix des places publiques, et dressa en leur lieu de sanglants échafauds ; il fit asseoir des prostituées sur les autels ; ensuite, quand il se sentit las de tant de rage, il fit silence et se prit à écouter ses philosophes. Parmi ceux-ci, les uns lui prêchèrent un ignoble matérialisme et un souverain mépris pour l'humanité ; puis il en vint d'autres qui osèrent parler de Dieu, mais d'une manière vague, indéfinie, pusillanime ; d'autres encore qui s'enveloppèrent d'un mysticisme obscur, et qui, sans croire à la re-

ligion, commencèrent à la nommer avec respect ; d'autres enfin qui avouèrent la philosophie impuissante et qui proclamèrent la nécessité d'une religion pour le bien-être social. Alors se dressèrent de nouveau des autels imposteurs, des divinités de contrefaçon, des religions plagiaires.

Depuis, et à une pareille époque de tourmente sociale, nous vîmes encore quelques jeunes gens qui travaillaient à l'écart, presque tous victimes d'une éducation mauvaise ; ignorant le Christianisme, ces jeunes gens s'étaient occupés nombre de fois des vices de la société actuelle. Ils avaient mesuré l'abîme de la corruption ; ils avaient vu les factions prêtes à se déchirer, et ils avaient cherché un remède à tant de maux, un terme à tant de ruines. Ils avaient cru le trouver dans les théories d'un homme appelé Saint-Simon [1], né

[1] Le comte de Saint-Simon, frère du duc de Saint-Simon, est mort en 1825. Il professait un libéralisme outré. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont été flétris par sentence publique. Fidèle à ses principes, il avait renoncé au titre de comte.

d'une noble famille au dernier siècle, mort ce siècle-ci presque sur le fumier. Mais ses théories se bornaient à de simples idées d'économie politique ; elles n'avaient en vue que de régulariser les rapports que font naître entre les hommes l'industrie, le commerce et le gouvernement.

Or, en approfondissant cette étude, les disciples de Saint-Simon ne tardèrent pas à reconnaître que la véritable base de l'ordre social se trouve dans les idées morales, que la véritable source des richesses se trouve dans l'intelligence et dans la volonté de l'homme. Et comme les idées morales elles-mêmes ne sont que les conséquences des idées religieuses, ils pensèrent que, pour fonder une société nouvelle, il fallait fonder une nouvelle religion.

Dès-lors, ils cessèrent de considérer Saint-Simon, leur maître, comme un philosophe ; ils en firent un révélateur, et ils annoncèrent que Saint-Simon succédait à Jésus-Christ, comme Jésus-Christ avait succédé à Moïse. — Ils ne prenaient pas garde que, tandis que Moïse prédit le Rédempteur qui doit venir, Jésus-Christ ne

prédit, au contraire, que de faux prophètes qu'il défend d'écouter.

Rassemblant donc toutes les doctrines de plusieurs anciens, ils établirent comme dogme fondamental que Dieu est toute chose et que toute chose est Dieu, en sorte que la matière et l'esprit, la terre et le ciel, la bête des forêts et la fleur des champs ne seraient que des manifestations de cette immense divinité. — Et il ne s'aperçurent pas que parler de la sorte, c'est idolâtrie et impiété; idolâtrie, puisqu'ils revêtent de la nature divine l'innombrable multitude des êtres épars dans la nature, et qu'ils sont obligés d'adorer, comme les païens, les pierres et le bois; impiété, puisqu'il leur faut attribuer à Dieu même et regarder comme l'œuvre de sa puissance tout le mal qui se fait ici-bas, la mort et le péché, le parricide et l'adultère.

De ce premier principe, ils conclurent que le corps était égal à l'âme et la chair à l'esprit; que l'un méritait autant que l'autre nos respects et nos soins; que le plaisir était toujours une chose pure, et que la volupté valait autant que la science

et la vertu. — Et ils ne surent pas voir que l'âme est née maîtresse du corps ; que celui-ci est à jamais sous sa dépendance ; qu'il qu'il n'y a ni vertu ni science possible au sein des voluptés, que l'homme est ici-bas pour travailler, non pour jouir, et que le plaisir est accordé comme un simple délassement, mais non point comme le but et l'occupation principale de notre existence.

Ils dirent encore que la femme est l'égale de l'homme, et que la nature leur a départi le même pouvoir. — Comme si, dans la société conjugale, il ne fallait pas une autorité ; comme si, en faisant l'homme plus fort et plus intelligent, Dieu ne l'avait pas fait pour en être le dépositaire ; comme si, en donnant à la femme le cœur de l'homme, il ne l'avait pas largement dédommagée de son infériorité.

Enfin ils ajoutèrent que tous les biens devaient être mis en commun et toute propriété anéantie ; que tout homme serait placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres, et qu'un seul couple, roi et reine, prêtre et prêtresse, serait mis à la

tête du genre humain. — Et ils ne firent pas attention qu'eux, qui étaient venus au nom de la liberté, ils allaient fonder un effroyable despotisme ; qu'ils allaient soumettre l'homme au jugement de l'homme, à la place du jugement de Dieu ; que la propriété est aussi vieille que le monde, et que la détruire, c'était détruire une loi fondamentale de tout ordre social.

Quand on leur parlait d'une autre vie et qu'on les interrogeait sur le sort de l'homme après sa mort, ils répondaient qu'ils n'avaient point encore sondé cette question, et qu'ils la réservaient pour l'avenir. — Et ils ne comprenaient pas que le premier besoin de l'âme, c'est de satisfaire cette soif d'immortalité qui la dévore ; que la première vérité que Dieu doit à l'homme, c'est celle qui doit lui apprendre sa destinée, et qu'une doctrine qui accompagne l'homme jusqu'au tombeau sans avoir autre chose à lui donner, lorsqu'il est arrivé là, qu'un peu de larmes et de poussière, peut bien être plus ou moins philosophique, mais que ce n'est pas, à coup sûr, une religion.

En un mot, leur système fut élaboré avec beaucoup de talent et quelque science, et quand il fut achevé, il fut contraire à la nature, qu'il violait dans ses plus chères affections, contraire au bon sens universel du genre humain, qu'il contredisait dans ses axiomes les plus sacrés, contraire à l'expérience de tous les siècles, qu'il méconnaissait dans ses résultats les plus sûrs.

Cependant ils développèrent ce système, et l'annoncèrent avec un grand zèle et une prodigieuse habileté, durant l'espace de deux ans, et plusieurs hommes se joignirent à eux et crurent à leur parole. Mais lorsque, arrivant à l'explication de leur théorie, ils voulurent régler ce qui concerne le mariage, un grand schisme se fit parmi eux, et ils furent dispersés.

Quelques-uns revêtirent un costume bizarre, allèrent se répandre aux extrémités de la France pour y propager leurs opinions, ou passèrent en Orient pour chercher celle qu'ils nomment la femme libre : d'autres retombèrent dans l'indifférence religieuse ou le doute philosophique ;

d'autres enfin, errant dans la solitude de leurs pensées, égarés dans un monde dont ils avaient voulu se bannir, rencontrèrent la Croix et s'assirent à son ombre.

Maintenant donc que le saint-simonisme a cessé de vivre, ou que du moins il touche à son agonie, jugeons-le d'un œil impartial. Ne parlons pas de ses doctrines, le bon sens les a déjà jugées; parlons de son influence.

Le vide des systèmes, la nécessité de chercher au ciel le feu sacré de la révélation, telles furent les choses qui se firent sentir les premières à l'esprit des saint-simoniens; et, les premiers, ils osèrent fouler aux pieds l'indifférence en matière religieuse, en rejetant loin d'eux le manteau des philosophes. Qu'ils aient été ridicules en voulant s'imposer le pontificat à eux-mêmes, peu importe; il n'en ont pas moins proclamé la nécessité et la dignité du sacerdoce : ils ont fait que le nom de religion peut être aujourd'hui prononcé sans exciter un sourire insulteur; ils ont fait renaître au XIX^e^ siècle l'intérêt des discussions théologiques ; leurs ouvrages ont

réhabilité l'histoire de l'Eglise, défigurée par la mauvaise foi des sophistes, ils ont signalé ses bienfaits.

Ces éloges, partis de la bouche des ennemis, ont trouvé plus de croyance que tous les livres des apologistes chrétiens, et, grâce aux saint-simoniens, un certain nombre d'esprits commence à comprendre ce que l'Evangile a su faire pour le bien de l'humanité. De même, en transportant dans leurs théories une portion considérable des institutions catholiques, ils en ont démontré l'excellence et la profondeur. Je sais qu'ils faisaient cela parce qu'ils croyaient le Christianisme mort pour toujours; je sais qu'ils parlaient ainsi en manière d'oraison funèbre. Mais si cette oraison funèbre a persuadé les assistants, qu'arrivera-t-il, lorsque celui qu'on croyait mort se redressera tout à coup et paraîtra plein de vie? Les louanges que l'on donne à un absent ne sont-elles pas la meilleure garantie de l'accueil qui l'attend au retour?

Une tendance toute chrétienne, qui se retrouve encore parmi les disciples de

Saint-Simon, c'est cet ardent prosélytisme qui les conduit à travers les huées et le ridicule, et qui les mène jusque dans de lointaines contrées, pour la réalisation de leurs utopies. Sans doute, il en était parmi eux, et il en est peut-être encore que de honteux motifs dominent dans toutes leurs démarches, et à qui la soif de l'or a fait franchir le seuil de la communauté saint-simonienne; mais il en est d'autres aussi, et de ceux-là j'en sais quelques-uns, il en est d'autres que des intentions droites conduisaient dans toutes leurs voies. Malheureux jeunes gens qui avaient passé devant nos églises sans songer qu'un Dieu résidait dedans, qui ne savaient presque pas qu'il y eût encore au monde une Religion Catholique, et qui, sentant en eux le besoin de croire et d'aimer, s'étaient jetés à corps perdu dans cette doctrine fausse qui leur présentait quelques lointains reflets de la révélation. Et ceux-là, Dieu a récompensé leur bonne foi en les ramenant pas à pas vers la vérité; et voilà qu'aujourd'hui ce sont de fidèles et énergiques catéchumènes, ce sont de vertueux

néophytes ; ils ont retrouvé dans le Catholicisme l'objet longtemps poursuivi de tous leurs désirs, ils lui promettent de puissants défenseurs. Parmi ceux qui restent encore sous les bannières saint-simoniennes, il en est peut-être plusieurs qu'attend une même destinée, et déjà on parle d'une nouvelle modification de leur système, qui se rapprocherait bien davantage de la croyance évangélique.

Ainsi, le saint-simonisme n'est point une déviation immédiate du Christianisme, c'est au contraire un mouvement qui s'opère au sein de l'incrédulité pour revenir à la foi. Les saint-simoniens, ce ne sont pas des hommes qui ont voulu éteindre le flambeau immortel de la Religion : ce sont des hommes qui, égarés dans les ténèbres, ont voulu se créer une lumière à eux-mêmes, une lueur fausse, vacillante, mais qui vaut déjà mieux que les ténèbres, et qui peut les reconduire auprès de la véritable voie. Peu de chrétiens se sont faits saint-simoniens pour devenir incrédules ; plusieurs incrédules se sont faits saint-simoniens pour devenir chrétiens.

Leur doctrine fut fausse, leur tendance incomplète; mais l'une et l'autre sont un progrès sur l'impiété philosophique de notre siècle. C'est une fièvre, c'est un délire; mais il est des occasions où la fièvre et le délire sont les signes d'une prochaine convalescence.

Oh! n'insultez donc pas ceux qui se trouvent encore sous la bannière de Saint-Simon; ne menacez point leur vie, car vous les feriez s'endurcir dans leurs erreurs, en se croyant martyrs. S'ils veulent vous prêcher leurs doctrines, montrez-leur l'Evangile et ces paroles de saint Paul: « Si quelqu'un vous enseigne un autre Evangile que le mien, fût-ce un ange, ne le croyez pas. » S'ils vous disent que le Christianisme n'est plus, montrez-leur la croix de votre clocher, et vos Sœurs de charité, et vos Frères des écoles chrétiennes. S'ils vous promettent le bonheur pour cette vie, montrez-leur le ciel, et dites-leur : Jésus-Christ nous l'a promis pour l'éternité.

GUIRAUD.

Toute la France a lu *le Petit Savoyard*, cette élégie populaire de douce poésie et de naïf langage. M. Alexandre Guiraud a conquis une renommée honorable, dont son cœur doit être heureux, car la brigue n'y est pour rien. Toujours fidèle à la noble mission du poëte, il n'a pas eu besoin qu'on lui rappelât ces beaux vers de Reboul :

> Souviens-toi du ciel, ô ma lyre,
> Car c'est du ciel que tu descends !

Toujours il s'en est souvenu. On nous saura gré de transcrire ici encore une fois l'admirable élégie du *Petit Savoyard*.

LE PETIT SAVOYARD.

CHANT PREMIER.

LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France ;
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs, ici dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

« Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

« Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

« Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

« Vois-tu ce grand chêne là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

« Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense.....
Que je vais prier Dieu pour toi !...

« Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
Seul parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh ? que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

« Mais Dieu le veut ainsi, nous devons nous soumettre;
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

« Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau,
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

« Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

« Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche, il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer;
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT SECOND.

PARIS.

« J'ai faim : vous qui passez daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée.
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil j'y pleure bien souvent.
Donnez ; peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée ;
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir ;
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelqu'espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas ! et tout petit faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

« Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ?... que puis-je attendre enfin !...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et faible, sur la terre il reposait la tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi.
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous, celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure ;
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère ;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix ;
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire ;
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

CHANT TROISIÈME.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout, dans leurs frais vallons, sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie ?
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main,
C'est un enfant ; il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt, de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis, ce matin, la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le côteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà... tels encor qu'ils les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !

Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi ?
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée ;
Et l'enfant plein de trouble : Ouvrez, dit-il, c'est moi.

La porte cède, il entre, et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
N'est-ce pas mon fils qui revient ?

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle,
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée,
Le voilà qui revient, ayez des jours contents ;
Vivez ; je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin,
Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;
Nous gardons nos agneaux et nos loups les dévorent,
Nos fils s'en vont tout seuls et reviennent enfin !

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours ;
Elle mourrait sans toi. » L'enfant, à ce discours,
Grave et joignant ses mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

NETTEMENT.

On reproche à M. Alfred Nettement *trop de richesse* dans son style. Que d'autres seraient fiers d'un reproche semblable! Le noble et jeune écrivain que nous voulons vous faire connaître a eu la modestie de cacher son nom sous la simple initiale N. dans une foule d'articles, qui nous paraissent des chefs-d'œuvre de style, de raison et de sentiment. Pourquoi n'a-t-il pas consacré plus souvent sa plume élégante et féconde à la défense ou à la propagation des grandes doctrines religieuses, bien supérieures à tous les intérêts de la politique de ce monde? Nous recommandons à votre lecture son Histoire de Suger, les Ruines morales et intellectuelles et les Études sur le feuilleton-roman.

LES RUINES.

GILBERT.

Le XVIII^e^ siècle tout entier découvrait enfin ces tristes conséquences de ses principes sur cette littérature qu'il avait tant accueillie. Penché comme lui sur ces ruines, je méditais sur les grands enseigne-

ments que je venais d'entendre, lorsque j'aperçus une figure noble et glorieuse qui s'avançait de mon côté. On lisait dans ses yeux une chaste mélancolie, sainte compassion excitée par l'aspect du malheur, ou reflet lointain des douleurs humaines dont la bonté céleste sait faire une félicité de plus. Cette âme marchait solitaire. Tandis que tous les fronts étaient sombres, cette mystérieuse apparition s'approchait avec un front serein. Une flamme légère se jouait au-dessus de sa tête, et la couronnait d'un mystérieux diadème; elle traversait la foule étonnée, brillante comme un de ces astres de feu qui glissent dans la nuit, et je remarquai que les yeux de Bossuet se reposaient sur elle en se dépouillant de leur sévérité, pour prendre une expression d'une ineffable douceur.

Je crus entrevoir un de ces anges qui, lorsque la création était encore à son matin, et que le ciel réchauffait de son haleine la terre, sa jeune épousée, cette nouvelle venue de l'espace et du temps, conversaient avec nos premiers pères dans les délicieuses solitudes de l'Eden. Etait-ce

Raphaël, qui fit descendre un rayon de lumière dans les yeux fermés du vieux Tobie? Etait-ce Gabriel, qui, lorsque les jours marqués s'accomplirent, salua Marie pleine de grâces, cette Eve de la loi nouvelle dont allait naître un Enfant divin? Je ne savais; mais je m'inclinai devant la figure glorieuse, comme devant un envoyé des cieux.

« — Esprit, lui dis-je, descendu sans « doute du haut du firmament, dont votre « front réfléchit la splendeur, quel ordre « venez-vous m'apporter, ou quel secret « venez-vous m'apprendre? »

Un sourire d'une pureté ineffable passa sur son visage, comme un souffle léger qui ride la surface d'un lac d'azur, puis j'entendis une voix suave qui, sans frapper mes oreilles, arrivait à mon cœur : — « Je « ne suis pas un des anges du ciel, mur- « murait-elle; comme vous, j'ai habité la « vallée des larmes. Ce diadème de feu que « vous voyez autour de ma tête, Dieu en a « pris chaque rayon dans mes malheurs. « Ma journée a été courte, mais elle a été « laborieuse : au temps de ma vie, c'est-à-

« dire de mes souffrances, les hommes « m'appelaient Gilbert. »

A ce nom, une immense pitié s'éleva dans mon âme. Elle m'apparaissait toute trempée de larmes, cette vie qui, sous un ciel fermé et sur une terre avare, se déroula comme une longue douleur. Je voyais cette jeune intelligence s'épanouir d'abord aux songes dorés de la poésie; elle allait, et elle allait pleine d'espoir vers une majestueuse apparition qui, cachée sous un manteau de flammes, l'appelait à l'autre bout de la carrière, et semblait lui tendre les bras. Ni périls ne pouvaient effrayer le poëte, ni barrières l'arrêter, ni obstacles le vaincre. Il croyait à la justice des hommes, comme il croyait à la bonté de Dieu. Et cependant la route devenait de plus en plus âpre sous ses pieds sanglants; des regards froids et ironiques accueillaient ses efforts, les cœurs étaient mûrés devant lui; pas une main secourable qui essuyât la sueur de son front, pas une voix compâtissante qui s'élevât pour lui crier : courâge! pas un visage ami où il pût se reposer des yeux. Seul, toujours seul, il mar-

chait, le poëte, et quand il arriva haletant sous l'ardeur du soleil et sous le poids de la journée, l'apparition éclatante sous laquelle il s'était avancé avec d'incroyables efforts, s'évanouit; le manteau de flamme tomba; sous le manteau de la gloire, il n'y avait qu'un hideux squelette : c'était la faim.

Mes larmes coulaient abondantes et amères, et je ne trouvais point de consolations. Dans cette misère, je pleurais tant d'autres misères! dans cette destinée si morne et si abandonnée, je déplorais tant de destinées marquées d'un sceau de gloire et de douleur! Je voyais, à travers les âges, s'élever, de distance en distance, ces vies de poëtes grandes et tristes comme, dans les bois, ces arbres que la foudre a touchés. Homère, ce chef de la grande race des intelligences, m'apparaissait conduisant le chœur de ces gloires et de ces infortunes. Il faisait nuit sous le soleil pour Milton, comme pour Homère; ces deux destinées se touchaient par l'adversité comme par le génie. En même temps les portes du cachot de Ferrare s'ouvraient, et me je-

taient les tortures et l'agonie du Tasse. Une mer irritée, poursuivant le Camoëns et son poëme, ouvrait, pour l'engloutir, ses gouffres profonds comme l'oubli; et la misère et la faim, derniers hôtes d'une vieillesse illustre, s'asseyaient près du lit de mort où s'éteignait le grand Corneille!

« — Hélas! m'écriai-je, sans doute pour « humilier l'orgueil de l'homme, Dieu a « donné au génie la folie pour sœur, et le « malheur pour compagnon. Il nous a « montré ces merveilleuses intelligences « qui semblaient destinées à reculer toutes « les bornes, marchant dans des voies dou- « loureuses ou désordonnées : un Abeilard « s'égarant par trop de lumières; un Fé- « nélon approchant des frontières de l'hé- « résie en traversant les sphères les plus « élevées du spiritualisme chrétien; un « Pascal sentant tout tourner, tout trem- « bler autour de lui, quand il étudie le « monde des sommets escarpés de son « génie, semblable à une de ces tours pro- « digieuses du haut desquelles on ne peut « regarder sans éprouver des vertiges;

« Pascal, voyant s'ouvrir, à deux pas de la « table où il résout les plus effrayants pro- « blèmes, un abîme immense, image fidèle « de cet autre abîme qui se creusait dans « la profondeur de ses pensées. Et vous « aussi, poëte, vous avez subi cette loi. « Malheur à ceux qui comme vous na- « quirent condamnés de Dieu à l'intelli- « gence! L'intelligence est un flambeau qui « brûle celui qui le porte, et n'éclaire que « ceux qui le suivent. Ah! mieux eût valu, « pour vous couler, ignorant et ignoré, « des jours tranquilles et purs dans l'obs- « curité paternelle; convive plus heureux, « vous eussiez gardé longtemps votre place « au banquet de la vie, vous seriez mort « plein de jours, et vos yeux, près de se « fermer sous une nuit éternelle, s'ouvrant « encore une fois à la lumière, n'eussent « point cherché, sans le rencontrer, un « visage ami pour reposer votre dernier re- « gard. Poëte, je vous salue; la Providence « vous fut bien sévère! »

Les yeux de la figure glorieuse semblèrent s'allumer d'un saint courroux; la flamme qui ceignait sa tête resplendit plus

éclatante et plus vive. Tel était le poëte, sans doute, lorsque, se levant seul contre une époque, il ne craignit point de flétrir d'un vers vengeur le XVIII^e^ siècle dans la toute-puissance de ses vices, et mourut, comme un autre Machabée, sous le poids du colosse qu'il avait vaincu.

« — Qui ose accuser la Providence ? « s'écria-t-il d'une voix sévère ; qui ose « lui reprocher les tortures de l'intelli- « gence se débattant dans les serres en- « sanglantées de la douleur? Laissez Ho- « mère aveugle mendier son pain dans la « Grèce ; laissez Torquato mourir, dans « une loge de fou, de démence et de poésie; « laissez Milton, aveugle comme Homère, « reporter dans les profondeurs de son « âme ses yeux fermés aux clartés du jour; « laissez le Camoëns et Gilbert s'agiter sur « le grabat d'un hôpital, dans les convul- « sions de leur agonie ; et ne murmurez « point, homme de peu de foi, car c'est « une grande loi d'en haut qui s'accomplit. « *Adamas, Adamas, parce que tu as péché,* « *tu ouvriras la terre à la sueur de ton* « *front*, a dit Dieu dans l'Écriture. Ce ter-

« rible arrêt frappe en même temps le « corps et l'intelligence. Le travail et la « douleur, se tenant par la main, sont en- « trés dans le monde, et ces deux formi- « dables exécuteurs des décrets divins, « appuyant le pied sur l'homme, l'écrasent « toutes les fois qu'il remue. La nature « morale connaît aussi ces sueurs san- « glantes et glacées qui fécondent les ré- « gions de la pensée, et l'intelligence est « une Eve condamnée à enfanter avec dou- « leur. »

Il disait, et tandis que retentissait sa voix pleine des harmonies du ciel, les ombres qui cachaient ce grand mystère à mes regards tombaient peu à peu. Je lisais le secret de ces effroyables malheurs qui épurent ici-bas la vertu comme le génie. Je voyais toute la sublime tribu des puissants esprits et des cœurs purs marcher dans leur gloire, couronnés de leurs adversités. Christ du Dieu vivant, je comprenais ce sceptre de roseau placé dans votre main sacrée, et ce diadème d'épines posé sur votre front sanglant à votre heure dernière, merveilleux symbole des souf-

frances et des injures qui forment les attributs de quiconque s'élève par l'intelligence et par le cœur. Maître, vous avez voulu enseigner aux hommes que partout le génie et la vertu trouveraient leur calvaire ; qu'ils seraient vus, comme vous, gémissant et pleurant dans de mortelles agonies, et que, tandis que le silence et le sommeil régneraient sur tous les yeux, des voix seraient entendues dans le désert, criant à Dieu, du fond de leurs angoisses : « Que ce « calice amer soit écarté de mes lèvres, « mon Dieu ! mon Dieu ! »

Et je dis au poëte : « Triste fut votre pè- « lerinage dans la vallée des larmes ; « cruels ont été pour vous vos frères, mais « Dieu a été juste. Vous vîntes dans un « temps où celui qui mesure l'ombre et le « soleil au monde avait permis à d'orgueil- « leuses ténèbres de prévaloir, et, au mi- « lieu des corruptions du siècle, vous « m'apparaissez comme une de ces blan- « ches voiles qui se dessinent sur les gouf- « fres ténébreux de l'Océan. »

La figure glorieuse poussa un soupir, mais un soupir si profond et si triste, qu'il

me sembla contenir toutes les amertumes d'une vie. Le bonheur céleste qui éclatait dans ses yeux ne s'effaça point, mais il fut comme voilé par ce souvenir.

« — Hélas! dit-elle, mes souffrances « ont été grandes, si grandes, qu'elles n'ont « pu être surpassées que par les bontés de « Dieu. Oh! qui dira les trésors de douleur « qui se sont épanchés de mon âme, pen- « dant ces nuits longues et solitaires où je « méditais sur ma lamentable destinée! « Se sentir au cœur cette foi qui fait les « poëtes, se sentir au front la pensée qui « prend son vol vers le trône de Dieu en « déployant ses ailes dans l'étendue, et voir « tous ses efforts, toutes ses paroles, se bri- « ser contre un mur d'airain ; entendre « pendant son sommeil une voix chaste et « pure qui vous murmure à l'oreille des « prophéties de gloire, et se trouver, à son « réveil, suspendu sur les gouffres dévo- « rants de l'oubli; avoir l'instinct de son « immortalité, et sentir son esprit et sa « chair livrés à deux vautours, le déses- « poir et la faim : telle a été ma vie.

« Je ressemblais à un homme qui veut

« marcher, et dont les membres sont en-
« chaînés par une puissance inconnue. Mes
« vers tombaient avec mes pleurs. On ac-
« cuse ma poésie d'amertumes ; ah ! qu'on
« accuse donc mes larmes dans lesquelles
« elle s'est trempée. Une fois, il est vrai,
« je l'attaquai en face, ce siècle coupable;
« une pensée d'indignation et de colère
« s'était élevée dans mon sein. La victime
« s'était échappée de l'autel, et avant que
« le couteau fatal ne s'enfoncât dans ses
« flancs, elle s'était révoltée contre le sa-
« crificateur. Je voulais lui apprendre, à
« cette société dure et impitoyable, qu'il y
« avait quelque force et quelque courage
« dans le poëte qu'elle écrasait sous sa
« haine et sous ses dédains. Je demandai à
« la misère de m'accorder quelques ins-
« tants pour les donner à la gloire. Je dis à
« la souffrance : « Ma sœur, encore un jour
« pour la poésie ! » Je dis au désespoir, ce
« compagnon de mes nuits et de mes jour-
« nées : « Frère, à demain ! »

« Alors je composai ce chant où toutes
« les amertumes de mon âme se répandi-
« rent. L'indignation courait dans mes

« vers comme une tempête de feu ; l'ange « des saintes vengeances m'était apparu « agitant l'épée flamboyante qui écarta « nos premiers parents des bocages de « l'Éden. Une fois encore je crus à la gloire. « Je m'arrêtai pour écouter les applaudis- « sements des hommes : et je n'entendis « que le bruit de mes sanglots qui reten- « tissaient dans le silence, et je sentis mes « os craquer sous le pied lourd et froid de « cette société qui, sans s'arrêter pour « m'entendre, insensible à ma colère « comme à ma patience, m'écrasait en « continuant son chemin ! »

Le poëte s'arrêta ; il pleurait sur l'humanité, et moi je pleurais sur le poëte, et je jetais des regards indignés sur le XVIII^e^ siècle, qui se remuait dans le lointain. Mais bientôt sa parole retentit de nouveau, et mon âme semblait me quitter pour s'attacher à ses lèvres.

« Que lui avais-je fait, s'écriait-il, à ce « siècle impitoyable ? Je n'avais point renié « le Christ pour m'incliner devant les au- « tels de Voltaire. Dans cette époque, qui « vécut debout devant Dieu et à genoux

« devant un homme, j'osai passer la tête « haute devant l'homme, et la tête courbée « devant Dieu. On me proposa, comme aux « martyrs du cirque, des fleurs et de l'en- « cens pour sacrifier aux idoles; comme « les martyrs, je repoussai cette injure, je « répondis : « Je suis chrétien; » et le peu- « ple cria : « Qu'on le mette à mort! »

« Et cette société devait pourtant périr « par les principes que répandait Voltaire! « Cette idole qu'elle adorait, et dans les « bras de laquelle elle jetait les générations « naissantes, était une idole rougie par le « feu, qui, dans ses bras dévorants, consu- « mait ses adorateurs. Il y avait des hom- « mes puissants en dignité et en richesses, « qui, avec le revenu d'une de leurs jour- « nées, auraient fait un patrimoine au poëte; « qui, avec une de leurs paroles, auraient « fait sa gloire; et leur bouche resta fer- « mée comme leur main.

« Emprisonné dans mon indigence « comme dans un cachot, il me venait de « ce monde de délices des brises embau- « mées de bonheur, qui insultaient à ma « misère, et des murmures de joie qui trou-

« blaient le furieux silence de mes nuits.
« Enfin, un jour se leva triste et fatal sur « ma tête brisée. J'éprouvais de cruelles « douleurs ; mes idées nageaient vagues et « indécises, comme de pâles clartés dans « une mer de ténèbres ; poésie, gloire, ave- « nir, mes malheurs même, j'avais tout « oublié ; une seule sensation, une sensa- « tion atroce s'était emparée de toutes les « puissances de mon être : j'avais faim. « Vous le savez, mon Dieu, seul témoin de « mes souffrances, je regrettais ces jour- « nées d'afflictions, où du moins le matin « m'apportait, comme aux oiseaux du ciel « mes frères, la nourriture de la journée. « Le désenchantement de mes illusions « déçues, la fuite de mes espérances, ces « beaux anges du ciel, qui, sans se poser « sur la terre, revolent au firmament d'où « ils sont descendus, les tourments d'un « cœur brisé, les angoisses de l'âme, les « pleurs, les soupirs, les insomnies dou- « loureuses, c'était là le bonheur que re- « grettait Gilbert, et le désespoir même lui « semblait beau, maintenant qu'il con- « naissait la faim. »

« J'avais demandé à mon siècle un mor-
« ceau de pain, en lui promettant une gloire
« de plus en échange : ce siècle avare re-
« fusa le marché. Alors mes souffrances
« augmentant, ma tête se troubla, j'eus
« des visions étranges ; il me semblait que
« la nature, se pressant auprès de mon lit
« de mort, venait dire un dernier adieu au
« poëte, et déployait ses magnificences
« sous les yeux de l'ami qui allait la quit-
« ter. Je voyais passer les forêts aux dômes
« ondoyants, qui jetaient doucement leur
« fraîcheur à la fièvre de mon agonie, et je
« m'écriais : « Adieu, riant exil des bois ! »
« Je voyais passer les prairies étendues
« comme un lit nuptial sous les saintes
« fiançailles du printemps, et je m'écriais :
« Adieu, douce nature ! » Le ciel m'appa-
« raissait avec de légers nuages errants
« comme l'haleine des astres sur la pureté
« de son bleu d'azur, et je m'écriais :
« Ciel, pavillon de l'homme, adieu pour
« la dernière fois ! » Enfin, ces illusions
« s'évanouirent. J'étendis autour de moi
« mes mains comme un homme égaré,
« mes yeux s'ouvrirent à la lumière, et le

« palais des souffrances m'apparut plein « de tristesse et de deuil, au moment où, « dans la demeure de ceux qui n'ont point « de demeures, je me réveillai pour mou- « rir ! »

Le poëte avait cessé de parler, et sa voix, triste et plaintive comme la brise de la nuit, retentissait encore dans mon cœur. Cette vie si courte me paraissait maintenant trop longue, tant les douleurs l'avaient remplie. Je croyais qu'il n'était point donné au cœur de l'homme de contenir tant d'angoisses, et j'étais près d'accuser la Providence, qui me semblait avoir été injuste et cruelle, en ne mesurant point le malheur et le bonheur au poëte, comme elle mesure à l'hirondelle la pluie et le soleil. Trouverait-elle dans ses trésors un baume pour de si cruelles blessures ? Trouverait-elle une récompense assez magnifique pour tant de résignation et tant de courage ?

Ces pensées assiégeaient en foule mon esprit ; mais aucune parole n'était sortie de mes lèvres. Le poëte répondit à mes pensées :

« — Si le fardeau de ma journée a été « lourd, dit-il avec un doux sourire, Dieu « a magnifiquement récompensé son ser- « viteur. Il a voulu que, toutes les fois « qu'une jeune âme, blessée des mêmes « maux que j'avais soufferts, verrait le « sombre désespoir se lever à son chevet, « je descendisse, la main pleine de riantes « espérances et de saintes pensées, pour me « placer entre elle et le désespoir. C'est moi « qui murmure aux oreilles de ceux qui « veulent mourir ces douces paroles qui « rattachent à la vie; c'est moi qui, dans « le silence des nuits, viens verser un « baume inconnu dans les cœurs blessés. « Je suis ces douloureuses destinées, sœurs « de ma destinée douloureuse, qui, une « étoile au front, marchent dans la souf- « france et le malheur. Je les soutiens « quand la fatigue du jour est trop grande, « et qu'elles chancellent près de tomber. « Je les remets sur la route, quand elles s'é- « garent; et, quand Dieu leur envoie la « fin de leurs maux, c'est de ma bou- « che qu'elles entendent cette parole du « ciel qui rend les adieux à la terre

« moins amers et moins déchirants. »

J'admirais cette récompense, digne de celui qui la donnait et digne de celui qui l'avait reçue, lorsque le poëte me fit signe de m'avancer avec lui vers le XVIII^e^ siècle, dont nous entendions les murmures lointains. Je compris qu'il avait une mission à remplir envers ce siècle orgueilleux, et j'obéis. En ce moment une figure glorieuse parut à côté du poëte ; elle portait une couronne d'un éclat incomparable, et la vertu resplendissait si belle sur son front, que, si les méchants l'avaient aperçue une seule fois dans leurs rêves, ils seraient devenus vertueux. Elle marchait, et les fleurs naissaient sous ses pas, blanches et pures comme elle. Elle s'avança vers Gilbert avec un sourire plein d'une chaste tendresse sur les lèvres, et Gilbert l'appela du doux nom de sœur : c'était Jeanne d'Arc.

Je suivais ces deux glorieuses figures, empressé de savoir quelle mission elles allaient remplir auprès du siècle maudit. A mesure qu'il devenait plus proche, on commençait à distinguer les voix, tout à

l'heure confuses; ce siècle, qui tomba par l'orgueil, essayait de se révolter encore contre la haute parole de Bossuet. Accablé de la censure de tous les âges de l'histoire, il se louait lui-même. Il élevait au ciel sa sagesse, sa tolérance, sa philosophie. Il se vantait d'avoir détruit les barrières des croyances qui empêchent les hommes d'être frères et de se donner la main. Il n'avait eu ni préjugés ni haines; il n'avait maudit personne, tué personne; il était l'ami de toutes les gloires de la France, l'affranchisseur des intelligences et des talents, et le bienfaiteur de l'humanité.

Tandis qu'il parlait ainsi, les deux figures glorieuses s'avancèrent majestueusement vers lui en se tenant par la main.

Et Gilbert dit : « Celle-là est Jeanne, la « libératrice de la France, brûlée, au bruit « des acclamations, par Voltaire, dans un « poëme dont les flammes s'étaient allu- « mées aux flammes anglaises du bûcher « de Rouen. »

Et Jeanne d'Arc reprit : « Celui-ci est « Gilbert, votre frère, persécuté par vous « et mort dans le XVIII^e^ siècle, à mi-chemin

« de sa gloire, faute d'un morceau de « pain. »

A ces paroles, le XVIII^e^ siècle retomba la face contre terre; il eut honte de lui-même, il demanda aux abîmes du temps de le cacher. Et une voix me dit que son châtiment, pendant l'éternité, serait de se relever sans cesse par cette pensée d'orgueil, qui devait faire son supplice puisqu'elle avait fait son crime, pour retomber sans cesse sous le poids de la vérité terrible, rocher plus lourd que ce rocher de la fable antique, roulant du haut d'un mont escarpé sur un pâle criminel.

SOUMET.

Alexandre Soumet a publié une tragédie de *Jeanne d'Arc*, *la Divine Epopée*, le poëme de *l'Incrédulité*, etc. Sa poésie est noble et riche. Ses sentiments sont purs et religieux. Après avoir longtemps recueilli les palmes académiques, il fut admis à les distribuer lui-même. La France a perdu ce beau génie en 1845. Voici la plus connue de ses œuvres, et la plus digne d'être mille fois citée.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère,
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Près de l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment [1] qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure, ici-bas,
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

[1] Bois que pousse un cep de vigne.

WALSH.

J'aime dans les écrits de M. le vicomte Walsh, ce ton d'élégance qui annonce la vie des salons, cette urbanité de langage qui devient si rare sous la plume de nos jeunes romanciers; mais surtout cette bonté de cœur et cette foi chevaleresque et patriarcale, qui ne se peut feindre et qui n'a pu prendre naissance que dans une âme franchement chrétienne. M. Walsh a beaucoup écrit, et il a bien écrit. Je fais là un grand éloge en peu de mots, mais cet éloge est mérité. L'extrait suivant prouvera mieux que toutes mes paroles la véritable valeur littéraire et morale des livres de l'auteur des *Lettres vendéennes*, du *Tableau des Fêtes chrétiennes*, etc., etc.

VOYAGE AUTOUR D'UNE ÉGLISE.

Une fois, me trouvant, après bien des années, aux lieux où j'ai fait mon entrée en ce monde, je me souvins que c'était le 25 avril, jour marqué dans ma famille par beaucoup de morts et par quelques naissances.

Pour moi, c'est une époque solennelle; et quand, ce jour-là, mes enfants m'apportent des bouquets et des félicitations, je pense à toutes les tombes qui se sont ouvertes le 25 avril, pour beaucoup des miens.....

Le soir du 25 avril, j'entrai donc dans l'église de Saint-Georges-sur-Loire, non dans celle que l'on voit aujourd'hui, toute neuve et toute blanche, mais dans la vieille église qui touchait à l'abbaye des Génovéfins, qu'un sire Ponthus de Brie de Serrant avait fondée, pour obtenir de Dieu la guérison de son fils malade.

C'était là une église comme je les aime, bien chenue de vieillesse, bien noircie de fumée d'encens, et de cierges; lorsque j'y entrai, la prière du soir finissait, et bien des pauvres gens, qui y étaient venus prier quelques instants, pour se reposer de leur travail du jour, quittaient leur banc, faisaient, en passant devant l'autel, une génuflexion, prenaient de l'eau bénite à la porte, et après le signe de croix s'en allaient..... J'aurais dû faire comme eux; mais dans une des chapelles latérales, celle

où se trouvait la porte de pierre couchée à plat qui donnait dans l'*enfeu* de famille, j'étais tombé dans une si grande rêverie, que je n'entendis pas le sacristain fermer le grand portail, et je ne fus tiré de ma méditation que lorsqu'il ne fut plus temps de sortir de l'église.

Une nuit passée sous ces sombres voûtes et sur ces tombeaux, allait être bien solennelle!..... J'avais je l'avoue, besoin de compter sur sa poésie, pour me consoler de la nécessité qui m'était imposée de demeurer huit ou dix heures dans le lieu saint.

Ne pouvant plus jouir des *conforts* de chez moi, je voulus avoir toutes les émotions que peut donner une église.

Je me mis donc à la parcourir; la lune projetait sa lumière sur les dalles grises du pavé, et les objets sacrés, les statues, les autels à demi-plongés dans l'ombre, empruntaient à cette demi-obscurité des mystères de plus.

En allant vers la porte, car je voulais commencer *mon voyage* par le commencement, je heurtai de mon visage quelque

chose qui pendait au-dessous du porche ; c'était la corde de la cloche.

Cette corde, c'est le *conducteur*, avec lequel la main indifférente du sacristain ou du sonneur répand la joie ou la tristesse dans la contrée ; avec elle, il va réveiller jusque dans les hauteurs de la tour ou de la flèche, la cloche qui y sommeillait silencieuse.

Alors, d'après l'impulsion qu'elle reçoit, elle élève sa voix sonore ; tantôt lente et vibrant par trois fois, au milieu des lueurs naissantes du crépuscule, elle sonne l'Angelus....., et cette première voix de la terre, ce premier soupir, après le repos de la nuit, dit à ceux qui ont dormi sous des tentures de soie, et à celui qui a couché sur la dure... « Voici le jour qui commence, élève ton âme à Dieu ! »

Et quand la lumière s'éteint, quand les ombres descendent du ciel, elle dit encore : « Voici venir l'heure du repos, voici venir la nuit avec toutes ses étoiles ; homme fatigué, réjouis-toi et bénis Celui que tu as prié ce matin. »

A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini.

Cette cloche, donnée à la paroisse par ses anciens seigneurs, est toute couverte d'armoiries et de noms titrés. Cette cloche est très-noble et très-bénite, baptisée comme un chrétien.

Haut et puissant seigneur a été son parrain; haute et puissante dame a été sa marraine; et quand une pauvre femme vient de mettre au jour un pauvre enfant, la cloche sonne joyeuse, pour dire les transports ineffables de la mère, pour dire à tous : Un enfant nous est né.

Et quand le vieillard n'a plus que de lentes pulsations, quand sa vie s'en va seconde par seconde, la cloche n'a plus que de lents tintements, comme les soupirs entrecoupés de l'agonisant.

La Religion mêle ainsi sa voix d'airain à toutes nos émotions, à toutes nos joies, à toutes nos prières, à toutes nos alarmes, à toutes nos douleurs; elle chante sur nos berceaux, crie dans les dangers, dans les incendies, dans les inondations, et gémit quand nous allons mourir.

La cloche est aimée de toute la paroisse; les fidèles sont fiers et orgueilleux de sa taille et des sons pleins qu'elle jette au loin; et puis, elle leur est chère, parce qu'elle a annoncé tous les événements de leurs familles; c'est pour eux comme une vieille amie qui sait tout ce qui les concerne; ils l'aiment tant dans les campagnes, qu'ils lui croient la puissance de chasser ces démons qui errent la nuit parmi les nuages, et de détourner le tonnerre, quand il menace leurs maisons et leurs granges. Oh! je suis comme ces simples paysans, j'aime ma cloche natale! Ma mère l'a aimée avant moi... Et vous, habitants des grandes cités, n'aimez-vous pas ces belles et majestueuses volées, ces sonneries harmonieuses qui, dans vos solennités, semblent des voix du ciel pour vous appeler aux autels de Dieu?

Sans doute, c'est une idée touchante que celle qu'ont eue les Turcs, de faire monter sur leurs minarets de jeunes enfants; c'est une bonne idée que d'emprunter la voix de l'innocence pour faire venir à la prière... Mais ces petites voix doivent

être mesquines dans l'espace, j'aime mieux nos cloches; aussi j'ai voulu commencer *mon voyage* par celle de Saint-Georges.

Tout à côté, attaché à un des piliers du porche,

Voici le BÉNITIER; l'homme qui marche aujourd'hui dans toute la force de l'âge et de la santé y trempe le doigt, et se signe d'eau bénite. — Quand il sera étendu sur son lit de mort, le prêtre l'aspergera pour laver les souillures de sa vie, pour éloigner de son chevet les esprits malfaisants... Et quand, un peu plus tard, il sera gisant dans son cercueil et descendu dans sa fosse, un peu de cette eau, qu'il prend aujourd'hui sans y trop penser, tombera sur lui avec les larmes de ses enfants et de ses proches!

MEMENTO, HOMO, QUIA PULVIS ES!

Et cette piscine de pierre, placée devant ce tableau de saint Jean répandant l'eau du Jourdain sur la tête du Christ, ce sont LES FONTS BAPTISMAUX.....

C'est là que l'on nous apporte tous; c'est pour être amenés là que nous faisons notre première absence d'auprès de notre

mère; c'est pour venir là que *la garde ou la nourrice* nous a enlevés de notre berceau, avec toutes ces dentelles dont l'orgueil maternel nous a déjà couverts; — c'est pour venir là que notre parrain et notre marraine ont pris ces habits de fête, ces gros bouquets, ces boîtes de dragées et ces gants blancs.....

C'est pour que son fils soit apporté là, que la mère indigente a ôté de dessus elle un des haillons qui la recouvrent, sur le peu de paille qu'elle a eue pour accoucher!... Et toute misérable, toute défaillante, elle a souri en voyant que son nouveau-né va être fait chrétien... Et elle dit au voisin et à la voisine, qui ont bien voulu nommer son enfant : « Rapportez-le-moi vite; que je le réchauffe sur mon sein. »

Comme si tous les hommes devaient être heureux, il y a toujours plus ou moins de joie à leur baptême; ce sont les mères qui ont inventé cette joie-là!... Ont-elles eu raison? en vérité, je ne sais. Car enfin, de ces fonts baptismaux, tous apprendront-ils à marcher pour aller vers le bonheur?

En voici, petits anges de la terre, qui

encore tout mouillés de l'eau de leur baptême, vont prendre leur volée vers le ciel, et que le vent de la mort ravira à leurs mères comme des fleurs encore humides de la rosée du matin!

Et ceux qui sont destinés à grandir, à vieillir, ne sera-ce que de la félicité qu'ils trouveront entre la pierre de la sainte piscine et la pierre de la tombe? Parmi ceux-là, n'y en aurait-il pas qui s'écrieront : *Maudite soit la nuit où j'ai été conçu! maudit soit le jour où je suis né! pourquoi la vie a-t-elle été donnée à celui qui est dans l'amertume du cœur?*

La Religion, qui ne trompe pas, elle, fait bien entendre à ceux qui apportent un enfant aux eaux du baptême, qu'il y aura pour le chrétien de l'amertume dans la vie : dès son premier jour, elle lui met du sel sur les lèvres, comme pour lui faire pressentir que tout ne sera pas douceur dans l'avenir; elle lui montre encore qu'il lui faudra de la force dans le chemin qu'il va avoir à parcourir, et pour cela, elle lui donne l'onction d'huile et de saint-chrême, qui fortifie... Une autre fois, le chrétien re-

cevra encore cette onction; aujourd'hui c'est à l'arrivée, demain ce sera au départ.

Oh! vous le voyez bien, il y a beaucoup à réfléchir devant des FONTS BAPTISMAUX. C'est la première borne milliaire du chemin, bon ou mauvais, qui s'allongera devant nous.

Pas loin de la piscine sacrée, voici la *chapelle des saints anges.* C'est là que les enfants qui ont atteint l'âge de raison viennent apprendre le catéchisme. C'est sur ces bancs de bois que s'asseyent et les riches et les pauvres; c'est là la première école de la bonne et vraie égalité, de l'égalité chrétienne.... Pour que la terre ne fût pas attristée, déchirée par les divisions et les haines, pour qu'elle ne fût pas souillée par les vices, pour qu'elle ne fût pas arrosée de larmes et de sang, il ne faudrait qu'une chose: c'est que les hommes se souvinssent toujours du petit livre qui leur a été enseigné sur ces bancs.

C'est tout à côté de cette chapelle, où le prêtre a appris aux enfants leurs devoirs,

qu'il va s'asseoir pour écouter l'aveu de leurs fautes.

Voici le CONFESSIONNAL.

Je ne puis passer outre, sans me souvenir de la paix qu'on y trouve, sans regretter l'innocence qu'on s'y fait. Que d'hommes, tout courbés sous le poids de l'or, tout vêtus de pourpre, ont cherché par toute la terre un peu de paix pour leur cœur, et qui n'ont pu en trouver *que là!*

La fortune leur avait jeté à pleines mains tous ses dons, le monde tous ses honneurs; le hasard leur avait départi la force et la santé, et cependant la vie leur était lourde, ils la portaient comme un fardeau ; il sont venus s'agenouiller *là*, et en fouillant dans leur mémoire, dans les replis de leur âme, en révélant ce qui était caché *comme un crocodile au fond du puits des Apalaches*, ils ont obtenu à l'instant ce que leurs recherches à travers toutes les régions de la terre n'avaient pu leur faire avoir, le premier, le plus enviable des biens, le calme de la conscience!

De par le monde, il y a encore de jeunes et vieux esprits-forts, qui vont sourire des

pensées que m'inspire la vue d'un *confessionnal*. Armés à *la Voltaire* ou à *la Jean-Jacques*, ils vont me lancer les traits acérés du ridicule, et les vieilles redites de l'impiété... Mais, dans leur injustice, ils ne me parleront pas de *tout* ce que Jean-Jacques et Voltaire ont dit sur la confession.

Rousseau s'écrie quelque part : *Que de restitutions, que de réparations ne fait-elle pas faire chez les catholiques!*

Voltaire dit à son tour : *La confession est une chose très-excellente, un frein au crime, inventé dans l'antiquité la plus reculée : on se confessait dans la célébration de tous les anciens mystères ; nous avons sanctifié cette sage coutume : elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner.*

Ce que nous préférons aux paroles de nos philosophes pour faire aimer la *confession*, c'est notre expérience à tous ; souvenons-nous du bonheur que le prêtre nous a donné, quand il nons a dit : *Mon enfant, allez en paix, et ne péchez plus!*.... Oh! dans ce peu de mots, il y avait plus

de paix que dans tous les discours des hommes.....

Sans la confession, dit Chateaubriand, *sans cette institution salutaire, le coupable tomberait dans le désespoir ; dans quel sein déchargerait-il le poids de son cœur? Serait-ce dans celui d'un ami? Eh? qui peut compter sur l'amitié des hommes? Prendra-t-il les déserts pour confidents? Les déserts retentissent toujours, pour le crime, du bruit de ces trompettes que le parricide Néron croyait oüir autour du tombeau de sa mère.*

Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner; il n'appartient qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'innocence et du repentir.

O vous! jeunes gens, qui lisez les lignes que j'écris aujourd'hui pour vous, je ne sais quels succès, quelles joies, quels bonheurs vous sont réservés dans le monde!...

Je ne sais si votre amabilité, vos talents vous feront briller bien plus que tous vos compagnons.

Je ne sais si votre savoir doit vous pla-

cer plus haut que tous vos émules; je ne sais si les arts, la science ou le génie vous gardent de leurs couronnes.....

Mais je sais une chose : c'est que, si un de ces bonheurs, ou si tous ces bonheurs ensemble vous sont réservés, le jour où ils vous seront accordés, le jour où vous serez tout entourés d'hommages, tout étourdis de louanges, tout enivrés d'encens, tout palpitants de gloire, ce jour-là vous serez moins heureux que l'homme qui, après avoir été coupable et bourrelé de remords, se relève du confessionnal, pardonné de Dieu et réconcilié avec lui-même!... Oh! alors il trouverait des anges sur sa route, qu'il pourrait leur dire : « Anges, je suis votre frère. »

Mais, en nous éloignant de la porte de l'église, nous avons oublié ce qui est placé dans la tribune du porche, LES ORGUES.

On a beau vieillir, on n'oublie pas les puissants, les saisissants accords des orgues que l'on a entendus dans son enfance, alors que notre mère nous condui-

sait aux grandes solennités ou de Pâques ou de Noël...

Noël, fête des enfants! Noël avec sa messe de minuit, ses mille cierges et ses vieux cantiques d'une harmonie toute nationale.

Oh! que j'aime mieux les sons graves, aériens, majestueux des orgues, que tous les orchestres que la musique moderne amène maintenant dans nos églises!..... Ces musiciens avec leurs violons, leurs basses, contre-basses, leurs clarinettes et leurs trombones, me font rêver l'opéra : les orgues seules me font rêver le ciel!

Lequel d'entre nous n'a senti tout son cœur inondé de suaves et ineffables délices, alors qu'après l'*Hosanna* du *Sanctus*, les voix fortes des chantres venant à cesser, au milieu des nuages d'encens, au milieu du silence qui précède l'Élévation, l'orgue s'est mis à chanter son hymne, à *soupirer* avec ses notes les plus douces, les plus célestes, un *O salutaris Hostia!*

En vérité, l'homme qui resterait sans

émotion, à pareil moment, à semblable harmonie, je n'envierais pas son amitié !

Maintenant me voici en face de LA CHAIRE..... il y a encore là bien des pensées qui nous viennent.

Connaissez-vous de plus belle tribune que celle-là?

En connaissez-vous une d'où l'on parle de plus haut?

Une où l'on soit plus en droit de faire retentir les mots de liberté et d'indépendance? une où comme là on puisse, sans manquer de respect, donner des enseignements aux peuples et aux rois?

Démosthène à Athènes, Cicéron à Rome, n'ont pu avoir, Berryer et Janvier à notre chambre des Députés n'ont pas à leur usage les puissantes paroles qui appartiennent dans nos églises au dernier curé de campagne.

Et du haut de cette chaire, à nos Chrysostomes de village, à nos Bossuets champêtres, il ne faut pas, pour toucher et remuer fortement la multitude qui les écoute, il ne faut pas de grands événements, de catastrophes, de coups de fou-

dre du destin ; eh ! mon Dieu, non ! L'Évangile à la main, ils font trembler le riche et espérer le pauvre, exaltent l'humilité et terrassent l'orgueil !

J'ai entendu des hommes d'état, à leur tribune de marbre, agiter des questions de vie et de mort pour les empires ; sans doute, leur éloquence était saisissante alors..... mais en vérité il lui manquait ce qui ne manque pas à l'éloquence sacrée.

Un ministre parle à une nation :

Le prêtre parle à toutes les nations.

Un ministre s'occupe des intérêts d'un moment :

Le prêtre se voue aux intérêts de l'éternité.

Un ministre s'appuie du nom du roi :

Le prêtre s'appuie du nom de Dieu.

. . . . . .

Oh ! me disais-je devant cette chaire, que de consolations sont découlées de là ?.... Que de fois la misère, la douleur, la souffrance, auront été attentives autour de cette sainte tribune ! Que de fois elles auront senti l'espérance leur venir, comme la rosée qui fait reverdir les plantes dessé-

chées... alors que le vieux curé avec ses cheveux blancs leur aura répété : « Mes enfants, mes chers enfants, *j'ai été jeune et me voilà vieux; mais en vérité, je vous le dis, je n'ai pas encore vu le juste abandonné ni délaissé du Seigneur...* »

En face de la chaire, cette petite chapelle plus ornée que toutes les autres, et dont les murs noircis d'encens sont couverts d'un grand nombre de peintures et d'*ex-voto*, c'est celle de Notre-Dame de Bon Secours..... Oh! combien de lampes et de cierges brûlent devant son autel! Que de bouquets blancs brillants de paillettes, de boules de verre et de nœuds d'argent, déposés aux pieds de la statue! Que de chapelets avec leurs médailles bénites, que de scapulaires appendus aux deux colonnes qui encadrent ces tableaux, où l'on voit un frêle navire battu des vagues, frappé de la foudre... et miraculeusement sauvé par Marie, *Etoile des mers,* apparaissant radieuse sur les nuées, et calmant la tempête par un sourire d'elle et de son divin Fils!

Certes, les fidèles vont s'agenouiller de-

vant le maître-autel, qui reluit de marbre et de dorures, et qui a, de chaque côté de son tabernacle, deux anges adorateurs; mais ses degrés sont moins usés par la prière que ceux de l'autel de *Notre-Dame de Bon Secours;* car nous nous sentons si peu de chose en face de la grandeur de Dieu, que nous éprouvons le besoin de chercher un intermédiaire plus rapproché de notre faiblesse. Les femmes surtout viennent prier la Vierge; on dirait qu'elles craignent la majesté du Tout-Puissant, et qu'elles aiment mieux s'adresser à une mère; dans leur simplicité, une mère leur semble devoir mieux les comprendre; aussi elles viennent en foule à l'autel de Marie!

Nous savons tous les douces appellations que l'Église donne à la mère du Sauveur; elle n'est pas seulement *Notre-Dame de Bon Secours, Notre-Dame de toutes Aides, Notre-Dame de la Délivrance;* elle est encore *Notre-Dame de Pitié.*

A ce dernier titre, on a placé près de son autel un tronc pour les malheureux. Soyez tranquille, celui-là ne chômera ni de liards, ni de sous, ni même de pièces

blanches ! Comme à cette chapelle on vient demander beaucoup, on donne beaucoup ; comme on dit à la Consolatrice des affligés : « Secourez-moi, » on secourt les autres.

L'aumône et la prière sont deux sœurs qui se tiennent par la main. . . . . .

Voilà que nous avons parcouru la longueur de l'église... nous voici presque sous la lampe qui ne s'éteint jamais. Lampe sacrée que je me suis pris quelquefois à envier ! En effet, sainte destinée que la sienne ! Allumée devant l'autel, elle brûle devant l'autel ; les vents du dehors ne tourmentent point sa flamme ; on dirait une âme loin du souffle des passions...

Cette lampe est un symbole de l'amour de Dieu pour les hommes ; elle veille toujours comme une étoile tombée du firmament ; elle brille dans la nuit pour redire la bonté de Jésus-Christ, pendant que ses sœurs, restées dans les plaines d'azur, racontent sa puissance au Très-Haut !.....

Souvent quand je voyage la nuit, et qu'en passant dans un village, je viens à apercevoir, à travers les vitraux de l'église, la lueur de la lampe du sanctuaire, je me dis :

« Les hommes peuvent dormir, la Religion veille. »

Et c'est vrai : que la nuit soit sans lune et sans étoiles, que les vents et l'orage grondent dans l'obscurité, que la neige tombe sur le noir des ténèbres, que le givre glace les étangs et fasse craquer la terre du chemin; si un malade se meurt, si un impie se convertit, si un adolescent s'en va d'auprès de sa mère, c'est proche de l'église, à la porte du curé que l'on vient frapper d'abord. Et puis, à la lueur de cette lampe dont nous parlions tout à l'heure, le prêtre monte à l'autel, et y prend pour le moribond qui le demande, le pain de la vie. . . . . .

Dans les pays protestants, quand on passe la nuit devant *un temple*... tout y est noir, rien n'éclaire les fenêtres... On voit que là, la maison de Dieu n'est point comme chez les catholiques, *un lieu habité*. . . .

. . . . . .

Cette porte, toute sculptée et toute ornée de moulures gothiques, conduit à LA SACRISTIE... C'est là qu'est le trésor de l'église, son calice, son saint ciboire, son ostensoir

de vermeil, ses chapes d'étoffes de Lyon à grands bouquets et à franges d'or; sa croix d'argent, ses encensoirs, ses bannières et son dais de velours rouge, dais que nous aimons tant à voir, à la Fête-Dieu, balancer ses panaches au-dessus des têtes de la foule.....

C'est aussi dans la sacristie que se signent et les baptêmes et les mariages. Autrefois on avait établi ainsi les choses; on avait voulu que la Religion fût vraiment comme une mère, et qu'elle prît part à tous les événements de la famille. . . . . .

J'étais arrivé à la balustrade qui sépare la nef du sanctuaire; à la lueur de la lampe, j'apercevais la nappe de fin lin attachée à la grille de fer, à cette table sainte où les chrétiens s'agenouillent. C'est là que les souvenirs et les émotions me venaient en foule : et ce grand jour de la première communion, ce jour où l'on devrait mourir pour être reçu tout de suite parmi les anges!... et la mémoire de ma mère, que j'avais vue si souvent prosternée comme une sainte sur cette marche de pierre, priant pour ses enfants. . . . . .

Dans le sanctuaire, pour qui ces deux *prie-Dieu* avec ces coussins? et cette espèce de pompe?— Un vieux couple, après cinquante ans d'union, doit célébrer demain *la cinquantaine* devant l'autel du Dieu d'Abraham et de Jacob!..... Habitants de la paroisse, tous deux ont été baptisés sous les voûtes de l'église que nous explorons; tous deux, beaux de jeunesse, y ont été mariés il y a un demi-siècle. Maintenant tous deux, chargés de vertus et d'années, reviennent au même Dieu, au Dieu d'Isaac et de Rachel, lui dire : « Seigneur, bénissez-nous encore une fois. »

Pensant à ces deux vieux époux, moi aussi je fis une prière; je dis : « O vous, mon Dieu! qui ne voulez pas que l'on désunisse ce que vous avez uni... accordez-leur encore quelques années de bonheur; mais appelez-les à vous le même jour. Ne séparez pas ce qui a été si longtemps uni. »

Dans ce coin obscur, non loin de la sacristie, est relégué le matériel de la mort, le catafalque qui sert aux morts opulents, et le cercueil commun qui porte à la fosse le malheureux, dont les enfants sont si

pauvres qu'ils n'ont pu acheter quatre mauvaises planches de sapin pour leur défunt père!... Oh! que cette misère de la tombe me fait mal!... et qu'il y a loin des pensées qui me serrent le cœur maintenant, à celles que j'avais tout à l'heure! Mais je ne les repousse pas; elles sont venues à la fin de *mon voyage*, comme la mort au bout de la vie.

VIOLEAU.

La vie d'Hippolyte Violeau est un poëme. — Fils d'un pauvre voilier, orphelin de bonne heure, le génie lui est venu dans l'infortune et l'abandon ; et pour remuer une époque comme la nôtre, certes il fallait que ce génie fût véritable. Mais qu'on lise ses vers à Victor Hugo, la *Fiancée du Matelot*, l'*Ange du* XIXe *siècle*, le *Poëte malade*, la magnifique pièce à Reboul, la *Barque infernale*, l'*Arche de salut*, et l'on ne s'étonnera pas que l'illustre cardinal archevêque de Lyon lui ait écrit, dans la lettre qui précède son premier volume, que ses inspirations étaient trop célestes pour les profaner au contact des choses d'ici-bas.

LA VEUVE DU PILOTE.

Dans l'étroite mansarde où la veuve travaille,
L'aïeule est à genoux le rosaire à la main,
Et, couché sur un lit de paille,
L'enfant ferme les yeux en disant : — à demain !...

Demain, c'est la joyeuse aurore
Du banquet promis à la Foi,
La fête où Jésus dit encore :
Laissez l'enfant venir à moi.

Pourtant la veuve est triste, elle baisse la tête,
Son âme est tout entière aux temps de son époux,
Sa main dort, le rouet s'arrête,
Et l'aïeule s'étonne : « — Hélène, qu'avez-vous ?

« Si vous souffrez, pourquoi vous taire ?
Ouvrez-moi votre cœur, vous me l'avez promis !
L'Homme-Dieu, le Sauveur, au jardin solitaire,
Pour aider sa tristesse, éveillait ses amis. »

La jeune femme alors, laissant là son ouvrage :
« — Ma mère, plaignez-moi, je ne puis respirer !
Je voudrais bien avoir votre courage,
Mais j'ai tant besoin de pleurer !

« Je songe à mon enfant que le Seigneur appelle,
Je songe à l'orphelin qui sera méprisé,
Quand je le conduirai demain à la chapelle
Sous un pauvre habit tout usé.

« Hélas ! je fus vouée aux plus rudes épreuves,
Du jour où mon époux a péri loin du port,
Alors qu'on me couvrit de la robe des veuves,
En disant : — Le pilote est mort !

« Sans soutien, sans secours, dans cette vie amère,
Aux rebuts des heureux mon fils est condamné !
Je me repens d'être sa mère,
Et d'une autre que moi je voudrais qu'il fût né ! »

Ainsi parlait la veuve, et l'aïeule, plus forte :
« — Fière de votre enfant, accompagnez ses pas.

C'est Dieu qui le convie au céleste repas,
C'est Dieu même! et jamais on n'a dit à sa porte :
« Ici les pauvres n'entrent pas ! »

« Jésus pouvait choisir un trône
Quand il vint nous servir de guide et de flambeau ;
Hé bien ! vous le savez, il vécut de l'aumône,
Et ne posséda rien, pas même son tombeau.

« Pourquoi vous occuper de ces biens misérables,
Cendre qu'un jour il faut abandonner ?
Il est des trésors plus durables,
O ma fille, et ceux-là vous pouvez les donner !

« Pour l'enfant endormi que votre main caresse,
A quoi bon des soupirs, des regrets douloureux ?
Moi je sais vos travaux, vos soins, votre tendresse,
Et je le trouve bien heureux.

« Déjà de votre amour il connaît les merveilles :
Ce soir encor sur la table accoudé,
Il s'affligeait de votre front ridé
Et de vos yeux fatigués par les veilles.

« Sans doute il se disait : « Assise sur ce banc,
« Ma mère chaque jour s'affaiblit davantage,
« Et ce pain qu'elle nous partage,
« Ce pain qui me nourrit, c'est sa chair et son sang ! »

« Votre fils vous voit, il contemple
Ce que peut une femme avec un crucifix !
Sur votre Golgotha vous êtes son exemple.
Oh ! ne plaignez point votre fils ! »

L'aïeule a dit, ses yeux s'arrêtent sur la couche
Où l'orphelin est étendu.
L'enfant tressaille, il a tout entendu :
« Ma mère!... » Et des sanglots s'échappent de sa bouche.

Il veut promettre un avenir plus doux,
Demain il sera fort, demain Dieu le visite !
Il veut jurer qu'il grandira bien vite,
Et qu'il travaillera pour tous.

Il veut... et l'aïeule et la mère
L'entourent de leurs bras, le pressent sur leur cœur :
« — Seigneur, disent-elles, Seigneur !
Pour consoler notre misère
Tu nous donnes l'amour... c'est presque le bonheur! »

COMBALOT.

D'abord disciple ardent de M. de Lamennais, l'abbé Combalot puisa auprès de ce grand écrivain cet éclat de style qui jette tant de charme dans ses sermons. Son imagination, créée brillante, s'enrichit et se féconda dans la compagnie des hommes éminents qui se réunissaient à La Chenaye [1]. Il fut un des plus dévoués amis et défenseurs de la philosophie nouvelle. Mais à peine la voix du souverain pontife eût-elle condamné l'auteur du livre sur les Affaires de Rome, que M. Combalot, enfant soumis de l'Eglise, abandonna son maître en le plaignant et en pleurant sur lui. Depuis cette époque, il n'a cessé de se livrer à la prédication apostolique. La plupart des villes de France ont écouté avec admiration, et, ce qui vaut beaucoup mieux, avec fruit, sa véhémente parole. Cet infatigable missionnaire a écrit dans ses rares moments de loisirs : des *Éléments de philosophie catholique; De la connaissance de Jésus-Christ; Conférences sur les grandeurs de Marie*, etc. Voici un extrait de ses *Lettres à M. de La Mennais :*

. . . . . .

Qu'est-ce que l'homme, quand plongé dans le « vide de son cœur, où le mal « seul germe, et refoulé en lui-même

[1] Maison de campagne de M. de La Mennais, en Bretagne.

« comme dans un premier enfer, » il a dit à Dieu et à l'Eglise : *Je n'obéirai pas?*.....

Je ne finirai point cette lettre, Monsieur, sans vous ouvrir mon cœur pour la dernière fois. J'étais bien jeune encore, lorsque, au début de votre carrière, votre parole puissante retentit dans le monde comme le bruit de la trompette.

Lévite ignoré, à l'ombre du sanctuaire où je me préparais aux combats du Seigneur, je ne l'eus pas plutôt entendue, que je me sentis entraîné vers vous par une force irrésistible. Je m'étais dit : L'Eglise de France n'est plus veuve de ses saintes et grandes illustrations, et les ruines du sanctuaire n'ont pas étouffé l'étincelle divine qui toucha l'âme de Fénelon et inspira le génie de l'évêque de Meaux ; tous les prophètes de la maison d'Israël n'ont pas péri sous les décombres de nos temples, et la tempête des révolutions n'a pas jeté sur des plages désertes tous les apôtres de Jésus-Christ. La cause de Dieu a retrouvé un défenseur digne d'elle, et l'impiété frémissante un marteau qui doit la briser. Dès ce moment, Monsieur, je vous

aimai de la même passion que j'aimais la vérité; je confondis son défenseur avec elle, et n'aspirai plus qu'à vous rencontrer sur cette terre, pour devenir votre disciple le plus fidèle et votre enfant le plus dévoué.

Des circonstances qui me semblaient un bienfait de la Providence me permirent de réaliser ce vœu de mon cœur, et je n'eus plus d'autre ambition que de seconder, selon la mesure de mes forces, ou plutôt de ma faiblesse, vos grandes pensées pour le triomphe de l'Eglise. Pendant près de dix ans, ma vie vous fut dévouée toute entière, et vous savez, Monsieur, que j'ai beaucoup souffert pour vous.

Votre opiniâtre énergie souleva contre vous plus d'un orage; mais, jusqu'en 1830, les pontifes du Christ, les successeurs du prince des Apôtres, daignèrent encourager de leurs bénédictions les travaux que vous aviez entrepris pour la défense des droits imprescriptibles qu'ils tiennent de la bouche même du divin Fondateur de l'Eglise, et que des opinions, heureusement anéanties pour jamais, leur disputaient encore,

à l'ombre des vieilles haines de l'esprit qui jadis inspira les parlements. Forts de l'appui que vous prêtait Rome, nous étions emportés dans la sphère du génie qui nous avait subjugués; et pleins d'une confiance aveugle dans la droiture de vos intentions et dans la sincérité de votre âme, qui nous semblait transparente, nous nous exposâmes plus d'une fois aux reproches de ceux qui, plus calmes que nous, démêlaient peut-être, dans votre polémique ardente, les premières semences de colère et d'orgueil qui portent aujourd'hui des fruits si malheureux.

Je dois dire ici, néanmoins, pour l'acquit de ma conscience et pour rendre hommage à l'incorruptible vérité, que, dans les plus beaux jours de vos luttes « pour « la défense des droits du Saint-Siége, » et lorsque rien encore ne présageait de votre part les égarements que nous déplorerons à jamais, vous n'avez pas toujours rencontré parmi quelques-uns de vos frères dans le sacerdoce, et surtout parmi quelques écrivains, les égards et les ménagements auxquels vous donnaient droit, peut-être,

vos immenses talents et l'usage que vous en faisiez. Il en est qui ont fait subir à votre génie, pendant près de dix ans, le supplice d'une guerre de coups d'épingles; leur incorrigible acrimonie a été l'aiguillon qui pique le taureau dans l'arène, et je pense qu'on leur demandera un compte terrible de la part peut-être indirecte qu'ils ont eue à votre chute, et du mal qu'ils vous ont fait.

Mais ces misères, inséparables de la triste condition de notre nature, ne justifient pas, ne justifieront jamais les erreurs qui vous séparent aujourd'hui du Saint-Siége.

Personne, toutefois, j'ose le dire, n'a rencontré sur la terre d'amis plus sincères, et de disciples plus ardents et plus dévoués que vous, Monsieur; et l'un d'entre eux, dont la douce et persévérante amitié soulage un peu le tourment que me cause la perte de celui que nous aimions ensemble, me disait, il y a peu de mois encore, qu'un seul signe de votre volonté l'eût fait aller pour vous jusqu'aux extrémités du monde; et j'ai besoin d'ajouter qu'on m'a

souvent fait un crime d'un dévouement qui alla quelquefois peut-être jusqu'au fanatisme de la tendresse.

Quand, réunis à La Chenaye, à l'ombre des vieux chênes qui jadis abritaient votre vertueuse mère, nous revenions, après nos fatigues diverses, goûter le repos d'une tendre et forte amitié ; qu'ils étaient beaux les jours que nous passions autour de notre maître ! La main sur la bouche, nous ne respirions plus, pendant que la vôtre nous ouvrait des sources de science et des trésors de vie. Victorieuse alors dans votre âme, la grâce du Christ semblait avoir suspendu les orages et calmé les tempêtes dont, loin de son amour et de sa charité, votre intelligence sera toujours la patrie.

Un jour, cependant, celui que nous aimions s'en alla jusqu'aux portes de la mort. Une maladie désespérée menaça votre propre existence, et pendant que l'Eglise entière conjurait le ciel de prolonger des jours si utiles à sa gloire, nous pleurions déjà la perte de notre père, nous portions d'avance le deuil de notre illustre ami. Mais ce que le monde ignore, c'est

qu'au seuil du trépas, et pendant que votre vénérable frère prononçait sur vous les prières des agonisants, votre main demi glacée se portait çà et là, avec ce geste lugubre qui présage une dernière crise.

« Que cherchez-vous, mon frère? » vous demanda-t-il; et d'une voix ferme encore vous répondîtes : « Je cherche la volonté de « Dieu. » Enfin, comme ce tendre frère vous témoignait le désir de connaître quelle était votre dernière pensée et votre souhait le plus cher, vous ajoutâtes : « Mon « frère, je vous lègue la défense de l'Eglise; « c'est le dernier mot de mon testament. » Ah! Monsieur, que votre tombe eût été glorieuse, si ce mot du génie l'avait scellée! Que votre mort eût été belle, si cette parole de foi fût devenue l'épitaphe du monument que notre amour vous destinait! Pourquoi faut-il que ce passé se soit seul englouti dans ce cercueil qui refusait alors de s'ouvrir pour vous? Pourquoi avons-nous perdu notre père? pourquoi sa révolte contre l'Eglise nous a-t-elle rendus orphelins? Hélas! vous êtes seul : et malheur à l'homme qui ne compte plus

un ami ! « S'il tombe, qui le relèvera? » Si son âme, engourdie par le froid de l'erreur, a perdu la chaleur de la vérité et de l'amour, qui pourra la réchauffer? Votre rébellion contre l'Eglise que nous avions aimée ensemble, a seule creusé entre votre cœur et le nôtre un abîme que nous ne pouvons franchir pour aller jusqu'à vous ; et dans cet enfer du doute, au fond duquel le feu de l'orgueil brûle déjà votre âme, notre main ne peut plus s'étendre pour verser sur elle ces eaux rafraîchissantes qui sont seules capables d'apaiser la soif qui consume l'impie. Revenez, Monsieur, revenez à l'espérance ; rendez-nous cette portion de nous-mêmes que nous vous avions donnée de si bon cœur, et que nous n'avons plus, depuis que vous avez cessé de vivre pour cette fille du ciel, qui seule a pu obtenir de nous le torturant sacrifice de notre dévouement et de notre amitié.

Ma parole a pu vous paraître dure : les reproches d'une foi indignée ont pu peser sur votre âme comme un cruel remords ; j'ai pu blesser un cœur au fond duquel je

voudrais répandre un fleuve de paix et des torrents d'amour ; mais je prends le ciel et la terre à témoins qu'en combattant en vous des erreurs que votre inimitable éloquence a cent fois foudroyées, je n'ai pas cessé de chérir mon vieux maître. Et si mes larmes, en se mêlant chaque jour au sang de Jésus-Christ dans le calice de la miséricorde, pouvaient obtenir du ciel et de vous ce que j'achèterais aux dépens de mille vies, croyez, Monsieur, que j'irais replacer en triomphe sur votre tête, toujours vénérée dans mes souvenirs, une couronne plus belle et plus radieuse que celle dont elle fut ornée dans les plus beaux jours de sa gloire...

Je suis avec une douleur qui vit encore d'espérance,

Monsieur,

Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

COMBALOT.

FELLENS.

Charles Fellens, de l'Athénée, a publié les *Caprices du Pensionnat*. C'est un recueil de morceaux de poésies, parmi lesquels figurent un grand nombre des siens. Une gaîté douce et franche, une allure décidée, caractérisent ses vers. Nous les croyons très-utiles à la jeunesse, à cause de leur élégante simplicité, surtout à cause des bons sentiments qu'ils portent dans les âmes.

A MON PETIT FRÈRE

QUI AVAIT DONNÉ QUELQUES SUJETS DE MÉCONTENTEMENT CONTRE LUI.

Quand j'étais comme toi, lorsque j'avais ton âge,
Aux plaisirs, tous les jours, comme toi je courais,
Et j'étais sans ardeur, sans force et sans courage,
Et sur mes livres je pleurais.

Mais j'aimais bien ma bonne mère,
Et je ne voulais pas lui causer de tourment ;
J'étais bien paresseux... Mais jamais de colère ;
Car ma mère pleurait lorsque j'étais méchant.

Je faisais, comme toi, bien des espiègleries,
J'avais de bons parents que je mécontentais;
Et pour me garantir de bien des gronderies,
Souvent, comme toi, je mentais.

Mais j'aimais tant ma bonne mère
Que, quand par ses soupçons, d'une douleur amère
Je voyais son cœur agité,
Je lui disais la vérité.

Souvent, lorsque j'avais ton âge,
Quand un petit trésor devenait mon partage,
Je sentais se gonfler et ma tête et mon cœur
Et j'étais, comme toi, tout fier de mon bonheur.

Mais aussi, lorsque dans la rue
Un pauvre aveugle, hélas! me présentait sa main,
Je sentais que mon œil se voilait, et soudain,
Passant mes poches en revue,
J'offrais ce que j'avais, tout, excepté la vue...
Mais il trouvait mieux son chemin.

Ainsi que toi, la friandise
Avait de grands appas pour moi,
Et j'ai, pauvre enfant, comme toi,
Souvent péché par gourmandise.

Mais aux pauvres vieillards j'allais donner mon pain;
Aussi les malheureux savaient me reconnaître,
Et quand je venais à paraître,
Ils me bénissaient tous... et je n'avais plus faim.

Tout comme toi, j'avais la tête bien légère,
Enfant, j'étais comme un enfant,
Ainsi que toi toujours en guerre,
Plus souvent battu que battant.

Mais au bon Dieu, le soir, en faisant ma prière,
De mes fautes du jour je demandais pardon ;
Et je fus bien heureux durant ma vie entière,
Car je lui demandais aussi, dans ma prière,
La grâce d'être toujours bon.

VEUILLOT.

Parti indifférent et presque incrédule pour un voyage en Italie, M. Louis Veuillot en est revenu chrétien et catholique d'esprit et de cœur. C'est à Rome qu'il a trouvé la vérité et le bonheur qui l'avaient fui dans le monde littéraire, où il avait vécu jusqu'alors. Il nous a raconté lui-même (dans son livre *Rome et Lorette*) la touchante histoire de sa conversion. Depuis, il s'est dévoué tout entier à la bonne cause, à la cause de Dieu et de la Religion. La presse catholique est son champ de bataille, et il y combat vaillamment.

LA PAROISSE DE GUIN.

Quel touriste, passant par Fribourg, s'est jamais avisé d'aller visiter, à une lieue de là, le village de Guin (en allemand *Dudingen*)? Les guides n'en sonnent mot : on n'y voit ni pierre celtique, ni brique romaine, ni source sulfureuse, ni cascade; il n'y a de rochers et de sapins que tout

juste ce qu'il en faut à un village suisse pour ne pas démériter. Écoutez cependant, âme chrétienne.

La paroisse de Guin possède environ quatre mille habitants. Il y a quelque temps, on y comptait beaucoup de pauvres, et l'église menaçait ruine. Le curé en avait conçu deux grands désirs; il se sentait une extrême envie d'abattre la misère et de relever la sainte maison. Il commença par le plus pressé. La charité ne manquait pas; cependant les moyens ne pouvaient suffire, soit que les pauvres fussent en trop grand nombre, soit que l'ordre ne fût pas possible dans la distribution des secours. Il rassembla ses paroissiens : —«Nous n'avons, leur dit-il, qu'un moyen de nous en tirer; il faut qu'on se partage les pauvres, particulièrement les enfants : aux plus grands, on donnera du travail; on élèvera les plus petits; tous auront un asile. Ensuite, nous pourrons plus tranquillement et plus efficacement pourvoir aux besoins des femmes et des vieillards. Qu'en dites-vous?» Or, les paroissiens, sur le premier moment, ne savaient

trop qu'en dire. Quelques objections se firent entendre. — Remettons cette affaire, dit le curé; et il leva la séance.

Le dimanche suivant, il monte en chaire. « Il faut cependant, mes amis, que nous en finissions avec nos pauvres. Si nous avons le temps de délibérer, ils n'ont guère le temps d'attendre..... » Mais je n'entreprendrai point de rapporter ce discours. Je pourrais y changer un mot, ce serait un crime. Le curé avait pris ce texte : *Si l'un de vous a sept enfants, qu'il en adopte un huitième, et, avec celui-là, le bon Dieu entrera dans sa maison.* J'ignore ce qu'il ajouta, car ce n'est point un secret de rhétorique, c'est un secret de cœur; seulement, je sais qu'une seule voix formée de toutes les voix répondit à son discours; un même cri se fit entendre : « Nous en voulons tous! nous en prendrons tous. » Et sur-le-champ, sur l'heure, on se partagea les orphelins, non au prorata de la fortune, mais selon le cœur et la charité de chacun. Tel en prit un, tel autre en prit deux, tel autre davantage; les paresseux qui vinrent plus tard en demandèrent et n'en

purent trouver. Il n'y en avait plus; il n'y en avait pas assez!

O saint prêtre, saint prêtre! quel orateur dut jamais être plus satisfait que vous! Quel homme doit plus remercier le Ciel de lui avoir donné une langue et un cœur! Qui fit jamais, d'un seul mot, plus d'heureux! Ce ne sont pas seulement les pauvres qui vous doivent bénir, mais tous ces braves gens dont vous avez augmenté la famille; qui, grâce à vous, ont dans leur maison une bonne action vivante, qui leur parle, les aime et grandit sous leurs yeux.

Peu de temps après ce grand jour, une personne étrangère à la commune, à la paroisse, veux-je dire, se trouvait à Guin. C'était fête : on allait distribuer les prix aux écoles, et l'hospitalité suisse faisait au nouveau venu les honneurs de la cérémonie. En voyant s'avancer contents, joyeux, propres, bien vêtus, tout ce frais essaim d'écoliers, l'étranger, s'adressant au curé, lui dit : « Mais vous n'avez donc pas de pauvres? — Non! non! répondit-il les yeux humides, nous n'en avons *plus!*

Et ce ne fut pas un moment d'enthou-

siasme qui éclate et qui passe. A Guin, la charité est solide et de complexion véritablement catholique. Ces enfants sont restés aux foyers qui les ont reçus. Quelques-uns ont été définitivement adoptés; partout les protecteurs sont devenus pères.

Au surplus, le curé savait fort bien à quoi il s'engageait en promettant le bonheur à quiconque ouvrirait sa porte et son cœur aux pauvres du bon Dieu. La protection du Ciel est visible sur ce coin de terre béni. La prospérité du pays est telle, qu'il faut être Catholique pour ne point s'en étonner. En voici un exemple :

Les pauvres logés, il fut question de loger le bon Dieu; la vieille église s'en allait, il était temps d'en construire une autre. Conformément à la loi, on dressa un devis modeste ; puis on réclama l'autorisation de bâtir et la faculté d'imposer. Mais, en ce temps-là, le canton de Fribourg, à l'exemple de la France, venait justement de produire une belle révolution. Le gouvernement était tout fraîchement badigeonné de libéralisme, tout confit en sagesse philosophique, et fort empressé de bien faire.

Le projet des habitants de Guin lui parut une folie à laquelle il devait résister. Bâtissez si vous voulez, répondit-il, je ne puis vous le défendre ; mais je ne permets pas d'imposer. Cette paternelle décision arrive à Guin ; le curé en fait part à ses paysans.

— Nous bâtirons tout de même notre église, n'est-ce pas? leur dit-il.

— Oh ! certainement !

— Et rien n'y manquera?

— Rien n'y manquera !

— Quand commencerons-nous ?

— Demain !

Ils commencèrent sur l'heure. Chacun courut à la sacristie, déclarer ce qu'il pouvait donner en argent. Le soir même, la souscription montait à près de 35,000 fr.

Pour être exact, cette résolution ne fut pas unanime. Il y eut un opposant, un seul ! De plus, quelques habitants de la ville, possesseurs de domaines dans la paroisse, n'étant pas autorisés par le gouvernement, dont plusieurs faisaient probablement partie, s'abstinrent de contribuer. Tant pis pour eux !

Le curé fit encore un sermon. « Lors-

qu'il fallut bâtir le temple, dit-il, les riches donnèrent de l'or, les pauvres leur travail, les femmes leurs bijoux. » Les cœurs ne furent pas plus sourds qu'au jour où il les avait engagés à la charité ; les mêmes acclamations lui répondirent : elles eurent le même résultat. On se mit à travailler avec ardeur, sous la direction du *chapelain* (vicaire). Les uns apportaient le bois, les autres les pierres ; ceux-ci étaient maçons, ceux-là servaient les maçons. Les femmes doublaient le travail des champs, en ramassant des pierres qu'elles portaient dans leurs mains et dans leurs tabliers, jusqu'à un tas général dont on chargeait une voiture, lorsqu'il était assez gros. Point de réclamations, point de difficultés, lorsqu'il s'agissait d'exécuter les engagements pris ; point de regrets ni d'obstacles, lorsque les suppléments devenaient nécessaires, ce qui arriva deux ou trois fois. Le curé rassemblait chez lui ses paroissiens ou montait en chaire : — « Eh bien, disait-il, il n'y a plus rien ; tout est dépensé. » Et le lendemain le petit trésor était de nouveau garni. Le plus admirable peut-

être, c'est que personne ne sut ou n'essaya de savoir ce qu'avaient donné les autres ; le curé seul fut dans le secret de tous.

Cela dura trois années, sans fatigue ni relâche. Maintenant, l'église est faite. Les ornements seuls ne sont point encore terminés ; mais on y a mis les vieux autels en attendant, car chacun avait hâte de prier dans ce temple, qui est si bien à tous. Et ils veulent avoir un orgue, et ils en auront un, et qui sera d'Aloyse Mooser, si le temps ne manque pas à leur bonne volonté.

L'église est belle, spacieuse, élégante. Elle a coûté à cette paroisse, de quatre mille âmes, plus de 100,000 francs [1]. C'est l'orgueil et la gloire de ces braves gens. Je vous laisse à juger s'ils y sont à leur aise, s'ils se trouvent heureux lorsqu'ils y prient, si le vénérable curé... Oh! que je voudrais avoir assisté à la première messe qu'il y a célébrée ! Que je voudrais être riche, pour suspendre à cette voûte une belle lampe d'or, pour décorer ces murailles de quelque chef-d'œuvre des vieux pinceaux

[1] Argent de Suisse. Environ 130,000 francs de France.

chrétiens, naïf et saint comme la foi qui les a bâties.

Vraiment, de telles choses font du bien à l'âme. L'excellent homme qui me racontait ces deux faits, avec une simplicité que je voudrais rendre, eut plus d'une fois les larmes aux yeux durant son récit. Cependant, il a depuis bien longtemps passé l'âge où l'enthousiasme trouve encore des pleurs. Mais c'est un chrétien, et nous parlions de religion et de charité.

Si, plus heureux que je n'espère l'être, vous allez un jour à Dudingen, — et certainement quelqu'un ira, de ceux qui auront lu ceci, — il est possible que vous tombiez au milieu d'une solennité touchante. Les cloches sonneront à grande volée, vous verrez dans l'église une réunion d'hommes en habits de dimanche, au milieu d'eux un homme plus satisfait ou plus grave, parmi la foule des spectateurs, quelques visages plus joyeux ou plus attristés : c'est la *Romesbruderschaft*. On appelle de ce nom barbare une chose bien charmante et bien douce. La *Romesbruderschaft* est une confrérie formée de tous

les habitants de la paroisse qui ont fait le pèlerinage de Rome. Quand l'un d'eux arrive ou part, ils se réunissent devant l'autel, pour rendre grâces à Dieu, qui ramène le pèlerin, ou pour appeler la protection des anges sur celui qui, le bâton à la main, et déjà presque en route, prie une dernière fois avec ses parents et ses amis. La prière de ceux-ci est fervente. On sait qu'elle sera fidèlement rendue au but du pieux voyageur. Et puis, c'est une sérieuse affaire que celle-là; les parents et les amis y songent : ordinairement, le pèlerin ignore tout du pays qu'il va parcourir, la langue, les usages, les chemins; il sera seul, il fera route à pied, il n'a guère d'argent... que lui importe! il suivra l'étoile de piété qui le guide et qui le protége, *stella maris*, il saura bien arriver! Le matin du jour de Pâques, fatigué, poudreux, les pieds gonflés et sanglants, mais radieux en son cœur, il attendra, couché sur les marches de Saint-Pierre, la bénédiction suprême qui doit descendre sur la ville, sur le monde et sur lui. — Et bien peu, parmi ceux qui le verront se relever péni-

blement et s'agenouiller au signal des canons et des fanfares, sentiront dans leur âme une joie aussi vive, une espérance aussi sûre, rapporteront des souvenirs aussi doux.

Lecteur catholique, si cette faveur vous est donnée un jour de pouvoir prier dans l'église neuve de Dudingen, au milieu des fidèles qui l'ont élevée, souvenez-vous-y de celui qui vous parle en ce moment, et demandez pour son âme la paix du Seigneur.

GUÉRIN.

En parlant de ses *Voix naïves*, M. Léon Guérin dit qu'il ne donnerait pas un de ses petits contes en vers, pour les longues pages de prose qui lui ont cependant mérité tous les suffrages de la presse parisienne. On se rangera aisément de son avis, quand on aura lu les *Dix francs d'Alfred*. Nous souhaitons à tous nos jeunes écrivains quelque chose de cette élégante simplicité, de ce bon goût exquis.

LES DIX FRANCS D'ALFRED.

Ceci n'est point un conte, enfants, c'est une histoire,
Comme la vérité, simple et facile à croire,
Et rien que d'y songer qui fait battre le cœur.

Oh! je ne serai pas moraliste sévère :
Car, parfois, comme vous, j'ai besoin qu'on m'éclaire
Et, pour être plus grand, je n'en suis pas meilleur.
Parlons donc en amis.

Alfred était, je pense,
Un enfant, tel que vous, ayant huit à neuf ans.
Bien, bien riche!... Il avait dans sa bourse dix francs,
Dix francs beaux et tout neufs. C'était la récompense

Donnée à sa sagesse, à ses petits travaux :
Ce qui faisait encor ces dix francs-là plus beaux.

Mais l'idée arriva d'en chercher la dépense,
Car c'eût été vilain de les garder toujours :
L'argent qui ne sert pas est sans valeur aucune ;
Le point est de savoir lui donner un bon cours.
On avait fait Alfred maître de sa fortune :
Tantôt il la voyait en beau cheval de bois ;
Tantôt c'était un livre... Un livre !... Alors sa mère
Souriait de plaisir, sans l'aider toutefois,
Lui laissant tout l'honneur de ce qu'il allait faire.

Sur le livre son choix à la fin se fixa.
Charmant enfant ! Combien sa mère l'embrassa !
C'est qu'aussi c'était beau, savez-vous ? C'est qu'un livre
C'est tout, c'est là-dedans que l'on apprend à vivre,
A devenir un homme, à penser, à parler ;
C'est là, nous, à vos jeux qui venons nous mêler,
Là que nous déposons le travail de notre âme,
Quand le Dieu tout-puissant jette en nous cette flamme
Qui nous rend la candeur, et nous fait jusqu'à vous,
Comme à nos premiers jours, remonter purs et doux.
Vous ne comprenez pas, amis ?... Mais il faut lire,
Et plus tard vous saurez ce que j'ai voulu dire ;
Et puis, lorsque vos cœurs seront bien désolés,
Vous ouvrirez un livre, et serez consolés.

C'était un jour d'hiver, quand la neige et le givre
Des arbres effeuillés blanchissent les rameaux,
Quand vous, heureux enfants, dans de larges manteaux,

Dans de bons gants fourrés, du froid on vous délivre;
Alfred courait, joyeux, pour acheter son livre.

Mais voici tout à coup qu'il s'arrête surpris.

Deux enfants étaient là, tels, hélas! qu'à Paris,
Si souvent on en voit sur les ponts de la Seine.
Dans les bras l'un de l'autre ils étaient enlacés;
L'un de son petit frère, avec sa froide haleine,
Cherchait à réchauffer les pauvres doigts glacés;
Ils grelottaient bien fort, car leurs habits percés
Presqu'à nu les laissaient étendus sur la pierre.
Tournant vers les passants un regard de prière,
Ensemble ils répétaient: J'ai grand froid! j'ai grand'faim!
Mais les riches passaient sans leur donner de pain;
Et leur cœur se gonflait, et puis de grosses larmes
Roulaient dans leur paupière et sillonnaient leur sein.
Certes, vous eussiez pris pitié de leurs alarmes,
Et vous ne seriez point passés sur leur chemin,
N'est-ce pas, mes amis? sans leur tendre la main,
Sans demander pour eux quelqu'argent à vos mères.

Alfred était témoin de leurs larmes amères:
—Maman, vois donc, dit-il, comme ils sont là tous deux,
Ils sont bien malheureux! — Oh! oui, bien malheureux,
Lui répondit sa mère, attentive et touchée.

Sur eux pendant qu'Alfred a la vue attachée,
L'un se lève: (pour l'autre il ne se levait pas,
Car l'hiver l'avait fait froid comme le trépas)
Saisissant une vielle auprès de lui muette,

Pour charmer l'enfant riche et recevoir de lui
Le pain qu'il n'avait pas obtenu d'aujourd'hui,
Il s'efforce de rire, et, dansant, il répète
Un de ces airs appris sous le doux ciel natal.
Mais ce rire était triste, et ce chant faisait mal :
C'est que rien n'est affreux comme la feinte joie
Du mendiant qui chante, à sa misère en proie;
C'est un rire effrayant qui naît dant les douleurs,
Et qu'il faut endormir comme on endort vos pleurs.
Enfants, vous qui pleurez pour un bruit, pour une ombre
Que vous croyez entendre ou voir dans la nuit sombre,
Pour un conseil ami que la raison vous doit,
Une goutte de sang qui vous rougit le doigt,
Que sais-je? un aiguillon d'abeille qui vous frappe,
Ou pour un papillon qui de vos mains s'échappe,
Voilà des maux cuisants que vous ne saviez pas.

Or, vers le petit pauvre Alfred porta ses pas :
—Pourquoi, dit-il, tous deux, restez-vous dans la neige?
Vous n'avez donc point, vous, de maman comme moi,
Qui vous donne du pain, du feu? qui vous protége ?
— Oh ! nous en avons une aussi, monsieur. — Pourquoi
Vous laisse-t-elle aller sans elle ou votre Bonne,
Les pieds nus sur la terre? Elle n'est donc pas bonne,
Votre maman, à vous? — Si fait; elle avait faim,
Elle nous a donné ce qu'elle avait de pain,
Et voilà deux grands jours, hélas ! qu'elle est couchée.
Comme il ne restait plus, chez nous, une bouchée,
Elle nous embrassa, disant : « Pauvres petits !
Allez et mendiez... » Et nous sommes sortis,

Et nous sommes venus nous coucher sur la pierre ;
Et personne, ô mon Dieu ! n'entend notre prière ;
Et voilà que bientôt mon frère va mourir !
Car le froid, car la faim, nous ont fait tant souffrir !
— Vous n'avez donc pas, vous, reprit Alfred, un père
Qui donne tous les jours de l'or à votre mère ?

Le pauvre enfant se prit à sangloter plus fort.
—Hélas ? répondit-il, notre père !... Il est mort !
Il est mort, et c'est lui qui nous faisait tous vivre.

Alfred pleurant aussi ne songea plus au livre,
Et dans la main du pauvre il glissa ses dix francs.
Sa mère le saisit dans ses bras triomphants,
Et lui dit : — Mon Alfred, un livre pour apprendre,
C'était déjà bien beau ! Mais tu m'as fait comprendre,
Mon fils, que mieux encore est de donner du pain
A ceux qui vont mourir et de froid et de faim. »

Et moi, je dis : Heureux est l'enfant charitable
Qui donne à l'indigent le peu qu'il reçoit d'or,
Et qui des miettes de la table,
S'il ne peut rien de plus, sait faire aumône encor !

Pour que dans votre bourse, amis, quelqu'argent tombe,
Travaillez donc aussi ; soyez sages et bons :
Et l'infortune qui succombe
Puisera l'existence et la paix dans vos dons ;

Et le vieillard qui prie, et dont la tête est nue,
Enfants, le bon vieillard, ployé sous les douleurs,
Au son de votre voix connue,
Sourira, car c'est vous qui sécherez ses pleurs ;

Et celles qu'on rencontre à genoux sur la route,
Les mères qui n'ont pas de pain pour leurs petits,
Diront : « C'est le bon Dieu, sans doute,
Qui vous adresse à nous, anges du paradis ! »

Et leurs petits, surtout ceux qui n'ont plus de pères,
Leurs tout petits enfants ne diront plus : « J'ai faim ! »
Anges, car vous êtes leurs frères,
Et le ciel vous a faits pour leur tendre la main.

ENJELVIN.

Une imagination ardente, un cœur de feu, voilà l'abbé Enjelvin. Nous savons que ce brûlant missionnaire ne jette pas toutes les flammes de son cœur dans ses livres. Il en réserve pour convertir les pécheurs dans ses prédications apostoliques, pour consoler les affligés dans ses courses sacerdotales, pour allumer partout l'incendie de l'amour divin. Les bons habitants de Clermont peuvent dire si c'est là la vérité.

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

In memoriâ æternâ erit justus.
Souvenir éternel au juste.
(*Ps.* CXI, ℣ 7.)

Voyez-vous, à travers ce bois, ces prairies, ces champs, cette flèche qui perce les cieux, ce doigt, comme l'a dit un poëte illustre de notre époque, qui semble montrer le ciel à la terre? A l'ombre de ce clocher, vit un homme, providence vivante de ces campagnes, un homme appliqué du matin au soir a imiter le Maître auquel il a

consacré sa vie : on dirait Jésus-Christ, caché dans un village comme autrefois dans Nazareth. Cet homme, c'est le curé de la paroisse; cet homme, c'est, par exemple, le bon, le saint M. Mestre, dans sa modeste cure de Ris.

Ecoutez l'histoire de sa journée; car l'histoire de sa journée, c'est celle de sa vie, tant la vertu se ressemble ordinairement à elle-même, surtout après de longs jours passés dans son exercice.

Le matin, l'homme de Dieu se lève avec la pensée de Dieu dans l'esprit, avec l'esprit de Dieu dans le cœur,

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait David, je veille et j'aspire à vous dès l'aurore.... Dans le triste désert de ce monde, sur cette terre aride et sans eau, mon âme a soif de vous et du ciel. » Voilà le réveil du saint, voilà les sentiments de son cœur dès que, débarrassé du sommeil, il peut former quelque sentiment.

Bon prêtre, si ton âme a soif de Dieu, Dieu va bientôt la désaltérer. *Entre dans les puissances du Seigneur*, comme parle le Roi-Prophète; entre dans cette sainte

oraison où Dieu manifeste à l'âme la *puissance* de sa lumière, qui dissipe toutes les ténèbres; la *puissance* de son amour, qui dissipe toutes les tristesses; la *puissance* de sa bonté, qui a des remèdes pour tous nos maux; la *puissance* de son esprit, qui donne à l'homme les pensées de Dieu.

Prends là des forces pour la journée, homme de Dieu et de la vertu, homme des saints travaux du salut, homme de croix et de sacrifices, et qui cependant, comme Paul, surabondes d'une joie divine parmi les tribulations de la vie et les fatigues de ton ministère.

Mais l'autel t'attend; les anges ont tout préparé, comme ton esprit et ton cœur, pour le sacrifice adorable. Ils tiennent en main l'encensoir, les parfums, la harpe invisible.... Et déjà la voûte du temple a retenti des premiers accords des séraphins et des chérubins..... Et déjà se forme dans le sanctuaire un nuage d'encens céleste, comme la nue qui remplit jadis le temple de Salomon, au jour de sa dédicace.....

Prêtre vénérable, comme tout en toi respire le ciel ! Comme, à ton entrée dans

la maison de Dieu, on reconnaît l'homme de prière et d'adoration! Comme il est grave, le signe de croix que tu imprimes, avec l'eau sacrée, sur ton front, sur ta poitrine et sur tes épaules! Fidèles, regardez le prêtre pour vous faire une juste idée du respect que doit le chrétien au moindre signe religieux, à la moindre cérémonie de son culte! Ne sentez-vous pas que la Majesté divine est vraiment présente dans ce tabernacle, à la manière dont le salue votre pasteur? Cette inclination profonde ne vous dit-elle pas que le Très-Haut réside en ce lieu, que le Saint des saints s'y rend visible aux yeux de la Foi?

Prêtre de la nouvelle alliance, je crois sans peine que tu fais descendre du ciel le Tout-Puissant à ta voix; que tu renouvelles sur cet autel le traité de paix signé au Calvaire entre Dieu et les hommes, je le crois sans peine; car tout dans ton extérieur, dans l'expression de ton visage, de tes gestes et de ta voix témoigne hautement que l'homme n'est pas seul dans ce mystère, que vous êtes deux à l'autel, Jésus-Christ et toi!

Mais changeons le mot, et disons Jésus-Christ dans toi... L'union ineffable entre le Créateur et sa créature, entre le prêtre et Dieu vient de se consommer : dirai-je dans les ténèbres ou dans les splendeurs du saint Sacrifice? Je ne sais, tant il y a à l'entour de Dieu, selon qu'il lui plaît, de lumière ou d'obscurité!

L'assemblée sainte est congédiée, la bénédiction du Prêtre est descendue sur les fidèles ; il est en action de grâces devant le Dieu qui remplit son âme..... Peut-être quelques douces larmes coulent de ses yeux ; peut-être, au contraire, son cœur est mis à l'épreuve et résiste à sa volonté. Il y a quelquefois si peu de rapport, si peu de proportion entre l'infini de nos désirs et le fini de nos sentiments ; mais n'importe : on veut aimer, et par cela même on aime.

L'hymne de la reconnaissance envers un Dieu qui répand son immensité dans le néant de l'être créé, cet hymne ne saurait être limité convenablement par les minutes, par les heures ni par les jours : sa limite naturelle est l'éternité...

Quand donc, ô saint pasteur! on vous

laisserait libre de prolonger votre action de grâces du premier jusqu'au dernier rayon du soleil, vous n'auriez pas encore, à beaucoup près, acquitté votre dette. Que dis-je? le dernier jour de votre carrière mortelle vous surprendrait insolvable, quand tous vos soupirs, jusque là, seraient des soupirs d'amour envers le Dieu de l'Eucharistie. Grand Dieu, remerciez-vous vous-même, si vous ne voulez laisser une pierre d'attente universelle dans le monument de reconnaissance que l'homme essaie d'élever à la gloire de vos bienfaits!

Homme, qu'as-tu donc à faire, dans cette impuissance du cœur? Offrir Jésus-Christ à son Père, et passer, en esprit de foi, à l'accomplissement des devoirs où la Providence t'appelle.

Pasteur, à ton œuvre de chaque jour. Vois ce tribunal de la pénitence entouré d'âmes que Dieu t'a confiées, soit pour les maintenir dans sa grâce, soit pour les y faire rentrer. Ces âmes sont là, te demandant le pardon du Ciel; ne le leur fais pas trop attendre.

Passer de l'autel au saint tribunal, quel

vaste sujet de réflexions ! N'est-ce pas aller communiquer ce qu'on a reçu, la charité, la grâce, la vie ? N'est-ce pas aller répandre dans d'autres âmes toutes les eaux du Calvaire dont on a rempli la sienne ? N'est-ce pas porter Jésus-Christ lui-même en triomphe, d'un trône d'amour sur un trône de miséricorde ?

Ah ! oui sans doute, c'est ici que la miséricorde doit triompher ! C'est ici qu'il faut retrouver, et qu'on retrouve en effet le Dieu qui sauva la femme adultère, qui proclama beaucoup de péchés effacés par beaucoup d'amour, qui se peignit si bon et si tendre dans le père de l'enfant prodigue, et qui se montra si prompt à absoudre envers le larron pénitent.

Bon pasteur, tu ne seras pas plus sévère que ton divin Maître : il n'y a qu'un moment, Jésus a passé à travers tes lèvres, il a touché ta langue, il est allé se reposer dans ton cœur ; ton cœur, ta langue et tes lèvres se ressentent de son passage, partout il a laissé des traces de sa douceur.

Tu parleras la parole de charité à tous ceux qui viennent t'avouer leurs fautes,

gémir à tes pieds de leurs faiblesses, déposer dans ton sein paternel leurs peines et leurs misères. Jésus et toi, vous n'avez fait qu'un à l'autel; Jésus et toi, vous ne ferez qu'un au saint tribunal.

Si quelque âme a besoin que tu t'armes d'une salutaire rigueur envers elle, cette rigueur sera tempérée par ta mansuétude ordinaire, et tu seras si bon, quoique juste, que tu la renverras bénissant celui qu'elle vient de nommer son père, et qui en avait en effet le cœur.

Bon pasteur, laisse-moi t'appeler encore de ce nom qui ne peut plus se séparer du souvenir de ta charité; l'agneau et la colombe se sont donné rendez-vous dans ton cœur : que Dieu soit béni, Jésus-Christ est encore sur la terre!

Et maintenant, sortez du tribunal sacré, l'œil humide de saintes larmes, de larmes de repentir et de larmes de reconnaissance, vous tous qui êtes venus ce matin ouvrir votre âme à l'homme de Dieu... N'est-ce pas que la confession est bien douce quand on tombe en de telles mains? N'est-ce pas que la Religion est bien con-

solante, et paraît bien vraie, bien de Dieu, quand on la voit dans un si saint prêtre et dans un pasteur aussi bon ?

Sans doute, la vérité est toujours vérité; mais qu'elle entre bien plus aisément dans l'âme, qu'elle y pénètre bien plus profondément, quand elle a pour organes la sainteté et la charité !

Bons cultivateurs, allez à vos travaux, le corps plus dispos, le cœur plus soumis à votre pénible condition, l'âme plus au ciel et moins à la terre... Sous le poids du jour et de la chaleur, vous aurez vos péchés de moins à porter : bénissez Dieu et votre pasteur; grâce à eux, la vie vous est moins amère.

Mères de familles, rentrez dans vos maisons; vous y porterez la paix que vous venez de recevoir. La réconciliation qui s'est faite entre Dieu et vous ne se bornera pas là; vous tendrez la main à celle qui vous a calomniées, et vous la gagnerez à l'amour en l'aimant vous-mêmes. Vous apaiserez dans autrui les haines, les jalousies, les querelles, car vous aurez apaisé tout cela dans vous; et vous serez fortes

pour vaincre les inimitiés étrangères, après avoir vous-mêmes vaincu vos propres inimitiés.

Voilà que votre époux va vous respecter; car la vertu force le respect, et même l'affection. Voilà que vos enfants vont vous obéir, car on vous a rendues plus dignes d'obéissance. Voilà que Dieu va habiter dans votre maison, après en avoir été longtemps éloigné. Voilà tout le bien qu'a fait un quart d'heure d'entretien entre l'homme de Dieu et vous, entre un sage et vos passions : bénissez Dieu et votre pasteur; grâce à eux la vie vous sera plus douce.

Et pourquoi plus douce ? Parce que l'on a fait entrer l'Evangile dans votre cœur.... Mais vous n'êtes pas la seule dans votre maison, qui ait reçu cette visite de Jésus-Christ : voyez et admirez votre fils ! voyez et admirez votre fille ! Que de jours heureux, aussi longtemps que vous suivrez tous les conseils de l'homme du ciel !

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'il a donc bien employé sa matinée, cet homme enfermé dans un obscur confessional, que le monde, je veux dire un monde sans foi, regarde

avec une dédaigneuse pitié, qu'il tient pour une ombre des siècles passés, près de disparaître demain au premier rayon du soleil !

Philosophes superbes, dites-nous, s'il vous plaît, ce que vous avez fait dans tout le cours de votre existence, qu'on puisse mettre à côté de ces deux heures de confessions entendues par un bon curé de campagne, dans une pauvre église de village.

Avez-vous, avec toute votre sagesse, empêché une séduction ? Avez-vous arrêté le cours d'un mauvais commerce ? Avez-vous forcé une main à s'ouvrir pour restituer le bien dérobé ? Avez-vous porté un cœur au pardon ? Avez-vous dit jamais à la haine : Je te chasse au nom du Seigneur, et la haine vous a-t-elle obéi ? Avez-vous arraché à l'avarice une obole, à l'orgueil un acte d'humilité, à l'intempérance une privation ?

Eh bien ! tous ces prodiges et beaucoup d'autres, le desservant de la plus humble succursale les a mille fois opérés par la

puissance de Jésus-Christ, de son Evangile et de sa Croix.

En vérité, une institution si féconde en biens sociaux, en fruits de paix, de bonheur, si contraire à l'orgueil de l'homme et tout à la fois si conforme à tous les besoins de son âme, cette institution est divine! Les hommes ne savent pas se faire tant de bien à eux-mêmes.... Et celui qui a en main ce moyen puissant de vertu, ce terrible fléau du vice, ce juge assis sur le tribunal qui n'a jamais fait couler que les larmes du repentir, ce juge est l'homme d'une Providence au cœur de mère envers l'homme! La bonne foi qui veut réfléchir reconnaîtra Dieu dans cet homme, ou ne le reconnaîtra nulle part.

Si c'est l'hiver, représentons-nous le bon curé qui, après avoir passé une partie de sa matinée en prière, au pied des autels, ou assis au saint Tribunal, se rend maintenant auprès du foyer où l'attendent ses graves études, la Bible inspirée de Dieu, l'Evangile son pain quotidien, la sainte théologie, la noble histoire de cette Eglise, centre de l'histoire du monde, la

vie de ces hommes à grandes œuvres que le ciel a proclamés saints.

Que j'aime à te voir, homme de Dieu, t'entretenant, pendant ces heures paisibles, avec Moïse et les Prophètes, avec Jésus-Christ et les Apôtres, avec le temps et l'éternité, avec Dieu qui est partout et particulièrement dans le cœur du juste ! Que j'aime à te voir, entremêlant tes lectures d'affectueux soupirs vers le ciel ou vers le tabernacle ! Que j'aime à te voir cessant de temps en temps de penser et de réfléchir, pour aimer.... et aimant encore, lorsque tu reviens à réfléchir !

Il me semble contempler, dans ton appartement de travail, toutes les grandes ombres de ces morts avec lesquels se passe ta vie : le législateur des Hébreux t'expliquant son antique loi et te faisant toucher son esprit ; le Prophète-roi t'expliquant ses Psaumes, et te donnant quelquefois le mot de ses magnifiques énigmes ; Isaïe, Jérémie, Daniel et tous ces hommes de l'avenir, te promenant dans l'immensité de leurs divines révélations ; le sublime Paul te développant les conseils de Dieu

dans la réprobation judaïque et la vocation des Gentils ; les docteurs venant à la suite des prophètes et des apôtres, pour éclaircir, autant qu'il est bon, les ombres de la foi chrétienne, et pour commenter selon Dieu les oracles de Dieu lui-même !

Il me semble voir à tes côtés les saints dont tu médites les œuvres, te communiquant leur science, non-seulement par la lettre morte, mais encore par des lueurs mystérieuses, de secrètes illuminations dont Dieu se plaît à favoriser la piété et l'humilité, l'esprit recueilli et méditatif, l'âme qui lui est doucement unie par l'habitude de la prière.

Non, en vérité, bon prêtre, tu n'es pas seul dans cette chambre silencieuse.... les anges doivent se plaire à visiter ce saint presbytère, et le Roi des anges y vient avec eux, ou plutôt il n'en sort jamais. Le péché seul pourrait l'en chasser, et le péché n'a jamais franchi le seuil de cette demeure.

Mais interrompez votre étude, vous qui vous êtes fait tout à tous : un enfant vient d'arriver dans ce monde couvert de la

lèpre d'Adam ; on vous le porte pour le guérir, charitable et grand médecin; lavez-le dans l'eau du baptême, et sa lèpre disparaîtra. C'était un enfant des hommes, faites-en un enfant de Dieu ! C'était un fruit de la terre, faites-en un fruit pour le ciel ! C'était un fruit de mort éternelle, faites-en un fruit d'éternelle vie !

Et toi, sonne, cloche du village, de tes sons les plus gracieux. Annonce une bonne nouvelle : *Un petit enfant nous est né*, qui sera l'enfant du Très-Haut ; car on vient de l'incorporer au corps mystique de Jésus-Christ : bon pasteur, que ta vie est pleine de prodiges et de miracles !

Mère, quand cet enfant rentrera sous votre toit, imprimez avec grand respect sur son front un nouveau baiser maternel : l'Esprit de Dieu a pris possession de ce petit corps dont l'âme est devenue tout à coup bien grande ! grande à contenir le Père, le Fils et le Saint-Esprit, celui qui renferme en soi tous les cieux avec leurs millions de soleils !

Vraiment, ô prêtre ! tu marches à travers un monde de merveilles, et tu ne

peux faire un pas sur la terre, sans y faire éclore le ciel !

Voici encore un autre mystère de céleste fécondité. Ce petit enfant, à qui le prêtre vient de communiquer en quelque sorte la nature divine, aussitôt qu'il sera capable de quelque usage de sa raison, ne faudra-t-il pas le rendre digne, par une éducation royale, et de son illustre naissance, et de son titre d'enfant de Dieu, et de la brillante couronne qu'il doit porter dans l'éternité ? Pasteur, une nouvelle occupation pour toi, non moins magnifique que toutes les autres, celle d'initier une âme à la connaissance de Dieu, à l'amour de son Créateur, celle de former un jeune prince pour un des trônes du ciel !

Que fait ce bon vieillard avec cette foule de petits enfants, dans la nef ou dans une chapelle de l'église ? Quelque chose de bien commun, de bien indigne d'un savant du monde, mais cependant de plus admirable, de plus noble, de plus élevé que toutes les sciences humaines, et que leurs plus brillantes leçons : le catéchisme !

Et de là sortiront les mœurs qui sont

au-dessus des sciences ; et de là sortira la foi qui fait l'homme plus grand que la gloire, les conquêtes et les diadèmes ; et de là sortira la piété qui fait de l'homme une sorte d'ange ; et de là sortira la charité ou l'amour, qui en fait une espèce de Dieu, puisque Dieu, au dire du Saint-Esprit, *c'est la charité !*

Un jour de sa vie où le curé nous apparaît bien beau, bien bon, bien père, bien la vive image de Dieu et de Jésus-Christ Sauveur de nos âmes, c'est le jour où, après beaucoup d'heures passées sous les voûtes d'une église humide, à travailler péniblement l'intelligence de petits enfants sans culture, il juge que cette terre est enfin propre à recevoir le froment céleste, qu'on peut l'ensemencer de Dieu !

Le jour d'une première communion, ce prêtre qui se promène entre deux haies printanières de petits garçons et de jeunes filles, avec tant de bénédictions dans ses yeux, dans ses paroles et dans son cœur, ne remplit-il pas un rôle que lui envient les anges ? La terre a-t-elle de plus admirables fleurs que ces pieux enfants, et un

plus souriant soleil que le visage de ce bon pasteur?

Si parfois son regard s'anime, s'il prend une expression sévère pour rappeler à l'ordre, au silence, à la modestie ceux qui s'en éloignent, c'est un nuage qui passe vite, et le ciel reprend son azur. Au milieu de cette fête de famille, le père est trop heureux pour que le nuage s'arrête sur son front.

Et vous, pères selon la nature, et vous, mères selon le sang, convenez que c'est une grande chose que la Religion, qui a fait vos enfants tels que vous les admirez aujourd'hui, si recueillis devant Dieu, si respecteux devant vous, si purs devant leur Mère du ciel, si dignes d'être appelés les enfants du Père céleste. L'homme dont Dieu s'est servi pour opérer de tels changement, doit être bien cher à vos cœurs... Ah! rendez-lui bénédictions pour bénédictions, bonheur pour bonheur : il fait le vôtre, faites le sien ; soyez sa consolation sur la terre et sa gloire dans l'éternité.

L.-F. JÉHAN.

Membre de la société géologique de France, simple et modeste comme le mérite chrétien, M. Jéhan vise à un but unique, l'instruction religieuse de la jeunesse par l'étude des œuvres de Dieu. Nous devons à cette pensée les *Esquisses des harmonies de la création*, les *Beautés du spectacle de la nature* et le *Nouveau traité des sciences géologiques*, arrivé déjà à une troisième édition.

Dans l'ouvrage dont nous citons un fragment, on reconnaît partout l'homme habitué à trouver dans les saints livres la source et la raison de ce qui est ; le Breton enthousiaste de son pays et le chrétien qui même dans cette patrie bien aimée ne voit qu'une station passagère et se console par l'idée d'une autre patrie où la sollicitude et les troubles ne sauraient pénétrer.

UN SOUVENIR.

Ce fut quelque temps après ma première communion, que mon père me parla d'une visite qu'il voulait faire à un vieil ami qui habitait au delà des montagnes. Il me proposa de l'accompagner. Il savait combien ce voyage me serait agréable, car je lui avais souvent témoigné le désir

d'aborder ces hautes cimes bleues que je voyais onduler à l'extrémité de l'horizon. Le jour choisi par mon père étant arrivé, nous nous mîmes en route de grand matin, poussant devant nous un âne qui portait quelques provisions, et qui devait me servir de monture quand je serais lasse de marcher.

Le soleil avait dépassé le milieu de son cours, lorsque nous arrivâmes au pied des montagnes Nous commençâmes alors à gravir d'étroits sentiers. A mesure que nous montions, la perspective s'agrandissait démesurément derrière nous. Bientôt nous pénétrâmes dans des vallées où la sombre verdure des sapins tranchait avec la blanche écume des cascades qui tombaient, en mugissant, de rochers en rochers. Enfin, nous atteignîmes le point le plus élevé du plateau que nous devions franchir.

« Regarde à présent autour de toi, » me dit tout à coup mon père.

Je levai la tête et poussai un cri d'admiration. Une vue immense s'étendait en cercle autour de nous. C'était un de ces

jours, rares dans nos contrées, où l'atmosphère a la transparence d'un ciel d'Orient. On apercevait de toutes parts, sous l'éclat de la plus pure lumière, des chaînes de collines, des hameaux avec leur église et leur clocher pittoresque, groupés sur les pentes, des bois, des plaines, des vallées qui fuyaient dans des lointains vaporeux. A l'horizon, du côté du nord, la mer bleuâtre, déroulant sous l'azur du ciel une vaste ligne courbe, formait à ce magnifique tableau, comme un cadre d'une imposante grandeur. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette scène, et je n'avais point de paroles pour exprimer ce que j'éprouvais.

Mon père, après avoir joui quelque temps de mon naïf enthousiasme, me rappela le psaume de la création, admirable cantique qu'il récita avec une religieuse émotion :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme ; mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence ! »

... Après une demi-heure de repos au sommet de la montagne où nous nous étions

arrêtés, nous reprîmes notre marche et nous commençâmes à descendre le versant opposé, en nous entretenant de la beauté des ouvrages du Tout-Puissant, et en commentant les paroles de David..... Enfin, vers le coucher du soleil, nous arrivâmes dans un petit vallon où se trouvait l'habitation de l'ami de mon père, vieillard vénérable, qui nous reçut avec une cordialité toute patriarcale. La soirée s'écoula dans de graves entretiens sur Dieu et les desseins de sa Providence, sur le malheur des temps et les épreuves de la vie. Les grands événements dont l'Europe était alors le théâtre, avaient du retentissement jusque dans la plus obscure chaumière. Les triomphes de l'ambitieux conquérant qui faisait trembler le monde, portaient l'affliction et le deuil au foyer du pauvre, qui se voyait enlever ses fils sans espoir de les revoir jamais. Mon père était venu apporter quelque consolotion à son ami, qui pleurait un fils chéri, l'appui de ses vieux ans, récemment moissonné sur le champ de bataille.

Le lendemain, mon père me dit qu'il y

avait, à quelque distance de là, un lieu qu'il désirait me faire voir. Nous partîmes. Après avoir traversé une plaine fertile, nous entrâmes dans un grand bois de chênes, qui formaient au-dessus de nos têtes des dômes de feuillage impénétrables aux rayons du soleil. Sous ces voûtes sonores on entendait des cris et des chants d'oiseaux, des coups de bec contre le tronc creux des arbres ; notre voix, le bruit de nos pas, avaient un écho comme dans l'intérieur d'un temple. En sortant de ces hautes futaies, nous nous trouvâmes en face d'une épaisse muraille, en partie recouverte de lierre, et flanquée de plusieurs tours à demi-écroulées. Une seule dominait encore les restes de l'ancien édifice, et portait à son sommet un massif de sureau en fleur. Au delà de cette muraille, on découvrait, par une large brèche, un petit bâtiment moderne au fond d'une cour. Cet amas de ruines était environné, d'un côté, par une petite pièce d'eau à la surface de laquelle les nénuphars étalaient leurs larges roses ; de l'autre, par des fossés à moitié comblés, dans lesquels crois-

saient des broussailles. Une petite fille chantait, assise au pied d'un arbre, pendant que deux chèvres broutaient les pousses tendres des ronces qui avaient jeté leurs longs arcs bleus sur les décombres.

Je n'eus pas de peine à reconnaître un de ces antiques manoirs qui, malgré la solidité et l'épaisseur de leurs murailles, n'en succombent pas moins peu à peu sous la main du temps, qui dissout jusqu'aux granits de leurs tours. Dans le voisinage de notre vallée, sur le chemin de la mer, j'avais déjà vu les vieux débris d'un édifice semblable.

Mon père s'était assis sur une pierre, et regardait tout pensif la sombre forteresse.

Après quelques moments de silence, il me dit :

« Dans l'enceinte de ces murs dont à « peine quelques pans sont encore debout, « au dedans de ces tours ruinées, on voyait « autrefois de longues galeries, de spa- « cieux appartements, des salles brillan- « tes, où circulaient de nobles dames vê- « tues de soie, et des seigneurs, possesseurs

« de grandes richesses. Ces lieux retentis-
« saient des sons joyeux du cor, du hen-
« nissement des chevaux, du bruit des
« fêtes; de toutes parts c'était la vie, le
« mouvement, les plaisirs, le bonheur...

« Aujourd'hui ce n'est plus qu'une so-
« litude désolée, un monceau de ruines
« qu'envahissent de stériles arbrisseaux.

« On n'y entend d'autres bruits que les
« plaintes du vent dans les touffes de lierre
« et les cris nocturnes de l'effraie qui y a
« fixé sa demeure... »

« Mon père, lui dis-je en l'interrom-
« pant, pourquoi y a-t-il tant de tristesse
« sur votre visage en parlant ainsi, et pour-
« quoi vos yeux se mouillent-ils de lar-
« mes?... Que nous importent ces ruines
« et ces joies des temps passés?... »

Il m'attira dans ses bras, et me dit :

« Mon enfant, je t'ai amenée ici pour te
« révéler un douloureux secret, pour te
« faire connaître un des exemples les plus
« frappants des vicissitudes auxquelles les
« choses de la terre sont sujettes..... Eh
« bien! ces dames, ces seigneurs, dont je
« viens de te parler, sont tes ancêtres!...

« Ces bois, ces champs, ces riches domai-
« nes que tu aperçois autour de nous, fu-
« rent la propriété de tes aïeux!..... Ce
« château, ma fille, fut le berceau de tes
« pères... »

Sa voix s'étouffa dans les pleurs.

« O mon père, lui dis-je en l'embras-
« sant, ne pleurez pas ainsi..... Pourquoi
« regretter des biens, des grandeurs, qui
« nous auraient peut-être été funestes?...
« Ne m'avez-vous pas cent fois parlé du
« danger des richesses? Ne m'avez-vous
« pas enseigné à adorer les desseins de la
« Providence en toutes choses, à me ré-
« signer dans mon humble condition?... »

« Ma chère Isola, me répondit-il, ce
« n'est point l'éclat d'une ancienne for-
« tune, ce n'est point le riche patrimoine
« de mes pères, non, ce ne sont point de
« vaines grandeurs et de dangereux tré-
« sors que je pleure en ce moment; mais
« je songe que mes forces déclinent chaque
« jour, que ta pauvre mère s'épuise dans
« les veilles et dans les travaux, que quel-
« quefois, tu le sais, nous n'avons pas un
« morceau de pain à mettre dans la main

« de tes petits frères qui ont faim ; oui, « voilà à quoi je pense, ma fille, en me « reportant aux jours de la prospérité de « nos aïeux, et alors je ne puis m'empê- « cher de regretter qu'il ne soit pas par- « venu jusqu'à moi quelques sillons de « leurs vastes domaines pour vous mettre « à l'abri de la misère, ô mes pauvres en- « fants !... »

Je voulus essayer de distraire mon père de ses pénibles réflexions. Je l'invitai à se promener un moment avec moi parmi ces débris. Ils ne m'étaient plus indifférents ; ce que je venais d'apprendre me les rendait bien chers. Aussi, c'était avec un saint respect que je foulais cette terre maintenant, que je contemplais ces restes d'un palais que mon imagination reconstruisait, et sous les voûtes duquel il me semblait revoir les ombres vénérables de ses anciens possesseurs, dont le sang coulait encore dans mes veines. L'aspect de ces cours désertes, de ces pans de murs croulants, de ces plantes grimpantes qui pendaient en touffes de feuillage à leurs parois, de ces eaux que rasaient de petites hiron-

delles bleues, de ces bois, de ces campagnes jadis animées par la présence de mes ancêtres, tout ce spectacle, tous ces souvenirs, entretenaient dans mon âme une rêverie profonde... Qu'auraient-ils dit ces fiers aïeux, si, sortant tout à coup de leurs tombeaux, ils avaient vu errer parmi les décombres de leur antique demeure, le dernier descendant de leur race, pauvre, obscur, entièrement déshérité des biens qu'ils possédèrent?... Sans doute ils se seraient, en gémissant, recouchés dans leur tombe.

Prête à quitter ces lieux où je sentais que ma pensée reviendrait souvent, je rompis, au bord de l'étang, pour les emporter comme souvenir, quelques tiges de roseaux, emblème de la fragilité des monuments élevés par la main des hommes et de la vanité de leurs espérances. Cette frêle plante est tout ce que je possède de la fortune de mes pères. Hélas! le plus opulent d'entre eux emporta-t-il davantage de ses trésors, quand l'heure fut venue pour lui de partir de ce monde?

Nous dîmes un dernier adieu aux vieilles

ruines. En rentrant sous les majestueuses futaies que nous avions traversées le matin, je me mis à chanter ce cantique si connu que mon père aimait beaucoup :

Tout n'est que vanité,
Mensonge, fragilité,
Dans tous ces objets divers
Qu'offre à nos regards l'univers;
Tous ces brillants dehors,
Cette pompe,
Ces biens, ces trésors,
Tout nous trompe,
Tout nous éblouit,
Mais tout nous échappe et nous fuit.
Etc., etc.

Le lendemain, sur le soir, je rentrais sous l'humble toit qui m'avait vue naître.

GÉRAMB.

Nous avons eu le bonheur de voir de près le père de Gérambd, ce vieux soldat de l'Autriche, ce noble général devenu un pauvre trappiste ; et nous avons été touché de cette franche gaîté et de cette ardeur un peu militaire qu'il sait allier si bien avec l'esprit de son austère profession.

Comme écrivain, on vante le bon ton de son langage et la pureté de son élocution. On en aura une preuve dans la touchante élégie que nous allons reproduire, bien que certaines personnes aient cru qu'il n'en était pas l'auteur.

L'ENFANT DE L'HOSPICE.

« Adieu, mes sœurs, voici l'aurore,
« Il faut vous quitter pour toujours ;
« Mais je n'ai que douze ans, je suis bien jeune encore !
« Qui voudra désormais prendre soin de mes jours?

« Je n'ose plus vous demander ma mère,
« Vos yeux se baisseraient encore tristement ;
« Vous m'avez dit du moins qu'au ciel j'avais un Père,
« Qu'il fallait chaque jour le prier humblement,
« Et que sa bonté tutélaire
« Prendrait pitié de son enfant.

« Vous m'avez dit aussi : pour qu'il te soit prospère,
« Sers le riche : au travail le pauvre est condamné.
« Eh bien! j'obéirai, j'obtiendrai pour salaire
« Le pain, soutien de la misère.....
« Que vous m'avez longtemps donné ! »

L'enfant à ces mots s'achemine
Sans détourner les yeux, n'osant que soupirer,
Et quand il disparut derrière la colline,
Les sœurs en se signant se prirent à pleurer.

Le voilà donc, triste, sans guide,
Souffrant de froid et quelquefois de faim,
De la ville au village errant d'un pas timide,
Et demandant partout du travail et du pain.

Soit que la douce bienfaisance
Accueillît sa misère et lui tendît les bras,
Soit que l'orgueil de l'opulence,
Sans pitié repoussât ses pas,
Des lieux témoins de sa première enfance
Le souvenir ne l'abandonnait pas.

Et quand, parfois, touché de sa misère,
Le passant, déplorant son abandon cruel,
Lui demandait : « Enfant, quel est ton père? »
Il ne répondait pas, mais il montrait le ciel.

L'automne fuyait; la campagne
S'attristait au retour des glaces de l'hiver :
Un jour la nue avait obscurci l'air,
La neige blanchissait le front de la montagne ;

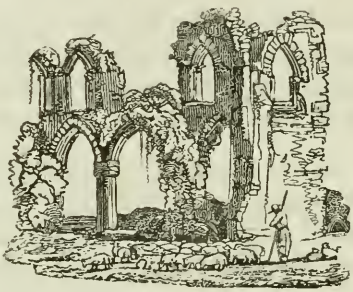
Les vents au souffle impétueux
Mugissaient, déchaînés autour du saint hospice,
Et sur le vieux clocher du gothique édifice
Agitaient en grondant l'airain religieux.

Une voix faible, lamentable,
Au bruit de l'ouragan tout-à-coup se mêla:
Elle invoquait la pitié secourable,
Et disait : « Dieu vous le rendra. »

On ouvre au malheureux qui prie,
Il entre. O mortelles douleurs!
C'est lui, le pauvre enfant, près de perdre la vie,
En rassemblant ces mots sur sa lèvre flétrie :
« Je vais mourir! bénissez-moi, mes sœurs! »

A ses côtés on accourt, on s'empresse :
Des saintes sœurs environné,
Le voilà qui sourit aux soins de leur tendresse;
Mais leurs soins seront vains, car son heure a sonné.

Bientôt il ferme sa paupière
En murmurant ces mots si doux :
« Adieu, mes sœurs, séparons-nous;
Vous m'aviez dit qu'au ciel j'avais un Père,
Et je vais le prier pour vous. »



DELANDINE DE SAINT-ESPRIT.

Ecrire l'histoire, non comme un récit vide et froid, mais comme un tableau vivant et plein d'intérêt; déduire des grands événements, non pas d'inutiles considérations politiques, mais de hautes et fécondes leçons pour la religion et la morale ; telle est la noble tâche que s'est proposée le pur et catholique talent de M. Delandine. Son Histoire de France, divisée par époques et par règnes, instruit et conseille en même temps qu'elle intéresse et attache : nous empruntons au volume intitulé *la Révolution* le précieux fragment qu'on va lire.

UNE FLEUR A LA BOUTONNIÈRE.

Dans la petite ville de Montdidier, il y avait, en 1749, un homme dont la richesse était en renom ; mais les pauvres appelaient son opulence : « la fortune maudite ; » car ils n'avaient jamais reçu de lui la dîme de charité, et lorsque quelque épidémie s'était abattue sur les chaumières, la sueur de l'indigent, convertie en deniers, avait été engloutie dans le tré-

sor de son laboratoire. Cet homme était pharmacien ; son avarice comptait les pulsations des malades comme des fractions de son avoir.

L'apothicaire était savant en chimie, et de nombreuses expériences avaient donné du relief à sa profession.

Un soir, un jeune garçon d'environ douze ans se présente au comptoir du pharmacien. Son front était candide ; son teint pâle annonçait la fatigue ; ses yeux gonflés disaient qu'il avait déjà beaucoup pleuré. Il tira de son sein un petit papier plié, et le présenta d'une main tremblante au chimiste en disant : « C'est une ordon-« nance pour sauver ma mère qui se « meurt, c'est bien pressé. » Ce jeune garçon était Antoine Parmentier.

« — Le remède est efficace, » lui dit l'apothicaire, « mais, mon pauvre enfant, « ce remède est un peu cher... n'importe, « et si tu as un louis d'or?...

« — Un louis!... hélas ! depuis la mort « de mon père, nous n'avons pas vu d'or ; « ma pauvre mère veille et travaille pour

« ses besoins de chaque jour, et moi... je « n'ai que les sous de ma journée...

« — Les médecins sont fous ! ordonner « de tels remèdes aux pauvres !...

« — Oh ! monsieur, il a dit que la po- « tion guérirait ma mère, et il n'a rien pris « pour sa visite...

« — C'est bien différent. Quant à moi, « je ne donne rien pour rien.

« — Eh ! bien, s'écria l'enfant, en joi- « gnant les mains, prenez mon temps, je « vaux quelque chose... Nous étions riches « aussi, quand mon père vivait ; je sais « écrire, tenir des comptes, j'ai étudié « dans des livres ; je lirai dans ceux de la « pharmacie et de la chimie, je vous ser- « virai le jour et la nuit dans votre labora- « toire ! Oh ! prenez autant de mes jour- « nées que vous en voudrez, mais donnez- « moi vite de quoi soulager ma mère ; elle « était résignée à mourir, et moi je suis « accouru chez vous, plein d'espoir de la « sauver... Prenez-moi, je ne mangerai « que du pain. »

L'appât d'un tel élève sourit à la science de l'avare ; le troc fut fait. Le jeune An-

toine rapporta en triomphe le breuvage vital... sa mère fut rendue à la vie, et lui alla enchaîner la sienne au service de l'apothicaire de Montdidier.

Mal nourri, accablé de travail pendant le jour, Antoine passait la nuit près des alambics, pendant que le patron reposait.

Il souffrit sans se plaindre, jusqu'au moment où l'apothicaire se trouva assez riche pour se reposer. Alors Antoine embrassa sa pauvre mère et partit pour aller chercher un avenir dans l'immense mouvement de la capitale.

Le jeune Parmentier n'avait pas perdu ses veilles; l'apprenti de Montdidier fut en état de solliciter un emploi. Il s'arrêta peu à Paris; sa simple histoire lui valut des patrons, et bientôt il partit pour l'armée de Hanovre en qualité d'aide-pharmacien; dès lors le repos des vieux ans de sa mère fut assuré.

Le jeune garçon qui avait offert un si touchant exemple d'amour filial fut, sous la tente, la providence des blessés. Antoine Parmentier n'attendait pas que le champ de bataille fût refroidi pour porter secours

à ceux qui tombaient; c'était sous le feu de la mitraille qu'il pansait les mutilés : aussi le soldat l'honorait.

Un lendemain de combat, l'aide-pharmacien manqua à l'appel : alors le murmure de mille voix s'éleva : « Cherchons-« le où les boulets tombaient, s'écria un « vieux chevronné, c'était toujours là sa « place. — Il y était, reprit un fantassin « dont les blessures étaient bandées, j'y « étais aussi, moi, et j'ai eu beau lui dire : « M. Antoine, méfiez-vous ! il s'est obstiné « à relever tous les éclopés, si bien que « l'ennemi voyant qu'il nous remettait sur « pied l'a trouvé de bonne prise et l'a em-« mené, quoique, pour ma part, je l'aie « défendu de la main qui me restait. »

Peu après, il y eut fête au camp ; Antoine fut ramené par un échange de prisonniers ; quatre fois il paya de sa liberté l'élan d'une noble abnégation, puis revint dans nos rangs. Mais la cinquième fois, il ne voulut pas revenir, il était retenu sur la terre étrangère par le lien de la science.

Le jeune prisonnier avait été accueilli par Meyer, l'un des plus habiles chimistes

de l'Allemagne ; ce savant ouvrit à l'Europe une des voies du progrès.

Les trésors du laboratoire du maître furent explorés avec ardeur par Antoine ; en un an d'étude pratique, il fit un pas immense dans les combinaisons de la chimie. Un jour, l'élève vit avec étonnement, près de l'appareil du célèbre Meyer, une touffe de tubercules dont il ne pouvait comprendre l'emploi ; il interrogea le professeur : « Ce sont des pommes de terre, répondit « le docte chimiste ; hier, en en mangeant, « j'ai pensé que ce tubercule devait conte- « nir un principe spiritueux, et je veux « faire un essai.

« — Manger cela, s'écria Antoine avec « dégoût, mais c'est la nourriture des « porcs.

« — C'est déjà dans beaucoup de parties « de notre Allemagne celle des hommes.

« — Comment, maître Meyer, vous, si « savant, ignorez-vous que ce tubercule « donne la lèpre ?

« — Erreur, mon ami ; la pomme de « terre, originaire du Chili, fut importée « en Orient où elle reçut du soleil une

« âcreté pernicieuse ; de là est venue la « fausse idée qu'elle donnait la lèpre ; mais « cultivez-la dans quelque sol que ce soit, « en cachant bien le fruit, et vous aurez « un aliment sain et abondant; car un ar- « pent de terrain qui, bien fumé, donne « douze quintaux de froment, produira « deux cents quintaux de pommes de « terre : rappelez-vous qu'un jour viendra « où sa propagation sera un des bienfaits « de l'agriculture ! »

Antoine réfléchit profondément, et bientôt il prit congé de Meyer pour retourner dans sa patrie. Il importait en France le tubercule du pauvre.

Parmentier avait la conviction scientifique qu'il allait doter la rive natale d'un bien-être national ; mais riche d'idées, il était resté pauvre de biens ; il ne possédait pas un coin de terre pour y déposer son germe d'abondance.

Animé de son élan philanthropique, il frappa aux portes de l'Académie ; le savoir stationnaire sourit de dédain, et l'introduction d'un *convolvulus vénéneux* fut repoussée.

Le jeune savant s'efforça de rédiger ses convictions, appuyées sur des expériences ; elles furent taxées de rêves creux, d'hallucinations chimiques ; il persista, il présenta un mémoire au ministre de l'Intérieur. Son travail mettait en relief toute la nomenclature des tubercules terreux : l'*apichu* des Péruviens, la *papas* du Chili et la *patate* des Tropiques servaient de confort à ses démonstrations. L'apichu, la papas et la patate furent jetés dans l'oubli ministériel, tout aussi bien que la *pomme de terre*.

Parmentier, tourmenté du désir incessant de doter la classe indigente, disait toujours : « Le pain du pauvre est là. » Mais le pauvre souffrait, et Parmentier n'était point écouté ; alors il changea de route pour atteindre à son but d'économie politique... Sa carrière se dessina ; il obtint l'emploi de pharmacien de l'Hôtel des Invalides. Il prit avec bonheur possession du petit jardin attenant à son logement ; il arracha les arbustes, remua le sol, et bientôt son champ porta le germe en fleur de la pomme de terre. Ce fut le moment où Parmentier tourna ses regards vers le

monarque dont le cœur était la terre promise du bien-être populaire. Louis XVI et Parmentier se comprirent.

Le roi, après un instant de réflexion, dit au modeste savant : « Je vous concède la plaine des Sablons. » Ce terrain, dont les sables n'avaient jamais rien pu produire, fut vivifié par les germes de la pomme de terre. Les habitants de Neuilly virent avec étonnement cette plaine délaissée porter à la saison nouvelle des fleurs inconnues. Ils s'enquirent de ce qu'elles devaient produire, et pensèrent qu'un spéculateur allait faire engraisser des bestiaux. Parmentier leur répétait chaque jour que ce produit serait la providence des années stériles, le peuple riait ; pourtant on regardait avec curiosité les pommes de terre qu'on retirait du sol.

Quand Parmentier fut assuré de l'abondance de sa récolte, il en porta les prémices au roi : « Il faut, dit Louis XVI, per-
« suader les hommes en flattant leurs fai-
« blesses ; l'amour-propre ne cède jamais
« au grand jour. Offrez des germes de
« pommes de terre, on les rejettera ; pour

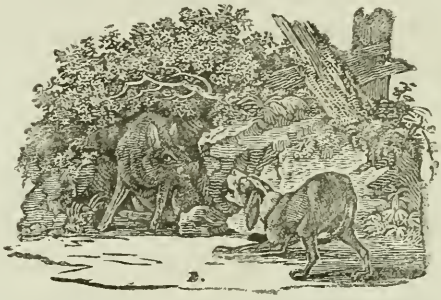
« les propager, il faut les entourer d'une « barrière... » Des sentinelles furent posées autour de la plaine des Sablons et y firent bonne garde pendant le jour ; mais à la nuit tombante on levait à dessein la consigne... Les prévisions du roi étaient vraies, c'était le fruit défendu... tout le monde en voulut : chaque nuit, l'indigent ou l'agriculteur faisaient larcin des tubercules bannis... Cette amélioration sociale germa dans le cœur de Louis XVI comme un fruit en serre chaude, et bientôt elle agrandit sa sollicitude.

La pénurie des finances et le malaise général qui tourmentait la France amenèrent la crainte de la disette ; de toutes parts, les esprits sérieux s'occupèrent des moyens de la conjurer. L'académie de Besançon prit une initiative philanthropique et proposa un prix pour celui qui trouverait une substance farineuse propre à remplacer le froment.

Parmentier monta un appareil chimique et fit le premier essai de la fécule de pommes de terre. Ce fut alors que Louis XVI se para de la fleur bienfaisante qui était pour

le pauvre une promesse d'abondance.

Le roi inaugura sur sa table les mets de l'indigent. Bientôt les seigneurs, dans leurs châteaux, suivirent l'exemple du monarque; peu à peu le peuple cessa de gémir de faim, lorsque la stérilité ou les orages vinrent frapper sur la campagne.



LOYAU D'AMBOISE.

M. Loyau d'Amboise a conservé dans son style les traditions de la bonne littérature. Il a su mettre dans ses livres beaucoup de cette sensibilité douce et tendre qu'inspire le Christianisme, sans tomber jamais dans cette *mélancolie* orgueilleuse dont on a si étrangement abusé de nos jours. *La Vie d'un bon prêtre*, à laquelle nous empruntons un chapitre, est un de ces livres antiques qu'aimaient nos pères, si simples et si bons dans leur naïve foi. Nous devons encore à M. Loyau d'Amboise un grand nombre de bons articles de *la Morale en action du Christianisme*.

LE CONDAMNÉ.

Parmi les devoirs imposés à mon nouvel état, est l'obligation d'accompagner les criminels au supplice; fonction sublime, mais en même temps bien douloureuse, et qui m'a coûté de cruels efforts!

Les juges avaient cessé leur ministère, le mien devait avoir son tour. Le malheureux à qui j'allais offrir les consolations de la Religion était à la fleur de l'âge : un

amour effréné qu'il voulut satisfaire à tout prix l'avait amené sur le banc des criminels. Furieux des résistances vertueuses de celle qui l'avait fait naître, il avait plongé dans son sang un bras égaré par le délire. Il ne lui restait plus d'espoir que dans la pitié divine; mais les principes impies qu'il s'était fait gloire de professer me faisaient craindre de sa part une obstination funeste, et j'allai dans sa prison, le cœur oppressé par la pensée de ses misères, et tremblant qu'il ne voulût point céder au seul remède qui pouvait encore les adoucir.

Dès que je parus : « Monsieur, me dit-il d'un ton à la fois triste et dédaigneux, les secours d'un prêtre me sont inutiles. La raison et la nature étaient mes guides; quoique j'aie pu méconnaître leur voix, je n'en veux point d'autres : le peu de moments qui me restent sont assez agités; veuillez vous retirer. » — « Que l'état que je professe, lui répondis-je, ne me fasse point repousser de vous; je ne parlerai point en prêtre, si vous persistez à l'exiger. Il y aurait de la barbarie à profiter du

moment où vous êtes dans les fers, pour m'emparer de vous malgré vous-même. Tout en venant avec le désir de soulager vos tourments, je ne ferais peut-être que les augmenter. » — « Je ne veux point vous entendre comme prêtre, et je n'ai que faire de vous à un autre titre. » — « Je ne prends que celui d'homme comme vous : en est-ce un à vous rendre ma présence insupportable ? Quand vous êtes à mes yeux un objet de compassion et d'intérêt, serais-je aux vôtres un objet d'horreur et de mépris ? » — « L'horreur, je le sais, c'est moi seul qui l'inspire, et si l'intérêt et la pitié sont les vrais motifs qui vous ont ouvert ma prison, je vous en sais gré ; mais cette pitié ne me fait que mieux sentir tout ce que mon sort a d'amer ; cette visite a donc assez duré. » — « Quel est l'homme qui, dans ses souffrances, refuse d'entendre la voix d'un ami ? Qui ne chérit, au contraire, ce baume consolateur qu'une pitié tendre et sincère répand sur les plaies de l'âme ? » — « C'est que je ne m'aveugle point. Vos sentiments à mon égard, je les connais. Il vous importe de

les déguiser. La générosité peut aussi vous dicter quelques ménagements pour un coupable ; mais, en réalité, vous ne voyez en moi qu'un vil assassin. Sous la douceur de vos paroles, je ne suis pas sans entrevoir l'orgueil que vous donne l'heureuse différence de votre position. » — « Moi, m'enorgueillir ! m'écriai-je avec feu, et que suis-je donc? Ne suis-je pas un homme comme vous ? n'est-il pas dans ce sein comme dans le vôtre un cœur et des passions ? Si je ne suis pas tombé dans un excès qui me livre à la vengeance des lois, me conviendrait-il de vous humilier de mes dédains, moi, ministre d'un Dieu qui veut que les plus saints tremblent sans cesse ! Un instant vous a perdu, un instant aurait pu me perdre, et des circonstances égales attirer sur ma tête un malheur semblable au vôtre. Vous augurez de mes jugements par ceux de la plupart des hommes. Je ne vois en vous qu'un vil assassin !.... Dites mieux ; j'y vois un de mes frères qu'une passion funeste a jeté dans l'égarement ; j'y vois un malheureux dont le crime, tout affreux qu'il est, pèse peut-

être moins dans la balance de la justice souveraine, que la perversité de bien des gens qui, pendant que l'heure fatale sonne pour vous, peuvent se livrer aux courtes illusions des fêtes et des plaisirs. Voilà mes sentiments, voilà ce que me suggèrent, à moi, la raison et la nature. » — « J'en conviens, c'est là leur langage, et, je l'avoue à ma confusion, je ne m'attendais pas à le trouver si vrai dans la bouche d'un prêtre. Dans la vôtre, les accents de la justice ont eux-mêmes quelque chose de doux pour le criminel. » — « Vous ne vous y attendiez pas ! Plût au Ciel qu'un prêtre eût toujours été au nombre de vos amis, que je vous eusse connu plutôt ! Avec le même empressement que j'apporte à vous plaindre dans votre malheur, je me serais jeté devant vous sur le bord de l'abîme, et peut-être n'y seriez-vous point tombé. Hélas ! je ne l'ai point eu ce bonheur que j'eusse acheté au prix de ma vie ; mais il m'en reste un que vous ne serez point assez cruel pour me ravir. Vous n'avez pas un cœur de fer, vous comprenez tout ce que le mien doit trouver de délicieux

dans une compassion sincère et désintéressée; n'avez-vous jamais pleuré aux maux d'autrui? Songez aux souvenirs qui vont me rester. Où étais-je ce jour où l'on m'eût vainement cherché dans le monde, où l'étude, les cérémonies saintes, tout fut oublié? Ce jour, j'étais dans un cachot, j'avais un malheureux dans mes bras, je le mouillais de mes pleurs... » — « Ah! c'en est trop, prêtre; votre vertu commande à mon cœur. S'il en était digne, je crois que je le mettrais entre vos mains pour le peu d'instants qu'il doit battre. Que vos paroles sont douces! elles soulagent ma cruelle agonie. » — « La charité chrétienne n'a point de bornes; elle m'a donné les sentiments dont l'expression vous paraît si consolante; elle m'en a donné d'autres que vous ne sauriez comprendre dans les ténèbres fatales qui vous aveuglent. Oui, pour que mes vœux fussent exaucés, il faudrait que je pusse prendre vos fers, que mon sang pût expier votre crime. J'espérerais dans le Dieu qui fait ma consolation; et à vous, il vous resterait des jours pour revenir à ce Dieu de vos pères. O

malheureux jeune homme! aurez-vous le triste courage de ne point mettre à profit le peu d'instants qu'il vous laisse? N'est-il pas temps de vous désabuser des maximes coupables qui vous ont perdu, et qui, pour soulagement à vos peines, ne vous laissent que l'affreux espoir d'un néant que votre raison leur conteste? Pourquoi vous appuyer encore sur ces chimères que l'approche de la mort va dissiper? Pourquoi tarder à vous abandonner à cette Religion qui vous ouvre ses bras, et vient mêler quelque adoucissement aux tristesses de votre cachot?» —Il est trop tard, dit-il d'une voix sombre, le Ciel est à jamais fermé pour moi.» — « Il est trop tard! m'écriai-je, ne sentez-vous pas que Dieu veut faire éclater sur vous les miracles de sa clémence? Laisse-t-il à tous les pécheurs le temps qu'il vous accorde? est-il toujours donné de revenir à lui et de fléchir sa juste colère? Malheureux, n'ajoutez point le désespoir à toutes vos fautes; ne les rendez point sans remède. Dieu vous appelle, volez à sa voix, plein de confiance; ne voyez plus en lui ce maître impitoyable

dont vos ingratitudes passées vous font redouter la justice; n'y voyez qu'un tendre père dont les entrailles miséricordieuses se sont émues, et qui, non content de vous pardonner, vient offrir à votre conscience le seul repos qu'elle puisse encore goûter sur la terre. »

Sans doute, le Ciel bénissait mes paroles et laissait percer dans ce séjour d'affliction un des rayons de sa miséricorde. Le jeune homme gardait le silence; il se tenait appuyé sur la muraille, soulevant son sein avec effort; son front pâle et abattu se chargeait de rides, et ses yeux ternes et flétris semblaient abîmés dans la contemplation de sa douleur. La compassion qu'il m'inspirait dans cet état fit couler mes larmes; il s'en aperçut, et venant se jeter dans mes bras : — « S'il en est temps encore, s'écria-t-il, daignez m'instruire; conservez-moi cette pitié généreuse qui vous a fait braver l'horreur de ce cachot et les refus du misérable qui l'habite. Quel gouffre je vois ouvert sous mes pas! » — « La Religion vous le rendra moins affreux, répondis-je; en même temps qu'elle con-

sole et purifie, elle sait armer de force et de courage. »

Alors, je m'assis à ses côtés sur le banc de sa prison. Il me fallut peu d'instants pour dissiper ses doutes, et lui faire rejeter les fatales chimères qui l'avaient conduit à sa perte. Revenu de bon cœur au Dieu de ses pères, il se mit à déplorer ses égarements avec les marques du plus touchant repentir ; il se jetait à genoux, inondant la terre de ses larmes et se frappant la poitrine avec transport. Bientôt je le vis de lui-même implorer le joug sacré de la Pénitence ; son âme se délivra du poids de ses douleurs, et puisa, dans la source des consolations, l'allégement de ses remords. Quand mon auguste ministère fut rempli, je redevins homme, et confondis mes pleurs avec les siens. Il glorifiait avec moi cette Providence secourable qui venait de changer son cœur ; il maudissait les doctrines désolantes qui l'avaient rendu si coupable. Il y eut un instant où, ramenant son esprit sur sa vie passée, il me dit avec la douleur la plus amère :

« C'est mon impiété qui m'a poussé dans

l'abîme ; si j'étais resté fidèle à Dieu, vous ne me verriez point aujourd'hui dans le séjour des criminels. Mais je prêtai l'oreille aux discours des méchants ; j'applaudissais à leurs affreuses railleries contre l'Évangile et ses ministres. Je disais comme eux : il n'est de bonheur que pour les impies, car ceux-là seuls peuvent boire à la coupe des plaisirs, sans avoir à combattre les remords et les frayeurs d'un autre monde. L'égoïsme de la philosophie éteignit dans mon cœur tout sentiment d'amour pour les hommes ; je ne voyais plus en eux que des être subordonnés à mes passions, et les saintes lois de la justice et de l'équité ne me paraissaient qu'une invention puérile faite pour les faibles. C'est alors que gronda dans mon sein l'orage qui devait éclater par un forfait ; je voulus être heureux : j'aidai mon affreux délire des maximes qui m'avaient aveuglé... Quel souvenir horrible !... Je la vois encore, d'une main écartant mon bras furieux, de l'autre, cherchant à sauver son honneur de mes atteintes. Je me vois moi-même stupéfait par un tel crime, n'osant ni fuir,

ni demeurer, en proie déjà à ces remords qui n'ont pas fait ma punition la moins terrible ! »

En achevant ces mots, le sombre murmure du désespoir s'échappa de son sein. Il portait ses regards sur les voûtes noirâtres de sa prison, sur ces verroux immobiles qui le séparaient du reste du monde; et je l'entendis reprendre, avec un accent qui me glaça : « Je suis rayé des vivants; chaque minute qui s'écoule accélère les pas de la mort. Pourquoi, dans l'instant de mon forfait, Dieu ne m'a-t-il pas foudroyé? » — « Que seriez-vous devenu? m'écriai-je; songez-vous qu'à cet instant fatal vous étiez marqué du sceau de sa colère? » — « Vous dites vrai, répondit-il avec plus de calme; mais ô mon père! depuis que la Religion m'éclaire, je connais tout ce que j'ai perdu. Je me sens rattaché à la vie par des rêves de bonheur qu'il n'est plus en mon pouvoir de réaliser. J'aurais pu vivre heureux, unir mon sort à une chaste épouse, transmettre à des fils un nom sans tache, et devenir la consolation de mon père; mais j'ai flétri

ses cheveux blancs, et il est mort en me chargeant d'imprécations. Mon nom! tous ceux qui l'ont porté le rejetteront comme une note d'infamie; je n'entendrai point, avant de mourir, la voix d'une épouse; nul ami ne viendra pleurer sur ma fosse; chacun s'en éloignera comme d'un lieu pestiféré; l'étranger, qui la verra parmi les tombes des criminels, s'écriera rempli d'effroi : Ci-gît un assassin!... »

— « O mon fils! lui répondis-je en le pressant sur mon cœur, Dieu veut vous faire expier en ce monde toutes vos fautes; il veut que vous alliez à lui, lavé de toutes vos souillures. Sans doute, l'aspect de la mort qui vous attend est douloureux; mais soyez assez grand pour en mépriser l'appareil, car c'est lui seul qui ferait pâlir votre faiblesse. Vous laissez un nom déshonoré parmi les hommes; eh! mon fils, Dieu conformera-t-il ses jugements à ceux du siècle? les mépris de la terre iront-ils au Ciel troubler votre bonheur! Purifié par vos larmes, les justes vous accueilleront comme un frère. La nature répugne au sacrifice qui se prépare. Vous entendez

dans votre cœur une voix crier que la vie vous est chère; mais cette vie, vous ne la regrettez que parce qu'il n'est plus d'espérance; car, en mille occasions, vous l'eussiez sacrifiée sans peine. Reprenez donc courage, et ne perdez point, par un instant de murmure, le fruit de votre repentir. »

Cependant les heures s'écoulaient, et déjà les ténèbres de la nuit succédaient aux clartés mélancoliques du crépuscule. Quoique, depuis le matin, mon âme fût livrée à de cruelles angoisses, je ne voulus point abandonner le malheureux que je consolais. J'espérais le distraire et détourner ses pensées du tableau terrible qui les occupait sans cesse. Pour cela, j'employai le langage de la Religion et de la sagesse; je comparais la vie à une ombre légère qui disparaît sans laisser le temps de l'entrevoir, à la fleur que le vent flétrit quand elle vient d'éclore. Je lui parlais de ces solitaires qui, foulant aux pieds les honneurs et les voluptés, allaient s'ensevelir loin du monde, pour y penser dans le silence aux douceurs de la mort; car, pour le chrétien, la mort est l'affranchis-

sement des douleurs et l'entrée de la gloire. Il m'écoutait avec calme; souvent il se jetait dans mes bras, et baissait la tête en pleurant. « Qui êtes-vous, me disait-il, pour vous consacrer au soulagement d'un misérable que les hommes vont rejeter de leur sein? qui vous a donné ce zèle au-dessus de l'humanité, et cette sérénité divine que, malgré mes chagrins, vos discours font passer dans mon âme? Ah! que le ciel vous récompense, et paie la dette de mon cœur; car vous m'avez sauvé du désespoir, et non content de m'ouvrir le chemin de l'éternité, vous entourez de fleurs celui qui me reste à parcourir pour arriver au terme affreux de cette vie. »

C'est ainsi que peu à peu la Religion portait ses fruits, et que la force entrait dans cette âme faible et languissante. Si la nature lui arrachait quelques plaintes, il les réprimait à la vue du crucifix, et les larmes qui coulaient de ses yeux étaient moins le tribut de la douleur que l'holocauste du repentir. Mais enfin la nuit s'écoule, les rayons de l'aurore percent à travers les grilles; quelques heures après, le

sombre roulement des tambours se fit entendre, et la porte du corridor roula sur ses gonds !

Le jeune homme se jeta à genoux : « Ministre du Ciel, s'écria-t-il, rendez-moi digne de sa clémence ; effacez le souvenir de mes crimes. Je n'ai point montré assez de courage ; j'ai murmuré contre mon sort. Mais à présent, je sens renaître mes forces, et je pourrai boire le calice jusqu'à la lie. Oui, continua-t-il quand j'eus prononcé les paroles sacramentelles, ils peuvent venir, je suis prêt les suivre. » Au même instant, le bourreau suivi de quelques gardes, entrait dans la prison. Malgré toute sa résolution, le condamné pâlit à sa vue ; un soupir s'exhala sur ses lèvres, et ses jambes chancelèrent... « Marchez avec moi, mon fils, lui dis-je en lui soutenant le bras. » — « Ah ! s'écria-t-il d'un ton de voix déchirant, je tremble de manquer de force, tout mon courage s'évanouit. » — « Soyez ferme dans le Seigneur, lui criai-je, rappelez-vous Jésus-Christ marchant à la mort. » Mais déjà, nous étions dans cette salle fatale, où prête à être immolée, la

victime doit subir les préparations du sacrifice : je contemplais avec horreur la main du bourreau se promenant sans trembler sur la chevelure du jeune homme; et le flegme impitoyable de tous ceux qui m'entouraient me glaçait d'effroi. Ils regardaient froidement cette scène, sans que leur cœur leur fournît un soupir, ni leurs yeux une larme. — « O mon père! me dit le condamné quand la douloureuse opération fut achevée, j'ai cru sentir le couteau tombant sur ma tête; la mort n'a plus rien d'horrible après ce que j'ai souffert; l'aspect de ces hommes est affreux. Quelle différence de leur âme à la vôtre! oh! que la Religion est belle, puisqu'elle donne à ses ministres tant d'amour et de charité pour les hommes! »

A peine il achevait ces mots, que le signe du départ fut donné : je vis l'instant où toutes mes forces m'abandonnaient; mon sang se glaçait dans mes veines; une sueur froide coulait de mon front. La vue du malheureux prisonnier ranima mon courage. — « Allons, mon fils, lui dis-je, encore quelques pas, et votre gloire commence;

que vos yeux ne quittent point le crucifix. » Nous montâmes sur le char fatal, et pendant cette marche lente et terrible, nous récitâmes le psaume *Miserere*. Mon infortuné compagnon s'interrompait souvent pour regarder autour de lui; à l'aspect de cette multitude avide qui se pressait à son supplice, un frémissement d'horreur agitait ses lèvres. Tout à coup, ses yeux se voilent d'un nuage : il laisse tomber sa tête sur ma poitrine, et j'entends le bruit de ses sanglots qui s'exhalaient avec effort. Je relevai son front couvert d'une pâleur mortelle et lui demandai la cause de sa faiblesse. « Ah! me dit-il d'une voix mourante, j'ai passé devant la maison de mon père! » Quelques instants après, devenu plus maître de sa douleur, il me disait : « Qu'elle est amère la coupe que j'épuise! Oui, mon père, je crois que Dieu me fera miséricorde; je l'ai peut-être méritée par toutes les épreuves que j'ai subies. » Cependant le char fit un détour et ralentit sa marche; bientôt il s'arrêta, l'échafaud était devant nous.

« Ne tremblez pas, me dit l'infortuné;

dans une seconde mes tourments auront fini sur la terre. Adieu, vénérable pasteur, quittez-moi : vos yeux ne sont point faits pour un spectacle si cruel ; ne pleurez plus sur mon sort : si j'en crois vos saintes paroles, il deviendra bientôt digne d'envie ; maintenant même, je commence à goûter ici-bas la paix du ciel ; la mort que je vois en face ne m'épouvante plus, ses terreurs n'effraient que dans le lointain. Puisse le Ciel vous rendre au centuple ce que vous avez fait pour moi ! » Et il me repoussait doucement. « Non, mon fils, lui dis-je, mon cœur doit se fermer aux répugnances de la chair ; je soutiendrai vos pas jusqu'au dernier instant. » Et d'un pied ferme, je franchis avec lui les degrés terribles : « Adieu, cher enfant, lui dis-je alors, votre pieuse résignation vous ouvre le Ciel, et vous ne quitterez point la terre sans y laisser un ami ; votre tombe verra couler mes larmes, et j'offrirai pour vous l'agneau sans tache ; embrassez-moi, recevez la bénédiction d'un père ! » En disant ces mots, je le pressai sur mon cœur, il me serra la main, et la porta à ses lè-

vres : puis, s'agenouillant pendant que l'exécuteur lui liait les mains, il baissa le front, et je le bénis au nom du Ciel. » Voici ce qui donne la force aux faibles, lui dis-je en posant le crucifix sur sa bouche : invoquez le nom de Jésus, et que ses anges vous assistent! » Alors le bourreau me fit un signe, je détournai la tête : celle de la victime était tombée.

HÉBRARD.

Les ouvriers de Paris connaissent bien l'aimable et religieux poëte dont nous venons d'écrire le nom. Claudius Hébrard a souvent épanché devant le peuple les trésors de poésie que recèle son noble cœur. C'est à lui qu'il a consacré tous les chants de sa lyre. Dédaignant les salons et la vie élégante des riches, il aime à puiser ses inspirations dans l'humble mansarde ou le laborieux atelier. Et là, il a trouvé de grandes choses, qu'il a su ennoblir encore par le sentiment chrétien qui l'anime, et par la douce magie d'un style plein de verve et d'entraînement. *Les Heures poétiques et morales de l'ouvrier* sont un livre bon à mettre entre les mains du peuple. Il charmera utilement ses soirées de repos.

A L'HOMME DU PEUPLE.

Ah! viens, pauvre artisan, toi dont la triste vie
Au malheur ici-bas est toujours asservie;
Toi, dont le front ridé se mouille de sueurs,
Et dont les yeux souvent contiennent tant de pleurs.
Viens! viens! n'ajoute pas au poids de ta misère
Celui du désespoir d'une injuste colère,
Qui, mêlant le blasphème aux tortures du cœur,
Fait un vaincu de plus et non pas un vainqueur.
Étouffe cette voix impie et murmurante
Que j'entends s'élever dans ton âme souffrante;

Avant d'accuser tout, le destin et le ciel,
Avant de nier Dieu, de l'appeler cruel,
Apprends à réfléchir, apprends à te connaître ;
Sache bien pour quel but le Seigneur t'a fait naître.
Aux douceurs de son joug sache t'accoutumer ;
Apprends à le servir, et tu sauras l'aimer.
Hélas ! pourquoi veux-tu, pauvre exilé sur terre,
Enraciner le pieu de ta tente éphémère
Dans ce triste désert où nous voyageons tous ?
Pourquoi, fils du malheur, victime de ses coups,
Restes-tu sous sa main comme la gerbe mûre,
Que le fléau dans l'aire et déchire et torture ;
Tu restes là, ployé sous ton rude fardeau,
Appelant tristement le néant du tombeau.
Ou si, ne pouvant plus souffrir dans le silence,
Ton cœur vers d'autres cœurs désespéré s'élance,
Quels amis choisis-tu ? le monde et ses plaisirs,
L'enfer et ses conseils, le vice et ses désirs.
Malheureux ! lève-toi, surgis de ton abîme !
La souffrance est pour l'homme une leçon sublime ;
En le purifiant elle le rend parfait ;
Infortuné, prends garde à maudire un bienfait.
Marche, poursuis ta route, et fais de l'espérance
Le magnifique appui de ta persévérance.
Contemple enfin le Ciel au travers de tes pleurs ;
Les ronces du sentier te paraîtront des fleurs.
Nouveau Job, bénissant la main qui te terrasse,
Contre les coups du sort prends la foi pour cuirasse.
Sous le poids du malheur courbe ta volonté,
L'indépendance est sœur de la docilité.

Travaille ! un bon esprit dans le repos s'émousse ;
Du pain qu'on a gagné la saveur est plus douce ;
Et, reposant tes bras aux fêtes du Seigneur,
Dépense le salaire acquis par ton labeur
A répandre la joie au sein de ta famille,
A faire orner le cœur de ton fils, de ta fille,
A les ceindre tous deux de force et de pudeur,
D'amour respectueux, de savoir et d'honneur.

Estimé désormais, aimé de tout le monde,
Tu n'apercevras plus de distance profonde
Séparant ici-bas le pauvre et le puissant.
C'est la vertu qui fait la noblesse du sang :
L'honnête homme ici-bas est partout à sa place,
Et, s'il a bien vécu dans l'état qu'il embrasse,
Quels que soient ses travaux, aux jours de ses vieux ans,
Il pourra se montrer fier de ses cheveux blancs.
L'épreuve vient surtout à ceux que Dieu préfère.
Les plus belles vertus naissent dans la misère.
N'est-ce pas dans ses rangs que sont les grands combats,
Luttes contre le haut qui pèse sur le bas ?
Le pauvre qui travaille et que le chaume abrite,
En raison de ses maux, centuple son mérite :
Accepte le malheur ; c'est une royauté
Dont le trône est basé sur l'immortalité.....

Oh ! viens, membre souffrant de la grande famille,
Moissonneur désolé courbé sous la faucille,
Dans les champs où l'ivraie étouffe les épis ;
Voyageur fatigué dont les yeux assoupis

Et les membres brisés cherchent partout l'ombrage,
Pour faire halte un peu durant ce long voyage;
Viens, je partagerai le poids de ton fardeau;
Je te ferai trouver au désert un peu d'eau;
Je t'apprendrai la route allant à la patrie,
Le nom du bon pasteur et de sa bergerie.
Mets ta main dans ma main et ton cœur sur mon cœur;
Marchons unis et purs sous les yeux du Seigneur.
Je te suis au foyer, à ta rude journée;
Je m'attache à tes pas, et sur ta destinée
Puissé-je par ma voix, toute pleine d'amour,
Faire surgir enfin l'aurore d'un beau jour!

COLLIN DE PLANCY.

« Après vingt années d'erreurs, j'ai, pendant sept autres années, cherché la foi. La foi est un don de Dieu, on ne la cherche pas, on la demande, me dit un jour un bon et simple père de famille. Je profitai du conseil et demandai la foi, et Dieu a eu pitié de celui qui s'était fait son ennemi. » Voilà ce que racontait naïvement, dans un cercle assez nombreux, le savant auteur du *Dictionnaire infernal* et de la *Bibliothèque des Légendes*.

Le morceau suivant, que nous devons à l'intérêt qu'inspirait à l'auteur un recueil périodique à l'usage des jeunes gens, leur montrera que l'accomplissement de tous les devoirs du Christianisme n'ôte rien à la science, au charme et aux grâces du style, et qu'on peut être à la fois un aimable conteur et un fervent et solide chrétien.

LE BAPTÊME DE CHARLES MARTEL.

Il arrive souvent que les savants ne savent guère. MAD. DE STAEL.

PAR la chape d'or de saint Martin! la cérémonie sera digne et royale. Le duc d'Austrasie s'y entend, comme à toutes choses. Il l'a fait voir à la bataille de Testry.

Celui qui parlait de la sorte, dans la grande salle voûtée du palais de Herstal, était un homme solide, aux épaisses moustaches, au teint bruni, à l'œil ouvert et ardent, quoique timide. Cet homme, qui paraissait atteint de sa quarantième année, si les fatigues et les rudes expéditions militaires ne l'avaient pas quelque peu vieilli, était le brave Polain, serviteur dévoué de Peppin de Herstal, maire du palais d'Austrasie et salué partout du titre de duc. Il était vêtu en soldat, d'un sayon de cuir, avec des lames, des esses et des losanges de fer, sur toutes les parties du corps qui avaient besoin d'être protégées. Depuis vingt ans, il avait assisté à toutes les batailles de cette époque, où l'on se battait si souvent; et se redressant de son mieux, sur une jambe de bois incommode, il s'adressait à Notburge, qu'il comptait demander en mariage à la duchesse Alphéïde [1], dont elle était, comme on dirait

[1] Alphéïde, appelée souvent Alpaïde, que les historiens postérieurs ont maltraitée, est honorée, par les chroniqueurs contemporains, comme la seconde femme de Peppin, *uxor altera*. Voyez Frédégaire.

aujourd'hui, la femme de chambre favorite. Notburge faisait cas de Polain. Mais avec sa jambe de bois et sa grande renommée, il se trouvait (pardon encore de l'expression moderne), il se trouvait sans position; et la femme de chambre avait le cœur ambitieux. La circonstance à travers laquelle nous amenons le lecteur vint en aide à tous les deux.

Cette royale cérémonie qui se préparait à Herstal, était le baptême de Charles, fils bien-aimé de Peppin et d'Alphéïde. C'était la veille de la Pentecôte, de l'an 700 de notre salut. L'enfant avait six ans; et on suivait l'usage le plus général d'alors, qui n'accordait la régénération qu'au chrétien déjà *grandelet*.

— Les préparatifs sont merveilleux en effet, répliqua Notburge. Tous les plus nobles seigneurs, pompeusement conviés, se rendent ici de toutes parts.

— Tous les chefs de l'Austrasie et de la Neustrie, reprit Polain; le duc d'Austrasie s'y entend. Quand vous songez, Notburge, que c'est moi qui ai, moi-même, écrit les lettres d'invitation sous la dictée du noble

duc, n'êtes-vous donc pas tentée, enfin, d'être la femme d'un homme libre qui sait écrire?

— Pas encore.

— Il y a deux ans que vous vous retranchez dans cette réponse; et peu à peu je deviendrai vieux. Vous regardez cette jambe, que j'ai perdue à la bataille de Testry. Mais qu'est-ce qu'une jambe de moins, quand on a été élevé par l'abbé de Stavelot, et qu'on possède un bras au bout duquel est une main dont les doigts savent tenir une plume!

Or, il faut qu'on sache que ce fut Peppin de Lande, le grand-père de Peppin de Herstal, qui inventa, pour écrire, l'usage des plumes. Au siècle que nous réveillons ici, le talent de Polain n'en était pas moins très-rare. Les grands n'écrivaient pas leur nom; ils attestaient leur consentement à un acte par un *signe*, une modeste croix; et c'est de là qu'est venue l'expression *signer*.

— Je reconnais toute votre habileté, dit Notburge, et j'en fais d'autant plus estime qu'elle est appuyée d'autres mérites. Un

vaillant homme a le droit plus qu'un autre d'avoir une jambe de bois. Mais je suis heureuse auprès de la duchesse; je ne me soumettrai pas légèrement à un nouveau joug.

— Ce que je vous propose n'est pas un joug. Vous serez la femme.....

— De qui?

— Il est vrai que je n'ai pas de dignités; et je dois me décider à prendre le courage d'en solliciter quelqu'une.

— Profitez donc de l'occasion. A tout baptême de prince, on accorde des grâces.

— Au fait, je n'ai rien eu encore. A la bataille de Testry, dans cette journée où ceux de Neustrie croyaient si bien nous vaincre, nous autres d'Austrasie, n'est-ce pas moi qui ait reconquis et enlevé le grand étendard, la victorieuse chape de saint Martin, tombée au pouvoir des Neustriens? N'est-ce pas là que j'ai perdu la jambe que je n'ai plus? N'est-ce pas moi, plus tard, qui fus envoyé porteur de dépêches qui proposaient la paix? Le duc d'Austrasie s'y entend. Cette paix se fit par le mariage de Drogo, son fils aîné, aujourd'hui, duc

de Champagne, avec la fille du maire du palais de Neustrie; ce qui rapprocha l'Est de l'Ouest, les deux grandes fractions de la nation franke. Je date de loin. Vous savez qu'en 680, le duc Peppin s'était associé, au pouvoir qu'il trouvait un peu lourd, son loyal et cher cousin Martel, l'homme de cœur. Ils étaient ensemble maires du palais d'Austrasie; et les choses allaient. En 684, Martel fut tué par Ebroïn. C'est moi qui aidai à le venger, quand le leude Hermanfred dont j'étais l'homme, tua Ebroïn à son tour. Hermanfred transmit par moi cette nouvelle fameuse au noble duc, qui me demanda à mon maître, m'affranchit, et me retint auprès de sa personne, que je n'ai plus quittée. J'ai porté, dans plus d'une chaude affaire, la chape de saint Martin. En 694, l'année même où naquit le petit prince que nos prélats vont bénir, j'ai pris ma part de la grande bataille où furent vaincus les Frisons et leur roi Radbob. J'écrivis aussi les missives par suite desquelles Grimoald, second fils de Peppin, ayant épousé Theudelinde, fille du roi de Frise, la paix fut

encore le produit de cette alliance. Le duc d'Austrasie s'y entend.

Comme Polain achevait ces mots, le son des cloches, instrument dont l'usage était nouveau en Europe, annonça que la chapelle allait s'ouvrir. Les trompettes et les cornemuses retentissaient dans les jardins. Notburge et l'écrivain se hâtèrent d'y courir. Un cortége éclatant de prélats, de religieux, de seigneurs, de guerriers et de nobles dames, entourait le jeune enfant que l'on allait baptiser. On portait devant lui, en l'honneur de son père qui le conduisait, la grande bannière nationale : c'était la chape de saint Martin.

Le petit prince était vêtu d'une étoffe sombre, bariolée de raies rouges et de raies noires. Un écuyer le suivait, tenant sur un coussin la tunique blanche dont on allait le parer à son entrée dans l'église. Celui qui devait faire cette toilette n'était pas encore désigné; et plusieurs en ambitionnaient le privilége. L'enfant marchait, entre son père Peppin, sa mère Alphéïde, l'archevêque de Reims Rigobert, et l'archevêque de Sens Wulfram. Peppin de

Herstal, à qui déjà son embonpoint méritait le surnom de Gros, que lui a conservé l'histoire, souriait avec bonheur à l'illustre assemblée qui honorait son palais d'une cour plus nombreuse et plus éclatante que celle des rois.

Tous les convives du maire du palais, en entrant dans la vaste chapelle applaudirent par un frémissement général d'admiration. Les murs de l'édifice étaient peints, et toutes les arêtes dorées. Des vitres, luxe tout naissant, brillaient aux fenêtres, avec des teintes variées qui formaient de naïves rosaces. Par les peintures, on ne doit entendre que des fonds plats; car il y avait peu d'artistes. Les voûtes étaient d'un bleu d'azur, parsemées de points dorés qui figuraient des étoiles. Mais on voyait au-dessus de l'autel un tableau représentant le Sauveur du monde sur la croix. Peppin l'avait fait peindre en Lombardie; et c'était sans doute la première peinture de ce genre qui parût sur la vieille terre des Gaules. Jusqu'en 680, les fidèles, qui, de temps immémorial, taillaient en sculpture la Vierge et les

Saints, révéraient si profondément la pensée du Fils de Dieu fait homme, qu'ils ne l'osaient retracer aux yeux que par des emblèmes, comme le doux symbole de l'Agneau. Depuis vingt ans seulement, un grand synode tenu à Constantinople avait autorisé le peintres religieux à représenter le Christ sous la figure humaine et dans l'angoisse du supplice de la croix. La foule brillante tomba à genoux devant la sainte peinture.

Une autre émotion, pareillement imprévue, vint faire battre encore tous les cœurs chrétiens. Un orgue, récente invention de l'Asie, jusque-là ignorée dans nos régions plus tardives, jeta en profusion ses divines harmonies, comme un prélude des chants du ciel.

L'enfant, sa famille et ses répondants étaient restés à la porte de la chapelle, devant la cuve consacrée ou l'archevêque de Reims, sous le vêtement pontifical, bénissait l'eau du baptême. Le petit prince était à genoux, avec son père et sa mère et les éminents personnages qui devaient être ses parrains. L'orgue se tut; le silence se

fit; le serviteur qui portait la tunique blanche se tourna vers Peppin de Herstal et lui demanda à qui il devait remettre son léger fardeau. Peppin sembla chercher un instant dans la foule; apercevant Polain, il l'appela et l'honora de la fonction recherchée d'habiller pour la première fois le catéchumène admis dans l'église.

Le saint prélat mit alors sa main droite sur la tête de l'enfant :

— Mon fils, lui dit-il, êtes-vous chrétien?

— Je le suis de ferme volonté, mon seigneur; et tout à l'heure, baptisé de votre main, je serai parfait chrétien par la grâce de Dieu.

— Vous croyez donc en Dieu?

— Comme je crois à mon père chéri et à ma mère bien-aimée.

— Renoncez-vous au démon, à ses œuvres condamnées, à ses pompes vaines et funestes?

— D'aussi bon cœur que je renonce à ces vêtements de ténèbres, que je foule aux pieds.

En disant ces paroles, l'enfant s'était

délivré de son sayon de laine sombre ; et il s'élevait sur cette dépouille comme sur un trophée.

On était émerveillé de ce langage du petit prince. Ses répondants, à la demande de Rigobert, étendirent leurs mains sur lui. C'étaient, à droite, Daniel, duc des Bretons, Vinddician, évêque de Cambray, Burchard, vorstier[1] de Flandre, et le pieux Erkembode, moine de Sithiu, élève de saint Bertin. Convié à cette grande réunion, il avait amené avec lui son ami Silvin de Toulouse, rigide anachorète, qui semblait jeune encore malgré ses longues années. Pèlerin du Seigneur, depuis vingt-cinq ans qu'il avait visité Jérusalem et pleuré dans les Lieux saints, Silvin ne vivait que d'herbes et de fruits.

A gauche de l'enfant, c'étaient la princesse Irmine, la dame de Nivelles, l'abbesse d'Andennes, et une pieuse recluse dont les légendes n'ont pas conservé le nom.

Quand les parrains et les marraines

[1] Gouverneur. La plupart des historiens français traduisent *forestier*.

eurent prononcé la formule par laquelle ils s'engageaient pour l'enfant, l'archevêque de Reims demanda comment on voulait le nommer.

— Jusqu'ici, répondit Peppin, on lui a donné le nom de Charles, qui plaît sa mère et qui plus d'une fois déjà a été porté glorieusement dans notre famille. Mais j'aurais voulu faire revivre en lui le nom généreux de Martel, mon ami; nom précieux chez nous, car son patron est puissant [1].

— Eh bien! mon fils, dit le saint prélat en bénissant l'enfant, vous vous appellerez donc Charles-Martel [2].

En ce moment, Silvin, s'étant mis à genoux, présenta à l'archevêque une petite fiole d'argent, pleine d'eau du Jourdain :

[1] Martel, *Martellus*, était le même que Martin.

[2] Il est surprenant que presque tous les historiens modernes, dont on vante si haut les profondes recherches, aient répété le petit conte de la chronique de Saint-Denis, que le nom de Martel fut donné à Charles pour avoir *martelé* les Sarrasins. Des savants de nos jours l'appellent dans ce sens *Karle-le-Marteau*. Jamais Martel, dans l'ancienne langue des Francs, n'a rien voulu dire de semblable. Voyez, dans la collection des Bollandistes, la vie de saint Rigobert.

— Qu'il soit baptisé, dit-il, avec l'eau du fleuve sacré, cet enfant dont le bras défendra un jour la Croix contre les Sarrasins.

Les musulmans dévastaient déjà les côtes de la Sicile et de l'Italie, et l'on pouvait prévoir que, poussés par leur fanatisme, ils s'approcheraient davantage. Les paroles du pèlerin n'en frappèrent pas moins tous les assistants, qui les reçurent comme une formidable prophétie.

— Mon fils, reprit l'archevêque en répandant l'eau du Jourdain sur la tête du petit prince, je vous baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il, mon seigneur, répondit vivement l'enfant.

— Mon fils, reprit encore Rigobert, vous voici devenu chrétien et soldat du Très-Haut. Vous n'oublierez jamais que le royaume des cieux est donné à ceux qui ont combattu.

Aussitôt Polain, de ses mains tremblantes, revêtit l'enfant de sa blanche tunique ; il lui mit sur la tête une couronne de roses ; il attacha à sa poitrine une croix

d'argent ; et Rigobert, prenant la main du nouveau chrétien, le conduisit au pied de l'autel, pendant que les mélodies de l'orgue recommençaient leurs chants d'allégresse et que le soldat de Testry s'éloignait modestement.

L'archevêque de Sens, Wulfram, compagnon de Willibrord dans l'apostolat de la Frise, célébra le saint sacrifice de la Messe, au milieu du pieux recueillement de l'assemblée.

Au sortir de l'église, Polain, fuyant les regards, comme s'il eût été intimidé de l'honneur qu'on lui avait fait, se retrouva encore par hasard auprès de Notburge.

— Je vous félicite avec joie, dit-elle ; car celui qui revêt un enfant de la tunique du baptême a droit à un présent. Songez-y. Et en attendant, dites-moi les noms de tous les seigneurs que le duc a rassemblés ici, et qui vont passer devant nous.

— Ceux que vous voyez sortir les premiers, Notburge, dit le guerrier (je vous les nomme à mesure qu'ils s'avancent), sont : le châtelain de Gand, le châtelain de Courtrai, le châtelain de Bruges, le

châtelain d'Ypres ; j'ai vu quelques-uns de ces gens-là contre nous à la bataille de Testry ; les comtes de Tournay, d'Énham, de Termonde ; les prévôts de Rodenbourg [1], de Thourout, de Saint-Donat de Bruges ; l'abbé de Saint-Pierre de Gand, les abbés de Tronchiennes et de Wynendale ; le seigneur Géralf, évêque de Tournay et de Noyon ; le vénérable Winoch, abbé de Saint-Bertin ; le seigneur Dominique, évêque d'Amiens. Tous ceux-là sont de Neustrie, et leur présence témoigne que la réconciliation est sincère. Le duc d'Austrasie s'y entend.

Voici le plus riche d'entre eux ; ce petit homme aux regards intelligents, c'est Rauchingus, prince des Anversois. Il a donné de bons domaines, dans sa châtellenie d'Anvers, au pieux apôtre de la Frise [2].

Les Frisons, à cause de la paix, qui menace pourtant de n'être pas durable, sont représentés aussi. Vous voyez les châtelains de Nimèghe et de Groningue,

[1] Aujourd'hui Aardenbourg. C'était alors une place importante de la Flandre.

[2] Voyez le Testament de saint Willibrord.

inquiets comme leur climat[1]. Puis voici les princes : Daniel, duc des Bretons ; Théodon VI, duc de Bavière ; Adalbert, duc d'Alemanie ; Giso, archevèque de Cologne. Voici les comtes de Laon, de Hui, de Montaigu ; les châtelains de Namur, de Tongres, de Louvain, de Malines, de Luxembourg ; les sires de Diest, de Peer, de Bouvignes, de Chiny, de Scaïlmont, de Chièvres, tous Austrasiens — qui étaient avec nous à la bataille de Testry ; — l'abbesse d'Andennes aux sept églises ; la princesse Irmine, fille de Dagobert ; l'abbesse-dame de Nivelles ; la sainte recluse ; le vénérable Bérégise, abbé d'Andaïn ; les abbés de Soignies et de Saint-Ghislain ; les prévôts de Fosse et de Mons ; le pieux Humbert, abbé de Marolles.

Et maintenant inclinez-vous devant Rigobert, le saint archevèque de Reims ; devant Willibrord, que le souverain pontife a sacré à Rome premier évêque d'Utrecht ; à sa gauche sont Ewald et Werenfrid, deux des douze compagnons de son apostolat.

[1] On donnait le nom de Frise alors non-seulement à la Frise propre, mais à tout l'ancien pays des Bataves.

Derrière eux s'avance Wulfram, l'archevêque de Sens, courageux pasteur, qui aussi, au péril de sa vie, a porté la foi chez les rudes Frisons. Oh! si la bienheureuse Begghe, mère de notre duc, était encore de ce monde, qu'elle eût été joyeuse aujourd'hui! Mais il y a deux ans que Dieu nous l'a ôtée.....

Peppin de Herstal s'était approché sans que Polain le remarquât. Il le prit par la main, et le présentant à ses leudes :

— Voici, dit-il, un de nos vaillants hommes, quoiqu'il rougisse comme une jeune fille ; à la bataille de Testry (Polain s'inclina), il a reconquis la sainte chape. Il s'est battu à toutes nos journées. La jambe de bois que vous lui voyez est la conséquence d'un certain coup de hache qui nous était lancé. Il est savant et clerc ; il écrit nos missives ; et, le croiriez-vous, francs seigneurs, il ne nous a jamais rien demandé !

Les murmures flatteurs de l'assemblée achevèrent d'encourager le vieux soldat. — Puisqu'on croit que j'ai droit à quelque chose, pensa-t-il, saisissons le mo-

ment; et que saint Martin nous soutienne!

— Pour réclamer de mon seigneur une nouvelle grâce, dit-il aussitôt, j'attendais un jour de joie publique, comme celui-ci. J'oserai donc (Votre Sérénité m'enhardit) la prier de m'accorder (toujours au service de mon seigneur, que je n'ai jamais quitté depuis la bataille de Testry) quelque dignité ou fonction qui me permette de prendre femme honorablement....

— Ah! tu veux te marier aussi, dit le prince. C'est très-louable, Polain. Et à cause de cela, nous te faisons intendant de notre palais de Jupille, en l'honneur de Charles-Martel, notre cher fils, qui est né en cette résidence.

— Et quelle femme a mérité vos regards? demanda Alphéïde en intervenant.

Le guerrier, rouge de crainte cette fois, et n'osant répondre, se tourna embarrassé vers Notburge.

— Mais c'est fort bien! reprit la duchesse. Notburge est digne de ce choix. Je ne veux pourtant pas me séparer d'elle.

— Ni moi de mon vieux camarade, dit Peppin. Il exercera ses fonctions sans nous

quitter. D'ailleurs, j'ai besoin de lui pour écrire mes lettres ; c'est lui encore qui donnera à Charles-Martel les premières leçons de son art.

Polain essuya une grosse larme, que son cœur agité poussait dans ses yeux. Puis, s'approchant de Notburge.

— Eh bien ! Notburge ? dit-il.

— Oh ! reprit Alphéïde, Notburge n'a pas besoin de répondre. Je sais qu'elle accepte. C'est moi qui ferai la dot ; et je la ferai belle ; et la noce aura lieu ce soir, pour compléter la fête.

— Le duc d'Austrasie s'y entend, dit Polain ; mais la duchesse s'y entend aussi.

SCHMID.

Il ne s'agit pas ici du bon chanoine Christophe Schmid, si connu et si aimé des enfants. L'auteur du *Livre des Vacances* est un Français, et un Français du dix-neuvième siècle. On s'en aperçoit vite en lisant ses contes, si spirituellement et si élégamment écrits. Nous regrettons cependant qu'il n'ait pas toujours éloigné certains détails qu'il ne convient guère de présenter à la jeunesse. Quand on travaille pour cet âge, on doit être bien chaste et bien prudent.

LES DEUX FILS DU GÉNÉRAL.

> Un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort, pour eux, est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle.
> LA BRUYÈRE.
>
> On ne peut réellement compter que sur un courage... qui ne doit rien à l'exemple, aux circonstances, ou à la vivacité des passions. LE DUC DE LÉVIS.

Tu es un poltron, Ernest ; voici la troisième fois que je saute, et tu n'as pas eu le courage de faire comme moi. — Oui, j'ai peur, vois-tu. Cette terrasse est si haute ! si j'allais me blesser en tombant,

maman me gronderait par-dessus le marché pour avoir fait ce qu'elle me défend, et toi, Jules, pour ne m'en avoir pas empêché. —Bah! tu ne te ferais pas de mal, et puis tu ne dirais pas comment cela est arrivé; mais, je te le répète, tu n'auras jamais du courage comme notre père; aussi tu ne porteras jamais deux belles grosses épaulettes comme lui, et deux croix à ta boutonnière. — Et crois-tu, Jules, que si je me cassais une jambe pour avoir sauté sans nécessité au bas d'une terrasse des Tuileries, cela me ferait obtenir la croix d'honneur, ou seulement un galon de caporal? — Non. Mais on ne se casse pas la jambe et l'on s'accoutume à braver le danger; quand on est homme, qu'il se présente à vous, on va au-devant sans le craindre. C'est alors qu'on a des croix et des épaulettes. — Je n'ai jamais vu le danger, je ne sais pas si j'en aurais peur. Il me semble que non. Mais je ne comprends pas qu'il y ait du courage à risquer, par amusement, de se blesser sans que cela soit utile à personne. Je voudrais même te voir, Jules, renoncer à ce jeu dangereux. —

Laisse-moi donc : je te dis que tu es un poltron. Tu te rappelles que l'autre jour, à la fête de papa, tu n'as jamais osé tenir un pétard dans ta bouche pour le faire partir. — Tu sais, toi, que Charles, qui a voulu imiter ton exemple, a eu le visage tout brûlé et a failli être aveuglé. — Il est si maladroit ! Voyons, me suis-tu cette fois ? Une, deux.... Si tu ne viens pas, je dirai à tous nos camarades que tu as *canné*. — Tu diras ce que tu voudras. Mais, je t'en prie...

Ernest n'eut pas le temps d'achever, Jules venait de s'élancer, et tomba en poussant un grand cri. Il s'était presque démis le pied. Ernest eut à peine entendu crier son frère qu'il était près de lui. Je te l'avais bien dit, s'écria-t-il, pourquoi n'avoir pas voulu m'écouter ! Quel chagrin éprouvera maman, et comment te ramener à la maison ! — Ah ! oui, cela me fait bien mal. Mais tu t'es donc décidé à sauter aussi ; il pouvait t'en arriver autant. — Est-ce que je sais comment je suis venu ? Je t'ai entendu crier. — Bon Ernest ! tu as raison, j'aurais dû t'écouter. Ahi ! —

Appuie-toi bien sur moi. — Ah !... Mais nous n'irons pas loin comme cela..... Mon Dieu ! mon Dieu ! que va dire maman ? Soutiens-moi donc de tes deux mains. — Je ne puis ; j'ai le bras droit engourdi.

Ernest et Jules, comme on l'a vu, étaient frères. Jules, l'aîné, atteignait sa quinzième année, Ernest allait entrer dans sa quatorzième. Tous deux s'aimaient tendrement, nonobstant le peu de rapports qu'on a pu apercevoir entre leurs caractères. Le premier était ardent, pétulant, surpassant aux jeux d'adresse et d'agilité tous ses compagnons, grâce à un coup d'œil juste, à une vigueur pleine de souplesse, et à une témérité qui ne lui laissait redouter aucun péril. Ernest était plus froid, plus faible, et ne comprenait pas qu'on risquât sa vie en jouant. Il venait de montrer, au reste, qu'il y avait chez lui plus de prudence que de timidité ; car il s'était précipité sans hésitation pour aller au secours de son frère, après avoir reculé quatre fois quand il n'était question que de répondre à un défi.

Les deux frères étaient fils d'un général dont le nom fut cité plus d'une fois avec distinction dans les bulletins de la grande armée, vivant d'une modeste retraite, prix honorable de ses longs services, de nombreuses blessures reçues au combat et d'infirmités contractées au bivac. Il avait obtenu deux bourses dans un collége pour ses deux fils, et l'on vient de voir comment ils employaient une partie des loisirs des vacances. Une blessure rouverte retenait le général dans son fauteuil; sa femme demeurait près de lui pour apaiser par ses soins affectueux les douleurs qu'il ressentait et les impatiences qu'elles provoquaient, et l'unique domestique de la maison était trop occupée pour pouvoir accompagner MM. Jules et Ernest, quand ils allaient faire une courte promenade aux Tuileries, distantes d'un quart d'heure tout au plus.

C'est dans une de ces promenades que l'aventureux Jules, excité par la vue d'un monceau de sable qu'on venait de déposer au pied de la haute terrasse du bord de l'eau, avait imaginé de faire à son frère un défi

que celui-ci avait eu la sagesse de refuser.

Les deux enfants étaient sur le sable, Jules à demi-couché, Ernest à genoux près de lui, soutenant son frère, tous deux fort embarrassés de savoir comment ils regagneraient le logis paternel, et plus encore comment ils s'y prendraient pour modérer l'affliction que leurs bons parents allaient ressentir, lorsqu'ils virent venir à eux un vieillard vêtu d'une redingote bleue, coiffé d'un chapeau à larges bords, et portant un ruban rouge à la boutonnière de sa redingote. Il était assez difficile de deviner à son costume quelle pouvait être sa profession.

J'ai entendu, leur dit-il en approchant, votre conversation du haut de la terrasse; j'ai vu l'accident qui vous est arrivé, je comprends votre embarras. J'espère que le premier sera peu de chose; quant à l'embarras, si vous voulez vous confier à moi, j'essaierai de vous en tirer.

La physionomie du vieillard, quoique douce et prévenante, avait un air imposant qui, accompagné de la Légion-d'Honneur, fit penser aux deux frères qu'ils

avaient affaire pour le moins à un officier d'un grade élevé.

Monsieur le capitaine, dit Jules, puisque vous êtes si obligeant, et puisque vous savez pourquoi et comment je me trouve où je voudrais ne pas être, par ma faute, ayez la bonté de me prêter votre bras afin que j'essaie d'atteindre le bout du jardin. Là, sans doute, nous trouverons une voiture dans laquelle je pourrai monter, et qui nous ramènera, mon frère et moi, à la maison. — Essayons, dit le vieillard; mais laissez-moi auparavant toucher l'endroit qui vous fait souffrir. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir des blessures, et je suis devenu un peu habile. — Vous étiez chirurgien-major? dit Jules. — Pas précisément, mais il n'importe.

Le vieillard, après avoir palpé le bas de la jambe malade en homme qui s'y connaît, dit aux deux frères : Cela n'aura pas de suites; il n'y a qu'une légère enflure que quelques compresses camphrées dissiperont, moyennant un repos absolu de deux ou trois jours. Marchons donc doucement et sans crainte, en évitant autant que pos-

sible d'appuyer trop le pied; aidez-vous de mon bras et n'ayez pas peur de me fatiguer. J'ai porté plus lourd et beaucoup plus loin. — C'était un officier du train, pensa Jules, qui, en sa qualité de fils d'un général, s'était rendu fort savant pans la nomenclature des divers corps de l'armée.

La petite caravane se mit en marche lentement. Jules ne fit d'abord les premiers pas qu'avec quelques façons; mais le mouvement ne tarda pas à engourdir la douleur; et parce qu'il lui semblait qu'un garçon comme lui, qui se piquait d'un grand courage, dérogeait un peu, en paraissant avoir besoin d'un bras protecteur, il voulut faire voir qu'il était en état de s'en passer, et, remerciant l'inconnu, lui protesta qu'il pouvait marcher seul. Vous avez commis une imprudence, lui dit le vieillard, en faisant votre saut périlleux; n'en commettez pas une seconde, non moins gratuitement, en faisant en sorte qu'un rien devienne quelque chose. — Monsieur, je vous remercie de nouveau mille fois, reprit Jules; mais je vous assure que je ne me

ressens plus du tout de ma chute. D'ailleurs, j'ai assez de courage pour ne pas me laisser aller à la faible douleur de ce que vous-même n'appelez qu'*un rien*. Le fils d'un général doit savoir braver bien plus que cela. — Ah! vous êtes fils d'un général! dit l'inconnu. — Oui, et d'un général qui a gagné son premier grade sous la république, en s'emparant à lui tout seul, dans les plaines de la Champagne, d'une batterie d'artillerie prussienne. — A lui tout seul! mais cela est admirable! reprit en souriant le vieillard. Savez-vous, mon jeune ami, de combien de pièces de canons se compose une batterie, et combien il y a d'hommes pour la servir? — Vous le savez peut-être mieux que moi, repartit Jules avec quelque dédain; mais quand je dis seul, j'entends que mon père demeura seul du détachement envoyé pour s'emparer de la batterie. Tous ses camarades avaient été tués par la mitraille, après avoir tué eux-mêmes ou mis hors de combat les canonniers prussiens. — Ah! fit le vieillard. — Blessé lui-même grièvement, il eut la force, malgré sa souf-

france, d'enclouer les canons, et ne tomba qu'épuisé en criant : *Vive la France!...* Ce fut son seul cri. Vous sentez bien que le fils d'un tel père ne peut dégénérer et doit imiter son courage. — C'est très-bien pensé. Mais êtes-vous bien sûr que vous ne vous méprenez pas sur la valeur de ce mot : COURAGE? — Monsieur, dit Jules en se redressant, c'est une demande qu'on ne ferait pas à un élève de huitième, encore moins au fils... Le mouvement que fit Jules en prononçant ces mots rappela la douleur de sa foulure et lui arracha un cri, dont il eut honte, il est vrai, aussitôt. Il lui sembla qu'il venait de donner un démenti à son héroïsme théâtral, au moment même où il s'efforçait d'en faire concevoir la plus haute opinion. Le vieillard parut le comprendre. — Mon cher ami, lui dit-il, permettez-moi de vous donner ce titre en faveur de mon âge, et peut-être quelque autre motif le justifiera-t-il plus tard à vos yeux : vous souffrez; soyez bien persuadé que le vrai courage ne consiste pas à nier la souffrance. Il se borne à aider la nature à la supporter avec patience, lors-

qu'on n'a rien de mieux à faire, à la braver si un grand intérêt l'exige, comme par exemple quand votre noble père oubliait ses blessures pour enclouer les canons prussiens. Tout ce qu'on fait au delà sent la fanfaronnade plus que le courage de bon aloi ; la honte d'avouer qu'on est sensible à un mal réel est une faiblesse plutôt que la preuve d'une grande force d'esprit. Reposons-nous donc un instant sur ce banc de pierre ; nous reprendrons notre marche quand l'ébranlement sera passé.

Jules sentait qu'en effet il lui serait difficile d'aller plus loin. Il consentit à s'asseoir.

Pendant tout ce temps, Ernest n'avait rien dit. Le vieillard, préoccupé des soins que réclamait l'état de Jules, n'avait donné qu'une faible attention à son frère. Il jeta à ce moment un coup d'œil sur lui et fut frappé de sa pâleur. Qu'avez-vous donc, mon cher enfant, lui dit-il, vous trouvez-vous mal? Il ne faut pas que l'accident arrivé à votre frère vous affecte trop vivement. — Oh! non, monsieur, dit Ernest, c'est que... Et, perdant connaissance, il allait tomber. Mon Dieu, dit Jules

en le retenant dans ses bras, voilà comme est mon pauvre frère. Il n'a pas plus de courage qu'une linotte. La seule vue d'une piqûre d'épingle le ferait tressaillir jusqu'à la moëlle des os. Que ferait-il donc s'il souffrait comme moi? Ernest, mon cher Ernest, voyons, un peu de courage. Est-ce que le fils d'un général?... Il allait le serrer dans ses bras. Prenez garde, s'écria le vieillard, il a le bras cassé! — Ah! mon Dieu, et il n'en a rien dit, et il m'aidait à me soutenir, lui qui avait bien plus besoin de secours que moi! C'était de moi seul qu'il était occupé! Et Jules pleurait, parce qu'au fond Jules était bon garçon, et s'imputait franchement le mal arrivé; et le bon vieillard disait d'une voix émue, en s'efforçant de faire revenir Ernest : Quel courage! c'est bien le digne fils du brave Durocher.

Cette dernière exclamation frappa seule l'esprit de Jules. Vous avez donc connu notre père? dit-il au vieillard lorsque Ernest eut repris ses sens. — Oui, j'ai eu cet honneur. Je n'en suis que d'autant plus affligé d'avoir à renouer connaissance avec

lui, en lui ramenant ses deux fils dans un pareil était.

Quelques promeneurs s'étaient attroupés. Avec leur aide, on transporta les deux enfants jusqu'à la porte du jardin; un fiacre fut appelé, et, quelques instants après, le vieillard était avec eux au milieu de la famille Durocher, embrassant le général, prodiguant des consolations à une mère désolée, et dirigeant avec calme les précautions les plus urgentes en attendant l'arrivée du docteur.

L'inconnu, qui avait cessé de l'être, n'était chirurgien que par circonstance. Ancien aumônier d'un régiment qui avait fait la courte et cependant si mémorable campagne de 1815, sous les ordres du général Durocher, et, huit ans plus tard, celle d'Espagne, celui-ci avait plus d'une fois admiré avec quel zèle, avec quel dévouement, le digne prêtre, timide à l'excès par nature, mais rendu fort par le zèle, donnait les secours de son ministère aux blessés sur le champ de bataille, à travers les balles et la mitraille, aux malades dans les hôpitaux, malgré le typhus et la fièvre

jaune. L'abbé Laurens savait même, au besoin, y joindre les secours temporels, si l'aide-major était occupé ailleurs, ou si l'ambulance était trop éloignée. Aimant les soldats confiés à sa charité comme un père tendre aime ses enfants, il était aimé d'eux également. Il profitait de leur attachement et de leur déférence pour les instruire à fuir les excès de toute sorte qu'une armée en campagne ne se croit que trop permis sur un sol étranger; à supporter, sans murmurer, le regret de la patrie absente; à éviter d'ajouter aux maux de la guerre, déjà si grands par eux-mêmes, des cruautés inutiles qui ne conviennent qu'à des sauvages. Le général, témoin de la supériorité du *régiment de l'abbé Laurens* sur tous les autres, l'avait nommé le régiment modèle, et il s'était pris d'une vive affection pour le respectable aumônier. Ce fut donc avec bonheur qu'il le pressa dans ses bras, malgré la triste occasion qui réunissait les deux vieux amis séparés depuis plusieurs années.

Le rétablissement de Jules ne se fit pas attendre. Il n'en fut pas de même à l'égard

d'Ernest. Le chirurgien qu'on avait dû s'empresser d'appeler dès le premier moment avait mal réduit la fracture ; il fallut, au bout de trois jours, opérer une nouvelle réduction. Le pauvre enfant subit l'opération avec fermeté, mais un fâcheux incident amena la gangrène, et il ne resta plus qu'à se résoudre à l'expédient terrible de l'amputation.

Ce ne fut pas sans efforts qu'on parvint à déterminer le patient à s'y soumettre. Jules ne négligeait pas de lui représenter que le fils d'un général devait savoir souffrir avec courage. M. Durocher, présent à ses exhortations, gardait le silence. Mais trouvant, quelques instants après, Jules à l'écart : J'admirais tantôt, lui dit-il, les leçons d'héroïsme que tu donnais à ton frère. Je suis fier de me voir un fils si courageux en paroles qu'il ne démentirait pas sans doute dans l'action. Jules se rengorgeait.—Assurément, dit-il, le fils...—Bon, bon, interrompit M. Durocher, laisse-là ton général et écoute-moi. L'occasion se présente. — Parlez mon père. — Elle est grave. — Tant mieux. Vous verrez! — Tu

me suppléeras; car je n'aurais pas la force. — Vous!... Et Jules, orgueilleux de passer dans l'opinion de son père pour être plus courageux que lui, croyait se sentir grand comme un tambour major, de même que Bouchardon pensait avoir quarante pieds de haut quand il lisait Homère [1]. — L'opération que va subir ton pauvre frère est dangereuse; ses souffrances précédentes l'ont épuisé, et il est malheureusement possible que l'accident qui rend l'amputation nécessaire se reproduise encore après. — Et alors?... dit Jules avec anxiété. — Alors..... M. Durocher ne put achever, et une larme mouilla sa paupière. Jules comprit tout, excepté la larme qu'il avait vue s'échapper des yeux

[1] Bouchardon, célèbre sculpteur du siècle dernier, beaucoup trop vanté par ses contemporains, beaucoup trop déprécié par l'école davidienne. Il est impossible de méconnaître de la grandeur et de l'élévation dans ses principales œuvres; mais elles n'atteignent pas le degré que ferait supposer son enthousiasme pour les poëmes d'Homère, qu'il ne lut jamais, au reste, que dans les froides traductions qu'on connaissait alors. Parmi ses travaux les plus remarquables encore existants, il faut citer la fontaine de la rue de Grenelle Saint-Germain et les statues du chœur de l'église Saint-Sulpice.

de son père. Un général pleurer! Cela dérangeait toutes ses idées et lui semblait aussi extraordinaire que si le soleil se fût mis à marcher à rebours. Il n'avait jamais entendu dire que Caton, Régulus, Mutius Scævola eussent versé des larmes. L'âge seul avait pu produire une pareille faiblesse chez M. Durocher, et Jules pensa montrer une grande supériorité en refoulant une larme que la nature allait lui arracher aussi.

— Toi qui as un courage si fort au-dessus de ton âge, reprit le général, tu demeureras auprès d'Ernest pendant l'opération pour le soutenir par la fermeté de ton visage; car ce qu'on craint surtout, c'est que la force l'abandonne, et le docteur désire avoir autour de lui, pour soutenir le courage du patient par leur contenance impassible, des assistants sûrs d'eux comme tu l'es de toi. Jules était devenu pâle. Le général ne parut pas s'en apercevoir. D'ailleurs, ajouta-t-il, il est juste que celui qui a été la cause du mal aide, autant qu'il est en son pouvoir, la victime à le supporter. Je ne doute pas plus du courage d'Ernest que du tien, et il a sur toi l'avantage d'en

avoir donné des preuves incontestables; mais il a déjà tant souffert, ce noble enfant, et il est si faible! Comprends bien, Jules, que s'il résiste à l'opération, (Dieu, il faut l'espérer, nous fera cette grâce), il se trouvera privé, par ta faute, de la possibilité de se procurer les moyens d'existence que je ne puis lui laisser, puisque ma pension ne me survivra pas. Il est donc devenu pour toi plus qu'un frère. Ernest est à présent presque ton fils. Tu lui as rendu un protecteur indispensable; c'est toi qui dois lui en servir, et il faut le protéger contre les douleurs aussi bien que contre les privations. En t'acquittant religieusement de cette dette sacrée du malheur que tu t'es imposée toi-même, tu montreras plus de vrai courage, un courage plus difficile, que celui de l'homme qui va arracher la mèche d'une mine prête à sauter; et il n'est peut-être pas mal que tu puises la force nécessaire dans l'exemple que te donnera ton frère, de celui qu'on peut déployer contre la souffrance présente et la perspective du triste avenir qui doit la suivre.

M. Jules se trouva quelque peu humilié en se voyant invité par son père à prendre d'Ernest une leçon de courage. Il n'était pas bien convaincu encore que l'opinion qu'il s'était faite de cette vertu fût erronée; mais il ne voulait pas non plus qu'on pût douter du sien, quelque fausse application qu'on en voulût faire. Il se prépara donc à assister à l'opération, malgré sa répugnance. L'abbé Laurens devait pareillement s'y trouver, en apparence pour soutenir son courage s'il venait à faiblir, en réalité pour veiller sur Jules, dont son père doutait un peu plus.

Les choses se passèrent comme M. Durocher l'avait prévu. Ernest, qui s'était désolé comme un enfant jusqu'à ce que la résolution fût irrévocablement arrêtée, soutint sans pâlir la vue des apprêts et se soumit, avec celle d'un homme fait, à la scie du chirurgien, tandis que Jules, qui avait tranché du héros dans ses paroles, les lèvres blanches, tremblantes, et les yeux voilés, allait tomber en syncope, si l'abbé Laurens ne l'eût emporté hors de la chambre.

Il ne faut pas concevoir une trop mauvaise idée du courage ou de l'affection fraternelle de Jules, par suite de la faiblesse qu'il montrait dans cette cruelle occasion. Pour une infinité de gens dont l'énergie ne saurait être mise en doute, il serait impossible de supporter un semblable spectacle, tandis qu'ils rempliraient le rôle du patient sans jeter un seul gémissement. Le tort de Jules n'était pas de céder à la nature. Il consistait uniquement à viser, si l'on peut dire, à une sorte de courage à échasses. Nous ne devons pas non plus accuser son père de dureté pour avoir voulu donner à son fils une leçon qui lui fît comprendre à la fois la fausseté d'un système qui tend à placer le courage dans la tête et non dans l'âme, le ridicule de la présomption de ceux qui, sans connaître par expérience ce que peuvent être les souffrances pour autrui, s'ingèrent de leur donner des conseils dont ils auraient besoin les premiers; enfin, la possibilité que la force d'âme se trouve précisément chez celui où l'on s'attend le moins à la rencontrer. Il espérait surtout fortifier l'attachemet de

Jules pour Ernest par la connaissance complète de tout ce que ce dernier souffrait pour et par son frère.

Les craintes conçues par le docteur ne se réalisèrent pas : au temps ordinaire, Ernest entra en convalescence. Une guérison complète s'ensuivit; mais les soins que sa santé ébranlée exigèrent longtemps encore, et la perte de son bras ne lui permirent pas de reprendre le chemin du collége, où Jules retourna seul. M. Durocher se vit en conséquence obligé de se charger lui-même d'achever l'éducation de l'enfant, aidé du dévouement de l'abbé Laurens, autrefois professeur de seconde au célèbre collége de Juilly, avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Le général, de son côté, était un excellent mathématicien. Ernest, comprenant combien son malheur devait lui rendre les épreuves de la vie plus difficiles qu'à tout autre, ayant peut-être aussi le secret des obligations contractées envers lui par son frère, se livra avec activité et persévérance aux exercices nécessaires pour s'accoutumer à suppléer à la privation de son bras droit, et aux

études capables de le mettre à même de se créer, malgré cette privation, une existence indépendante et honorable. L'accomplissement de cette double et laborieuse tâche exigeait plus d'efforts de sa part que de tout autre; car le pauvre Ernest avait naturellement peu d'adresse et ne saisissait qu'avec quelque peine les démonstrations un peu abstraites; mais, ainsi qu'il arrive à tous ceux qui prennent la résolution d'opposer à la pesanteur de l'esprit l'opiniâtreté au travail, ce qu'Ernest n'apprenait que péniblement se gravait ensuite dans sa mémoire d'une manière ineffaçable. Avec les mêmes efforts, il parvint en peu de temps à écrire assez lisiblement et assez rapidement de la main gauche pour faire ses devoirs d'écolier, et ce fut un jour heureux que celui où il put informer lui-même son frère de ses progrès, par une lettre écrite de sa meilleure écriture.

Ce n'était pas assez. Il avait lu que le peintre Jouvenet, devenu paralytique du bras droit, s'était mis à exécuter un de ses tableaux les plus capitaux avec l'autre

main, et y réussit de telle manière, qu'on ne remarque presque aucune différence entre ce tableau et ses œuvres précédentes les plus estimées [1]. Ernest pensa en conséquence pouvoir reprendre le dessin, qu'il avait dû abandonner. Il trouva d'abord l'entreprise plus difficile que celle de l'écriture, parce qu'il n'est pas possible de tourner le papier à la commodité de la main comme on le fait pour écrire; mais, ici encore, la persévérance triompha de la difficulté. La première tête qu'il exécuta de cette manière fut offerte à sa mère et mise dans un beau cadre doré qui demeura appendu dans le modeste salon comme un trophée, que le général ne regardait pas

1 Ce tableau est celui de la Visitation, dit aussi celui du *Magnificat*, qu'on voit dans le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris.

Ernest ne pouvait pas deviner alors un autre exemple bien plus frappant, bien plus extraordinaire encore de ce que peut la force de la volonté unie à l'intelligence Il n'est personne à Paris qui ne connaisse, soit personnellement, soit par ses œuvres, l'ingénieux artiste qui, privé par la nature de l'usage de ses deux mains, et poussé néanmoins par son goût irrésistible pour la peinture, s'est mis à peindre AVEC LE PIED. Il y a longtemps que le poëte a dit : *Improbus labor omnia vincit.*

avec moins d'attendrissement que sa décoration, souvenir glorieux de sa première victoire.

Jules, avec plus de vivacité dans l'esprit, ne travaillait pas avec moins d'ardeur. Il n'avait pas oublié les paroles de son père : *Ernest est devenu pour toi plus que ton frère : il est presque ton fils. Tu lui as rendu un protecteur indispensable, c'est toi qui dois l'être ;* et il ne négligeait rien pour se mettre en état de remplir cette noble mission qui le relevait à ses yeux et lui rendait le souvenir du malheur d'Ernest moins amer. Lorsque le retour des vacances réunissait de nouveau les deux frère, il fallait voir de quels soins Jules entourait Ernest, et avec quelle tendresse Ernest les recevait de Jules.

Cette parfaite abnégation de l'un et de l'autre n'était pas l'effet du seul amour fraternel, du seul sentiment humain du devoir. On ne sait que trop combien souvent l'intérêt, l'amour-propre, la jalousie, l'incompatibilité de caractère élèvent de rivalités, de dissensions, quelquefois de chaines, entre des êtres qui, sortis du même

sein, devraient demeurer unis par une tendresse et un dévouement inaltérables. Le vénérable abbé Laurens avait cherché à consolider les sentiments réciproques des deux frères en les asseyant sur la charité chrétienne, cette unique source des véritables et solides vertus. Il s'appliquait, d'autre part, à rectifier les fausses idées de Jules sur le courage. — Croyez-vous, lui disait celui-ci, que ces grands hommes de l'antiquité, qu'on nous cite comme des modèles d'héroïsme, aient quelquefois répandu des larmes? — L'histoire n'en dit rien, répondait l'abbé ; mais on peut supposer que les gens qui avaient fait divorce avec la nature et avec la raison, au point de nier la douleur quand elle les tordait sur leur lit, auraient eu honte de laisser apercevoir que leur cœur n'était pas tout à fait pétrifié. Ce que je sais mieux, c'est que le Christ *pleura* sur la destruction de Jérusalem; c'est que, dans la douloureuse nuit du Jardin des Oliviers, *il fut saisi de frayeur, d'une extrême affliction, sua des gouttes de sang* aux approche du supplice de la Croix, et *supplia son Père d'éloigner*

ce calice, s'il était possible. Dieu fait homme s'est mis au niveau de l'humanité; les héros païens, en voulant se faire dieux, se sont faits statues seulement. Jésus-Christ a pourtant donné un bel exemple de courage, en supportant sans se plaindre ces ignominies, ces tourments dont la prévision avait rendu *son âme triste jusqu'à la mort*, et qu'il pouvait si facilement éviter, soit en niant la vérité, soit en faisant usage de sa puissance contre ses bourreaux. Il nous apprend ainsi qu'il faut accepter le péril quand il se présente, et non l'aller chercher. — Je comprends, disait Jules; cependant nous ne pouvons blâmer ces hommes généreux qui volent au secours de leur semblable entraîné par les flots, menacé par les flammes, ou attaqué par des assassins. — Certainement non; mais on ne peut louer ceux qui prennent pour habitude de risquer sans nécessité louable leur vie, à la pointe d'une épée comme des spadassins, sur une corde raide ou sur une échelle comme des bateleurs, dans l'eau comme des chiens de Terre-Neuve. *Celui qui aime le péril y succombe*, dit l'É-

criture; celui qui le fuit lâchement, quand Dieu le lui présente, désobéit à ses ordres et manque de confiance dans sa miséricorde. Personne ne sait à quel genre d'épreuves il est destiné; il doit donc attendre. Léonidas et d'Assas sont morts glorieusement, frappés par le fer ennemi. Croyez-vous que Fabius, qui triomphe sans combattre, que Desgenettes qui s'inocule la peste, que dis-je? que l'humble sœur de charité, qui se fait une loi de vaincre sans cesse les répugnances les plus naturelles pour le soulagement d'autrui, qui s'expose tous les jours à une mort sans faste entre les murs d'un hôpital, le cèdent en courage aux héros des Thermopyles ou de Clostercamp, ou que leur genre de courage soit de moins bon aloi? Frédéric-le-Grand citait, comme étant le plus courageux de son armée, un jeune fifre qui, à l'une de ses batailles les plus sanglantes, avait joué, durant toute l'action, de son instrument sans faire une fausse note. N'est-il pas vrai qu'en fait de combat, plus il se prolonge, et plus il faut de courage pour le soutenir? Eh bien, nous avons des ennemis qui nous livrent pen-

dant toute notre vie un combat acharné. C'est l'adversité : ce sont nos passions. Celui qui parviendra à les vaincre aura donc déployé plus de courage que celui qui aura, durant quelques instants, soutenu sans faiblir le choc d'un accident ou l'attaque d'un autre homme. Vous voyez bien, mon cher Jules, qu'il est bon de définir le vrai sens du mot courage, pour éviter de le confondre avec la témérité ou la folie.

A Ernest, il se contentait de rappeler que le Seigneur a dit : *J'ai vu la misère de ceux qui sont sans secours. J'ai entendu les gémissements du pauvre, et maintenant je vais me lever....*

Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui succombez sous le faix, et je vous soulagerai.

Les deux jeunes gens terminèrent leurs études à peu près en même temps, Jules au collége, Ernest à la maison paternelle. Ce dernier avait le génie de la mécanique. Une grande manufacture, instruite de son aptitude et de la solidité de son caractère, voulut l'année suivante se l'attacher,

malgré sa jeunesse et son infirmité, à des conditions avantageuses. Jules, voyant son frère en position de se suffire, sentit renaître son goût pour l'état militaire. Il entra donc à l'Ecole polytechnique, et en sortit avec le grade de sous-lieutenant pour suivre l'armée qui partait, sous le commandement du général de Bourmont, pour conquérir l'Algérie. Le jeune officier, dès son début, se distingua au point de mériter d'être décoré sur les ruines mêmes de la Cashba, à la prise de laquelle il avait concouru d'une manière efficace.

De son côté, Ernest étudiait dans sa manufacture l'exécution d'une nouvelle machine qui devait faire révolution dans la fabrication des tissus.

Pendant ce temps, une autre révolution se préparait. Les ordonnances de juillet 1830 avaient paru. Les terribles faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau envoyaient leur population redoutable contre le palais des rois. Ses flots mugissants inondaient, comme un torrent débordé, les rues du centre de la capitale; l'orage grondait et laissait de temps à autre échap-

per de son sein menaçant les éclairs et la foudre. Le sang coulait.

Le soleil du 28 juillet venait de se lever; la nuit n'avait pas calmé la tourmente populaire. Quelques-uns des ouvriers attachés à la manufacture où Ernest était employé étaient venus pour reprendre leurs travaux; mais, détournés par l'inquiétude générale des esprits, et plus encore par l'absence de leurs camarades, ils se disposaient à quitter à leur tour l'atelier pour aller les rejoindre. Ernest, seul chef de la maison en l'absence du directeur, prévenu de leur dessein, vint au milieu d'eux. Quel sentiment vous pousse? leur dit-il. Appartient-il à de bons ouvriers de se mêler à des troubles populaires? Est-ce en abandonnant votre travail pour aller faire dans la rue de la politique à coups de fusil, que vous gagnerez le pain qu'attendent vos femmes et vos enfants? Que savez-vous si, pendant que vous vous battrez pour des questions que vous ne pouvez bien comprendre, d'autres ne chercheront pas à profiter des désordres pour en commettre aussi à leur profit? Nous avons des magis-

trats : laissons-leur le soin de démêler ce qui est juste de ce qui est injuste. Ne mettons pas la violence à la place de la loi. Si vos magistrats vous appellent au nom de la justice en péril, il sera temps de leur obéir. Jusque-là, tenez-vous paisibles. Quant à moi, je déclare que celui qui, pour le moment, sortira d'ici, n'y rentrera pas.

Personne, après ces paroles raisonnables, ne tenta plus de sortir ; mais personne aussi ne se remit à l'ouvrage. L'anxiété paralysait les mains comme les intelligences.

— Mes amis, leur dit encore Ernest, comme il est impossible de prévoir si des malfaiteurs ne seront pas disposés à profiter de ces moments de trouble, pour venir piller une maison où l'on sait qu'il peut y avoir un riche butin à faire, nous allons, par précaution, nous armer afin de nous défendre en cas d'attaque. Il existe plusieurs fusils laissés par d'anciens employés qui faisaient partie de la garde nationale à l'époque où elle fut licenciée. Je vais vous les faire distribuer. Nous retrouverons

peut-être bien aussi quelques vieux uniformes que les plus prudents d'entre vous feraient peut-être bien de revêtir; cela impose toujours plus qu'une blouse ou une veste.

On chercha, et l'on trouva en effet deux capotes, six habits et trois vieux bonnets à poil rongés par les vers, une douzaine de sabres, de gibernes, et autant de fusils de munition ou de chasse; mais il n'existait dans la maison ni poudre ni balles, et Ernest ne voulut pas permettre qu'on sortît pour s'en procurer. Il fit monter au milieu de la cour un vieux baril plein de poussier de charbon de terre. Les habits et les armes furent distribués entre les vingt-deux personnes qui étaient présentes, ce qui laisse supposer que chacun était équipé d'une manière qui eût pu paraître plaisante dans toute autre circonstance; mais le bruit de la fusillade et de l'artillerie qui se faisaient entendre sans discontinuer, et dont chaque explosion était suivie d'une explosion de cris faciles à interpréter, ne permettait guère de voir le côté grotesque des choses.

Ces apprêts avaient pris une bonne partie de la matinée, et assez occupé tout le monde pour faire oublier l'envie de sortir. On allait procéder à un léger repas, lorsque tout à coup la grosse cloche de la porte fut mise en mouvement avec violence. Voyez par le guichet, dit Ernest au portier, qui ce peut être, et n'ouvrez pas sans mon ordre. — C'est un officier qui a la figure ensanglantée. En même temps une voix se fit entendre à travers le guichet. Ernest, c'est toi ! fais-moi ouvrir sur-le-champ, ou je suis perdu !... — Mon frère !... Ouvrez, ouvrez vite, cria Ernest au portier. La porte, en s'ouvrant, laissa entendre des clameurs furieuses qui semblaient s'approcher rapidement. Ernest, dit Jules, je suis perdu, perdu, te dis-je ! ils ont tué mon cheval, ils m'ont blessé au front. Six aides-de-camp ont déjà mordu la poussière. Des armes ! des armes ! Je leur ferai du moins payer mon sang, s'ils en ont soif !

Ernest ne pouvait comprendre comment il se faisait que Jules, qu'il croyait en Afrique, se trouvât à Paris, au milieu du

carnage ; mais ce n'était pas le moment des explications; car la foule, que le jeune officier n'avait pu devancer que de quelques toises, était déjà à la porte, et sommait de l'ouvrir, si l'on ne voulait la voir enfoncer.

La situation devenait de plus en plus critique. On ne savait à qui l'on avait affaire. La troupe paraissait nombreuse ; elle était certainement menaçante. Aux acclamations de VIVE LA CHARTE ! qu'elle poussait, se mêlaient des cris sinistres. Il était impossible de rien espérer de bon d'une multitude qui se ruait avec ces démonstrations sur les traces d'un seul homme. Le cri politique n'était évidemment qu'un symbole emprunté par des mal intentionnés pour déguiser des desseins auxquels la politique était complétement étrangère.

Ernest sentit cela tout d'un coup. Jules, se voyant sur un terrain ami, avait repris le calme qui convient à l'officier. Mes amis, disait-il, si vous voulez suivre mes conseils, nous saurons bien résister ; il ne faut qu'un peu de courage.

Ernest connaissait trop bien l'histoire de nos révolutions pour s'abuser sur l'étendue du péril qui menaçait son frère. D'une autre part, il ne savait trop quelle confiance il pouvait avoir dans les dispositions de ses ouvriers, qui gardaient le silence et ne laissaient aucunement apercevoir l'impression produite sur leur esprit par cet incident tout à fait inattendu. Il voulut les interroger. Mes amis, leur dit-il, souffrirez-vous qu'on vienne égorger mon frère au milieu de nous? — Non, non, s'écrièrent-ils, si nous pouvons le sauver. — Je compte sur vous, donc; mais que chacun m'obéisse. Rangez-vous au fond de la cour, tout prêts à faire le simulacre de tirer à mon premier commandement. Que les quatre hommes les plus résolus se tiennent aux deux côtés de la petite porte, et soient prêts à exécuter mes ordres au moindre signe. Toi, mon cher Jules, retire-toi; la vue de ton uniforme nous compromettrait au lieu de nous servir. — Quoi? tu voudrais... — Je te demande de me laisser agir comme je crois devoir le faire. Si l'on se bat, libre à toi de venir nous aider;

nous n'aurons alors personne de trop. Les ouvriers applaudirent. Jules, subjugué par ce ton d'autorité qu'il ne soupçonnait pas chez son frère, se retira rassuré, en voyant le sang-froid qu'il montrait dans un pareil moment et les dispositions qu'il prenait avec tant d'assurance. Il se résolut toutefois d'observer tout d'un endroit d'où il ne pouvait être aperçu, et de voler au secours d'Ernest, s'il le voyait menacé de quelque danger.

Tout cela se passa en beaucoup moins de temps que n'en a pris notre récit. Néanmoins, les assaillants irrités du délai qu'on mettait à leur répondre, se mettaient de leur côté en devoir d'exécuter leur menace; heureusement la porte était solide et la foule, encombrée dans une rue étroite, ne pouvait agir en pleine liberté.

Quand tout fut prêt selon le désir d'Ernest, qui se plaça près son baril de poussier, un pistolet sans chien à la main (on n'avait pu en trouver un en meilleur état), il commanda au portier d'ouvrir, ordre que celui-ci n'exécuta pas sans péril d'être écrasé par le flot qui se précipita aussitôt,

et d'où s'échappaient ces cris : Où est-il? où est-il? Qu'on nous le livre! sinon..... Tous ces furieux étaient armés; mais, pour la plupart, de ces armes étranges dont beaucoup eussent été embarrassés de faire usage; les autres tenaient des sabres, des épées, des haches. Par bonheur, aucun n'avait d'arme à feu. La bonne contenance des ouvriers et de leur commandant, l'impassibilité avec laquelle ils accueillaient ces clameurs, produisirent un prompt effet. L'hésitation parut prendre la place de la colère. Ernest remarqua tout de suite cette circonstance favorable et le parti qu'il pouvait en tirer. Comme on vit qu'il voulait parler, une sorte de silence s'établit. Puis-je savoir, messieurs, dit-il d'un ton ferme, ce qui vous porte à violer le domicile de citoyens paisibles? — Où est-il? où est-il? recommencèrent-ils à crier; où est l'officier? où est l'aide-de-camp? Il est entré ici, nous le voulons! — Et qu'en voulez-vous faire? — Nous voulons venger sur lui la mort de nos frères égorgés par son général. Oui, oui! nous le voulons! — C'est-à-dire, reprit Ernest

avec plus de fermeté encore, que vous voulez commettre un assassinat de sang-froid sur un homme sans défense? — Pas tant de raisons, livrez-le nous, ou nous allons mettre le feu à la maison! Ernest fit signe aux quatre hommes de garde à la porte de la fermer, ce qui fut exécuté, non sans quelque peine; à un autre signe, les ouvriers postés au fond de la cour firent mine d'apprêter leurs armes. — Messieurs, l'officier que vous cherchez est mon frère; il me serait étranger, que je n'aurais pas la lâcheté de livrer un homme qui s'est fié à moi. Mais vous n'avez rien à demander ici, car vous êtes mes prisonniers! Bas les armes, ou je fais tout sauter! cria-t-il en approchant son pistolet du baril, tandis que sa petite troupe, le secondant à merveille, faisait le mouvement de coucher en joue.

Ce mouvement imprima une panique générale. Ceux qui étaient contre la porte voulurent se sauver, mais, la trouvant fermée, ils se mirent à crier. Leurs cris, mal compris, achevèrent d'épouvanter ceux qui étaient au premier rang, et qui

se crurent attaqués par derrière. Bas les armes! répéta Ernest, sans leur donner le temps de se remettre de leur surprise: à cette condition seule on vous ouvrira, ou pas un seul ne sortira en vie!..... En un instant, les tridents, les lances gothiques, les sabres, tombèrent à terre en un monceau. Ernest était trop pressé d'être délivré de ces importuns visiteurs pour les retenir. Ouvrez les portes, dit-il, et laissez sortir tout le monde. Personne ne demanda son reste. En une minute, la cour demeura vide, et les portes furent refermées et barricadées avec soin, de crainte d'une nouvelle attaque, mais elle n'eut pas lieu. On fit néanmoins une garde attentive le restant du jour, la nuit et le lendemain, jusqu'à ce que la nouvelle de la prise des Tuileries eût annoncé que tout était fini et qu'une dynastie venait de passer.

Les deux frères s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Jules avait raconté à Ernest comment, envoyé à Paris pour porter des dépêches après le départ du bâtiment qui avait annoncé la prise d'Alger, il était arrivé précisément au moment où

la lutte venait de s'engager entre le gouvernement et le peuple; que le maréchal Marmont, dont il était connu, l'avait retenu pour lui servir d'aide-de-camp; qu'en portant des ordres, il était tombé, au détour d'une rue, dans cette troupe de furieux, qui combattaient... contre les réverbères, et criaient : A l'archevêché! à l'archevêché! Hourra sur l'aide-de-camp! lorsqu'il reconnut qu'il était près de la maison de son frère et s'empressa de venir y chercher un refuge, après s'être débarrassé de son cheval, qui venait d'être abattu. Je ne pensais pas, mon cher Ernest, être suivi de si près, sans quoi je ne serais pas venu attirer sur toi et ces braves gens un danger que tu n'as su éviter que par une rare présence d'esprit et un courage dont je ne t'aurais pas cru capable autrefois, ajouta-t-il avec un léger sourire. Mais quand on est fils d'un général...
— Brisons là, dit Ernest en souriant aussi, et allons voir si, après notre victoire qui n'a coûté ni sang ni larmes, nous pourrons trouver à déjeuner.

Jules est retourné en Afrique et porte aujourd'hui, comme son père, deux belles épaulettes étoilées, et la croix d'officier de la Légion-d'Honneur brille sur sa poitrine. Ernest, l'un de nos ingénieurs les plus distingués, est devenu l'associé, le gendre, enfin le successeur du riche fabricant dont il sut, par son courage, sauver la fortune; et le vieil abbé Laurens, qui vit encore, dit quelquefois, quand il raconte l'histoire des deux fils du général: Le courage qui se montre sur le champ de bataille est grand et noble; mais celui qui lutte sans se démentir contre l'adversité, qui va jusqu'à triompher des obstacles opposés par la nature, est plus grand et plus noble encore: du moins est-il peut-être le plus difficile.

DESDOUITS.

Ancien professeur de physique dans un des premiers colléges de Paris, occupé tout entier aujourd'hui de l'éducation de sa jeune famille, M. Desdouits a trop restreint le cercle de ses travaux. Il est permis de regretter que cette élévation d'idées, cette noblesse de style, cette justesse d'aperçus qui attachent invinciblement dans l'auteur de l'Homme et la Création, réunies au talent de démonstration, à la finesse d'expression, à la critique judicieuse du feuilletoniste, rapporteur des séances de l'Académie des Sciences dans un de nos journaux religieux, ne soient point utilisées au profit d'un plus nombreux concours d'élèves et à l'honneur du corps qui saurait mettre à sa place un de ses membres les plus distingués.

DES AMPHITHÉATRES ROMAINS.

On sait combien les anciens étaient passionnés pour les représentations scéniques, pour les jeux et pour les combats sanglants, qui étaient pour le peuple romain le spectacle par excellence. Ce peuple, qui ne demandait à ses maîtres que du pain et des jeux publics, *panem et circenses,* semblait en effet ne vivre et ne res-

pirer que pour les émotions théâtrales, et ses maîtres le servaient à souhait, par la fréquence, l'étendue et le luxe des représentations en tout genre qu'ils jetaient en pâture à son insatiable curiosité.

Parmi les constructions consacrées à ces différents exercices, il faut distinguer les théâtres, les cirques et les amphithéâtres.

Les théâtres proprement dits ressemblaient assez, par leur disposition comme par leur objet, aux théâtres modernes. C'était un ensemble circulaire de gradins en retrait les uns sur les autres, comme les bancs des grandes salles dans lesquelles se font nos cours publics. Les cornes de cet hémicycle aboutissaient à la scène, qui occupait un espace rectangulaire de largeur variable.

Les cirques étaient des terrains assez vastes, dont le Champ-de-Mars à Paris donne une idée assez nette. Ils étaient aussi entourés de bancs en gradins. Ils servaient principalement aux courses de chars et aux exercices équestres. Le grand cirque de Rome avait 555 mètres de long, et environ 200 de large; il était arrondi à

l'une de ses extrémités, et partagé, dans le sens de sa longueur, par une sorte de bas mur en brique, désigné sous le nom de *spina*. Cette arête se terminait à quelques mètres en avant de la courbure extrême, et là se trouvait une pyramide ou borne agonale que les joûteurs devaient tourner avec une certaine adresse, et contre laquelle il leur arrivait souvent de culbuter. Le grand cirque avait une surface d'environ 10 hectares, ce qui forme un peu plus du quart de la surface de notre Champ-de-Mars. Selon Pline, 260,000 spectateurs trouvaient place autour de son enceinte; mais on y était exposé au soleil, à la poussière et à la pluie, comme le sont les Parisiens aux jours de courses ou de revues.

Les amphithéâtres étaient des enceintes complètes, moins étendues que les cirques, et dont on se fait une idée nette en imaginant deux théâtres demi-circulaires appliqués l'un contre l'autre sur un diamètre commun; seulement la courbure en était généralement elliptique. L'enceinte était une construction massive, fort large à sa

base, qui contenait diverses salles et des loges pour les bêtes féroces; elle allait en rétrécissant avec la hauteur, par suite du retrait des gradins successifs. Ces bancs étaient divisés convenablement par des vides pour faciliter la circulation. Malgré l'étendue assez considérable qu'occupaient ces enceintes, puisqu'elles recevaient parfois au delà de 80 mille spectateurs, on tenait ceux-ci à couvert de la pluie et du soleil, au moyen d'un toit mobile en étoffe, nommé *velarium,* dont l'établissement et la manœuvre sont imparfaitement connus.

L'amphithéâtre était donc, à l'intérieur, une sorte d'entonnoir, ou plutôt de terrine dont le plat-fond, désigné sous le nom d'*arène,* à cause du sable dont il était couvert, était le champ de bataille où s'égorgeaient les hommes et les bêtes pour le plaisir du peuple. Autour de l'arène régnait un fossé de 3 à 4 mètres de large sur autant de profondeur; ce fossé, connu sous le nom d'*euripe,* était toujours rempli d'eau, et il avait pour but d'empêcher les bêtes d'approcher des premières loges, qui formaient une galerie assez peu élevée au-dessus du sol.

Cette galerie, nommée le *podium*, était destinée aux sénateurs et à la haute aristocratie romaine.

Les combats de l'arène étaient de trois sortes : ou l'on faisait combattre entre eux des hommes voués à ce triste métier, ou la lutte avait lieu entre diverses sortes de bêtes féroces, ou bien l'on faisait combattre les hommes contre les bêtes.

Les combattants humains portaient le nom de gladiateurs.

C'étaient des criminels ou des esclaves, mais souvent aussi des hommes libres qui se consacraient volontairement à cette hideuse profession, en vue de la gloire qu'y attachait la cruelle populace de Rome. En entrant dans l'arène, les gladiateurs défilaient devant la loge impériale, en prononçant la célèbre formule : « *Ave, Cæsar, morituri te salutant*[1]. » Puis ils se battaient par paires, jusqu'à ce qu'un des deux combattants fût blessé. Alors, selon l'humeur du peuple, on lui accordait la vie, ou on le faisait égorger par son vainqueur.

[1] César, reçois le salut d'hommes qui vont mourir.

Les combats de bêtes avaient lieu généralement entre animaux d'espèces différentes. Nous serions fort embarrassés aujourd'hui pour réunir les légions de bêtes sauvages que les Romains empilaient dans leurs amphithéâtres. Pompée fit combattre 20 éléphants, 400 léopards et 600 lions. Le jour de l'inauguration du fameux Colysée, sous Titus, 9000 animaux féroces périrent dans l'arène; et peu d'années après, sous Trajan, 11,000 autres y furent sacrifiés pour célébrer sa victoire sur les Parthes. Sous Probus, il parut une fois dans l'amphithéâtre 1000 autruches, 1000 cerfs et 1000 sangliers.

Les combats des hommes contre les bêtes étaient soutenus par des gladiateurs connus sous le nom de *bestiaires,* et qui, au fond, n'étaient pas autre chose que les *matadores* espagnols de nos jours. Lorsqu'on livrait des criminels aux bêtes de l'amphithéâtre, quelquefois on leur mettait des armes à la main; le plus souvent on les jetait désarmés sous la griffe des lions et des panthères. Tel fut particulièrement le sort d'une foule de chrétiens pendant plus de

deux siècles. Tous nos lecteurs savent que saint Ignace d'Antioche fut dévoré en quelques instants par deux lions. Dans les actes du martyre de sainte Perpétue et de ses compagnons, on voit paraître un sanglier, un ours, un léopard et une vache sauvage qui lança sainte Perpétue en l'air sans lui faire de mal. Il est inutile de dire que jamais les chrétiens n'essayaient de résister aux bêtes. On cite toutefois l'aventure d'une famille chrétienne composée du père, de la mère et d'un enfant à la mamelle, jetés tous trois à l'amphithéâtre, sous le règne de Néron. Un lion a déjà abattu sur eux ses ongles de fer. Animé peut-être par la vue de sa femme et de son enfant, le robuste chrétien saisit les deux mâchoires de la bête féroce, les écarte avec une indicible puissance, et déchire la bouche du lion, qui tombe expirant à ses pieds. Saisi d'admiration pour ce triomphe de la force matérielle, le peuple fait sortir cette noble famille de l'amphithéâtre, en la couvrant de couronnes.

Souvent on inondait les arènes par des conduits particuliers; transformées en

vastes lacs, les amphithéâtres offraient alors le spectacle ou d'un combat naval, ou de la lutte entre des animaux aquatiques, tels que les crocodiles.

L'influence croissante du Christianisme fit tomber peu à peu les combats de l'amphithéâtre. Constantin fit les premiers règlements propres à réduire le nombre des gladiateurs. On rapporte que l'empereur Honorius célébrant, par des fêtes magnifiques, la délivrance de Rome dont on avait chassé les Goths, un moine d'Asie, nommé Télémaque, eut un jour la hardiesse de descendre dans l'arène et de séparer les combattants. Le peuple, furieux de voir interrompre ses plaisirs, lapida le moine; mais presque aussitôt, mu par un repentir vif et sincère, il proclama Télémaque martyr, et lui décerna le culte des saints. Honorius profita de cette occasion pour abolir les jeux de l'amphithéâtre et son décret fut accepté sans murmure.

Il reste beaucoup de débris d'amphithéâtres romains. A Rome même, on admire les restes imposants du gigantesque Colysée, autrement dit Amphithéâtre de

Flavius, du prénom de l'empereur Vespasien, qui en est l'auteur. Ses gradins contenaient des places pour 87,000 personnes. Il couvrait un espace total de 2 hectares et demi. La France possède à Nîmes un amphithéâtre entier, restauré avec beaucoup de soin; le grand axe de l'ellipse est de 133 mètres; le petit axe de 101; il couvre sur le sol un peu plus d'un hectare. C'est un des plus beaux et des plus complets monuments que nous ait légués l'antiquité.

TURQUETY.

La Bretagne, cette contrée de vieille foi et de naïves croyances, se reflète tout entière dans les poésies de M. Edouard Turquety. On sent bien, en les lisant, que le cœur les a dictées. Aussi éprouve-t-on un charme indicible à les relire, quand déjà on les sait par cœur. On a dit que les hymnes de M. Turquety pourraient être chantés dans nos temples, devant les saints autels. Cela est vrai, surtout de ceux qui parent son livre : *Poésie catholique*.

PRIEZ POUR NOUS.

O Vierge immaculée,
O lis de la vallée,
Fleur, près de qui nos fleurs
Perdraient de leurs couleurs;
Vierge et mère ingénue,
Etoile de la nue,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

O Reine glorieuse,
Rose mystérieuse,
Sanctuaire où le cœur
Dépouille sa langueur,

Où l'âme est appelée,
Et bientôt consolée,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

Fontaine où l'on s'abreuve,
Comme aux vagues du fleuve;
Où l'on boit chaque jour
L'eau pure de l'amour;
Arche de l'alliance,
Aurore d'innocence,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

Parfum, source efficace
De rosée et de grâce,
Miroir éblouissant,
Refuge caressant,
Ineffable patronne,
Qui plaint et qui pardonne,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

Auréole bénie,
Lumière indéfinie,
Perle au reflet si beau,
Doux et chaste flambeau,
Souveraine de gloire,
Lampe d'or, tour d'ivoire,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

Priez pour nous, Marie,
Pour nous dont le cœur prie;
Vase rempli de miel,
Astre et Porte du ciel,
Astre qui nous éclaire
D'un rayon tutélaire,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

Priez pour nous, car l'âme
Tremble comme une flamme
Dans ce morne désert,
Où la foule se perd;
Dans cette ombre suivie,
Qu'on appelle la vie,
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

O Vierge aimable et pure,
L'encens de la nature
Touche moins votre cœur
Qu'un seul cri de douleur;
Souriez donc, ô Mère,
Aux larmes de la terre;
Nous sommes à genoux;
Priez, priez pour nous.

O ma Mère, je viens encore
Me réfugier près de vous;
Je viens revoir vos yeux si doux,
Vos traits qui reflètent l'aurore.

Je vous parle, et mes maux en sont presque oubliés;
O Mère, oh! laissez-moi vous peindre mon extase,
Et, du fond de mon cœur, comme du fond d'un vase,
Versez mon amour à vos pieds.

Je suis la plante moissonnée,
Qui s'effeuillerait dans la mort,
Si vos deux bras n'étaient un port
Où reverdit l'âme fanée.

Mais sitôt que je vois le rayon de vos yeux,
Le sourire qui part de vos lèvres divines,
Il me semble qu'un ange arrache les épines
De la route qui mène aux cieux.

O ma Mère, ô ma douce Mère,
Eclaircissez enfin ma nuit:
Mon pauvre cœur s'use et languit.
Dans sa tristesse solitaire.

Répandez vos parfums, comme une vigne en fleur,
Autour du chevet sombre où j'ai posé ma tête,
Où j'attends, en pleurant, la fin de la tempête,
Et des crépuscules meilleurs.

Veillez sur moi, tendre colombe,
Protectrice de l'arbrisseau;
Votre aile a cherché mon berceau,
Et s'arrêtera sur ma tombe.

Veillez sur moi, qu'entoure un précoce linceul,
Sur moi, que le présent, l'avenir décourage,
Et qui n'ai plus d'espoir qu'au pied de votre image,
Quand je souffre et que je suis seul.

Je suis seul ! Oh ! non, Vierge sainte,
Pardonne, il me reste avec toi,
Il me reste une mère à moi,
Et son âme écoute ma plainte;
Cette mère chérie, elle est là qui m'attend,
Qui verse sur mon front ses plus douces prières,
Et je me dis : Courage ! oh ! j'ai toujours deux mères;
L'une est ici, l'autre m'attend.

ANDRYANE.

Depuis que j'ai lu l'histoire de ses longues souffrances, le nom d'Alexandre Andryane m'apparaît dans mes rêves entouré de l'auréole du martyre et embaumé des parfums de la résignation. Compagnon de captivité de Silvio Pellico, M. Andryane a gémi, pendant plus de quinze ans, dans les cachots du Spielberg. Il était condamné à y mourir, et il faut lire ses touchants récits pour comprendre tout ce qu'il y eut d'amertume et de désolation dans cette vie qui s'éteignait loin du pays natal, sous le ciel brumeux de la Moravie, dans les fers du forçat. Il faut connaître l'ardeur d'une jeune intelligence, la puissance de l'amour de la gloire pour comprendre le supplice d'une âme comprimée par le malheur, tuée avant le temps, destinée à mourir obscure et ignorée du monde. Nous voudrions pouvoir vous raconter ici les années de misère du pauvre captif; vous n'y trouveriez pas seulement d'émouvants tableaux; mais un reflet divin du ciel est tombé sur ces pages; la Religion est descendue dans les prisons du Spielberg, et vous apprendriez là à bénir sa douce influence et ses admirables bienfaits. Ne pouvant tout copier et ne sachant comment choisir dans un livre où tout est plein d'intérêt, nous vous engageons à le lire et nous transcrivons ici la scène de la condamnation.

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER D'ÉTAT.

L'AGITATION, les craintes d'une ville entière tout à coup saisie d'indignation et de pitié en apprenant le sort funeste qui

était réservé à quelques-uns de ses premiers citoyens, dont le crime avait été d'aspirer à son indépendance; les mortelles alternatives, les longues agonies de tant de familles désolées, ne nous parvenaient pas, à nous, pauvres victimes qu'une justice arbitraire avait dévouées à la captivité et à la mort... C'est dans le silence, dans le mystère qu'il nous fallait souffrir et attendre le fatal dénouement du sombre drame dont nous étions les tristes acteurs...

Pour mieux me préparer au terrible passage de la vie à l'éternité, pour avoir dans ces derniers jours mes pensées plus à moi et mon cœur plus à Dieu, je résolus de me séparer de mes compagnons d'infortune; mais au moment d'en faire la demande, je me sentis arrêté par l'attachement que j'avais pour eux et par l'idée surtout que je m'éloignerais de Confalonieri malade, de Confalonieri dont la douloureuse position m'occupait si vivement!

Tout le jour et une partie des nuits j'étais aux aguets pour tâcher de deviner ce qui se passait dans sa prison, où l'on en-

tendait par intervalles des bruits inusités, des dérangements de meubles, des voix confuses qui me faisaient craindre que quelque chose de funeste ou d'extraordinaire ne lui fût arrivé; mais vainement restais-je des heures entières auprès du mur pour recueillir le moindre son, le coup le plus léger qui s'y ferait entendre... tout était muet !... Entouré de guichetiers qui ne le quittaient jamais, l'infortuné Frédéric luttait sur son lit de douleurs contre la torture que Salvotti lui faisait éprouver et contre les atteintes toujours plus graves d'un mal qui le laissait souvent deux ou trois heures sans connaissance.

Cependant, tout ce qui se passait nous donnait la conviction que nous étions arrivés au terme de notre affreuse incertitude; à chaque rumeur inaccoutumée dans le corridor, à chaque porte qui s'ouvrait, nous nous disions : « Ils sont venus, nous allons tout connaître... » Mais rien n'apparaissait, et nous retombions dans ces torturantes anxiétés dont un instant nous avions espéré la fin.

Le 20 janvier, la journée avait été plus agitée, plus fatigante encore que les précédentes; la nuit venue, mes compagnons se couchèrent en répétant, comme chaque soir : « *Ce sera pour demain...* » puis ils s'endormirent. Mais moi, je veillais et pleurais en silence, en songeant à la douleur qu'allait éprouver ma famille bien-aimée, en me disant que le moment approchait où j'allais quitter la vie... la vie, hélas! qui se montrait si belle et dont il me semblait que je n'avais jamais connu le prix!... Ah! que le détachement des joies et des bonheurs de la terre pénétrait difficilement dans mon âme... et qu'il me fallait d'efforts, ô mon Dieu! pour me jeter sans retour dans tes bras et pour y trouver la résignation et l'espérance!... Alors tous les sacrifices que j'avais faits à ma cause, à l'honneur, se représentaient à ma pensée; alors je me demandais avec amertume où étaient les compensations à tant de tortures, la récompense de tant de dévouement! Et ne les trouvant en ce monde que dans l'estime et l'amour des êtres chéris que mon supplice allait déses-

pérer, je ne voyais plus dans ma conduite qu'ingratitude et folie... jusqu'à ce que le consolant souvenir des assauts que Salvotti avait vainement tentés contre moi, ou l'exemple de Confalonieri, cet homme admirable et si à plaindre qui souffrait près de nous, vinssent me rendre la satisfaction de moi-même et la volonté de soutenir avec courage et dignité, jusqu'au moment suprême, l'épreuve dernière qui m'était réservée.

Minuit avait sonné depuis longtemps aux horloges de la ville, et rien n'interrompait le silence qui régnait autour de nous, lorsqu'un bruit confus de voix sourdes et entremêlées de pas pressés et circonspects parvint jusqu'à moi. Pour mieux entendre je me lève, je vais au guichet, j'écoute... La rumeur devenait plus distincte, on s'approchait... La grille du corridor s'ouvre, on s'avance, on s'arrête... C'était dans la prison de Confalonieri qu'on entrait... Tant de gens ne pouvaient venir, à cette heure de la nuit, pour une visite ordinaire; je n'avais pas entendu sortir les gardiens de Frédéric, comme il arrivait

quelquefois, quand ses paroxismes le prenaient et qu'il avait besoin de secours... On venait donc le prendre pour le conduire au lieu où la sentence devait être prononcée... J'éveillai mes compagnons : « Ils sont entrés chez Confalonieri, leur dis-je; dans quelques minutes ils seront ici... » Rinaldini se leva sur son séant et me dit : « Peut-être transporte-t-on seulement le comte à Santa-Margarita? — A une heure du matin, pour un simple changement... non, mon ami... c'est devant la commission et nous allons le suivre... — Et moi aussi? reprit-il. — Je ne le crois pas; tu sais bien que le procès des Brescians n'est pas terminé... Tranquillise-toi donc... Mais que font-ils donc si longtemps dans la prison de Confalonieri? serait-ce seulement le médecin, ou Salvotti?» J'avais à peine prononcé ces mots que notre porte s'ouvrit : « *Signor Francese*, me dit le geôlier, il faut vous habiller et nous suivre... Et vous aussi, signor Castillia... Quant à vous, signor Rinaldini, vous pouvez rester dans votre lit. » La figure du pauvre Rinaldini, où se lisaient d'abord

l'inquiétude et la crainte, n'exprima bientôt que de la tristesse..... « Veux-tu que je t'aide? me demanda-t-il en me tendant la main, tandis que de l'autre il essuyait les larmes qui commençaient à couler de ses yeux. — Voici de la lumière, messieurs, ajouta le geôlier, ne tardez pas; dans quelques minutes nous viendrons vous prendre. — Emporterons-nous quelques effets avec nous? demanda Castillia, qui se hâtait de s'habiller. Pour toute réponse Caldi fit un signe négatif, accompagné d'un sourire si plein de malignité et d'un regard si dur, que nous y lûmes notre sort.

A peine fut-il sorti que Rinaldini se leva précipitamment et vint me sauter au cou en pleurant... « Nous allons donc nous quitter, me dit-il en me pressant sur son cœur... Ah! que cette séparation m'est cruelle!... Qui me consolera de ta perte? qui te remplacera près de moi? Dieu sait le sort qui m'est réservé, mais je n'oublierai jamais combien tu as été bon, combien tu m'as soutenu dans le malheur! puisses-tu revoir un jour ta patrie, ta famille!...—Au nom du ciel Rinaldini, ne nous attendris-

sons pas. Nous nous sommes réciproquement aidés à supporter les douleurs de la prison, et notre infortune a fait naître dans nos cœurs une amitié... — Qui ne finira qu'avec la vie, s'empressa de dire l'excellent homme. — Êtes-vous prêts? nous cria le geôlier. — Encore un instant, répondis-je. »

Persuadé que mon dernier jour était venu, que j'allais être exposé aux regards d'une population entière, je soignai ma toilette plus que je ne l'avais fait depuis mon arrestation. Je mis sous mon gilet un châle bleu que ma sœur m'avait donné, sur mon cœur un mouchoir de Lucy... J'arrangeai mes cheveux avec grâce, et pour les tenir en ordre, j'emportai avec moi un peigne d'écaille auquel j'attachais tout le prix d'un tendre souvenir. « Eh bien! est-ce fini? dit alors Caldi en ouvrant la porte... Il faut partir... » J'embrassai encore une fois Rinaldini, et je sortis en lui disant le dernier adieu. Combien sa bonté, son excellent caractère me l'avaient rendu cher! « Allons, allons, répétait le geôlier. Vous d'abord, *signor Francese*. — Adieu donc!

s'écria Rinaldini en se laissant retomber sur son lit, adieu... » Déjà j'étais dans le corridor, où j'eus à peine fait quelques pas que je me trouvai vis-à-vis la porte de Confalonieri, que les gardiens avaient laissée ouverte... Regarder s'il y avait quelqu'un dans la prison, me précipiter vers le lit dans lequel était couché le comte, lui soulever la tête, l'embrasser avec transport et lui dire : « Je suis ton Alexandre, nous partagerons le même sort, » fut fait en moins de secondes que je n'en mets ici à le rapporter.

« Que diable allez-vous faire dans cette prison? me demanda brusquement Caldi. Hé, vous autres! cria-t-il aux gendarmes en sortant du corridor, venez ici; faites déjà descendre celui-là et conduisez-le à sa destination. » Plusieurs des sbires s'avancèrent alors, des flambeaux à la main, et m'accompagnèrent jusque sous le portique de la prison. Là se trouvaient une troupe assez nombreuse de fantassins et un commissaire de police. « Montez, monsieur, » me dit-il en me menant à la voiture, où il prit place à mes côtés. La nuit

était obscure et froide. Nous avancions lentement, escortés par de la cavalerie. « Où allons-nous? » demandai-je à celui qui m'accompagnait. Il ne répondit pas. « Serons-nous longtemps avant d'arriver? » Même silence. « Castillia, mon compagnon, me suivra-t-il? » Mais le personnage ne détourna même pas la tête. Notre voiture, qui n'avait d'abord été qu'au pas, roulait alors avec plus de vitesse; nous étions dans la ville, dont nous traversions rapidement les rues désertes et silencieuses... « Quelle foule la remplira dans quelques heures, me disais-je, quand on me conduira au supplice!... »

Quelques minutes suffirent pour nous faire arriver sous le portique d'un vaste édifice, c'était le palais de justice. De nombreux soldats en gardaient les portes. On me fit descendre de voiture, et, sous l'escorte de plusieurs gendarmes portant d'une main une torche et de l'autre un fusil, je montai et traversai tantôt de vastes pièces, tantôt d'étroits corridors, dont l'un aboutissait à une porte ferrée que gardait une sentinelle.

Là, le muet commissaire prit congé de moi par un salut; la porte s'ouvrit, et j'entrai dans une salle haute et profonde, en forme de chapelle, que j'aurais crue destinée à célébrer les mystères de l'Église, si la vue d'une immense cheminée où brûlait un feu ardent et la présence de huit à dix gendarmes, qui s'y chauffaient et se levèrent à mon approche, ne m'eussent indiqué qu'on l'avait sans doute transformée en une salle d'attente, où l'on gardait les condamnés à mort, au moment de leur exécution... Deux lits y étaient dressés, l'un au bout, l'autre plus près de la cheminée; une table ronde grossièrement travaillée se trouvait au milieu, et près de cette table était un homme de haute taille qui me fit signe d'approcher.

« Avez-vous des bijoux sur vous? me demanda-t-il.

— Voyez... fouillez, lui répondis-je en mettant à sa disposition les poches de mon habit.

— Vous pouvez vous asseoir, » reprit-il après s'être assuré que je n'avais sur moi ni couteau ni aucune arme avec laquelle

je pusse attenter à ma vie. Je préférai marcher ; mon agitation était trop violente pour qu'il me fût possible de rester à la même place... Je me mis en mouvement, passant et repassant devant les gendarmes, dont les yeux étaient constamment attachés sur moi.

« Encore quelques instants, me disais-je, et je vais donc savoir combien d'heures il me reste à vivre..... Toute incertitude va cesser, la douleur de l'attente va finir, je vais être en présence de la mort..... Ah ! qu'elle vienne, mon Dieu ! qu'elle vienne !... je la contemplerai sans faiblir ! Avant que le soleil ait éclairé ces hautes fenêtres, où sa lumière doit paraître si belle, j'aurai entendu mon arrêt !... Quels terribles moments ne me reste-t-il pas encore à passer !... Quelles épreuves ! Si mon frère, si ma sœur... mais non, je ne les verrai plus ! Je veux leur sauver cette cruelle agonie... leurs jours en seraient à jamais empoisonnés !... »

J'étais depuis longtemps plongé dans ces funestes pensées, où le courage et la résignation luttent si douloureusement contre

les regrets et les souvenirs, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et je vis paraître un prisonnier dont la distance m'empêchait de distinguer les traits. Dans l'espoir que ce pouvait être Confalonieri, je m'avançai rapidement vers lui, mais j'avais à peine fait quelques pas que je pus me convaincre, au peu d'élévation de sa taille, que ce n'était pas là l'homme au cœur ferme et généreux dont l'aspect, je le savais, était si grave et si imposant.

« *Signor* Borsieri, dit celui qui était chargé d'inspecter les poches, veuillez vous approcher. — Volontiers, répondit-il d'une voix vibrante... me voilà. » Il s'avança, et je pus alors mieux apercevoir la figure du littérateur dont le célèbre poëte Monti m'avait parlé avec tant d'éloges. Ses yeux vifs, ses cheveux blonds, donnaient à son visage un air de jeunesse que les souffrances de la prison n'avaient pas encore entièrement effacé. Ignorant qui j'étais, il cherchait à deviner, je le voyais, quel était celui dont la tournure contrastait si fort avec les autres personnages

réunis dans cette salle ; arrivé près de moi, il me salua avec politesse.

« Nous voici parvenus au moment décisif, lui dis-je en lui rendant son salut, encore quelques heures, et nous connaîtrons enfin notre sort. — Vous! un des accusés? reprit-il avec surprise..... *pur troppo!* — Hélas! oui, malgré ma qualité d'étranger, de Français... » L'étonnement de Borsieri redoubla. « Par quelle fatalité vous trouvez-vous dans les griffes de la commission? » J'allais lui répondre lorsqu'on introduisit dans *le confortatorio* (la chapelle ardente) un petit monsieur au devant duquel Borsieri s'empressa de se rendre en me disant : « Palavicini, mon compagnon de prison. »

J'observai alors avec un redoublement d'attention le nouvel arrivant. Sa stature était fort au-dessous de la moyenne; mais sa démarche et son maintien semblaient si fiers, si décidés qu'on se disait de suite qu'il y avait dans ce petit être un courage et un cœur dignes de la solennité du moment. Pendant qu'on le débarrassait des montres, cachets, anneaux dont il s'était

chargé en partant de Porta-Nuova, il promenait des regards superbes et dédaigneux sur les gendarmes. « Tiens, dit-il en élevant la voix et en remettant au visiteur le dernier de ses nombreux bijoux, je te le donne, afin que tu te souviennes du marquis Palavicini. Eh bien, reprit-il en s'adressant à Borsieri, nous y voilà!... Mais Confalonieri, je ne le vois pas? Je le croyais ici, cet infortuné Frédéric, à qui j'ai fait tant de mal... Savez-vous s'il doit venir bientôt? dit-il en se tournant vers moi. — *It signor* est prisonnier comme nous? se hâta de dire Borsieri... C'est un Français. — Un Français, bravo! s'écria-t-il en me tendant la main. Mais Castillia n'est point ici! — Lorsque je l'ai quitté..... — Quoi! vous étiez avec lui, ce bon Gaëtano, que j'aime comme un frère et que j'ai perdu en voulant le sauver!... Ah! s'il pouvait ne point partager notre sort, si ce retard était une preuve que sa condamnation est légère!... Malheureux que je suis! le voilà qui entre!... »

Palavicini se précipita dans les bras de son ami, qu'il embrassait avec effusion.

Tous deux revinrent ensuite vers nous..... « Sais-tu si Confalonieri va bientôt venir? demanda Borsieri à voix basse en s'adressant à Castillia. — Je ne sais; lorsque j'ai passé dans le corridor, j'ai vu entrer dans sa prison le médecin Locatelli; on dit qu'il n'est pas transportable, mais que Salvotti le fera traîner ici mort ou vif. — Quelle infamie! m'écriai-je... — Et quand je pense, reprit Palavicini en nous entraînant dans un angle de la vaste salle, que c'est nous, ses amis, qui l'avons conduit là; que, sans nous, il jouirait encore de la liberté; que notre patrie n'aurait pas perdu son grand homme, son premier citoyen, qui va peut-être, à cause de nous, monter sur l'échafaud... — Sa mort est certaine, dis-je alors avec l'accent de la douleur!... — Quoi! serait-il vrai, s'écria Borsieri... Et moi qui espérais que nos rétractations auraient pu le sauver!... — Nos rétractations!... elles sont venus trop tard, reprit Palavicini... Confalonieri périra, Confalonieri, dont l'âme grande et généreuse a eu pitié de nos douloureux regrets en nous faisant savoir qu'il pardonnait à ceux qui

l'ont trahi... Mais si je n'entendais point le *pardon* de sa bouche, s'il mourait sans m'avoir serré sur son cœur, je m'abandonnerais au désespoir!... » La porte s'ouvrit : « C'est peut-être lui?... » Nous avançâmes tous... « C'est Tonnelli, s'écria Borsieri... » Et nous vîmes arriver lentement un homme jeune encore, dont les traits amaigris, le teint jaune, le dos voûté, les jambes grêles, annonçaient l'épuisement de toute force vitale. « Nous t'avions pris pour Confalonieri. — Moi! je ne suis que Tonnelli de Cocaglio, qui ai la mort dans le cœur d'avoir été assez faible, assez lâche pour céder aux perfides paroles de Salvotti, et contribué à la condamnation de celui dont l'Italie devrait à jamais pleurer la perte... A quoi servent maintenant les regrets et les remords?... le mal est irréparable...

« Oui, oui, reprit-il, je sais bien que je ne suis pas le seul, que ceux de Brescia, de Mantoue et bien d'autres n'ont pas été plus forts que moi, qu'ils ont fait peser charge sur charge sur la tête de Confalonieri. Mais cette communauté d'erreurs et

et de coupables faiblesses ne saurait m'absoudre à mes yeux ni me relever de mon avilissement.

La voix de Tonnelli, d'abord tremblante et cassée, s'était peu à peu raffermie, et ce fut avec le pénétrant accent d'un généreux repentir qu'il prononça ces dernieres paroles, qui firent une impression profonde sur ceux qui l'écoutaient; sa figure pâle et décharnée avait pris de l'animation; sa taille s'était redressée comme si le touchant aveu qu'il venait de faire avec tant de contrition eût momentanément soulagé son âme du poids qui l'oppressait... Bientôt, épuisé de ce courageux élan, il se traîna, soutenu par un de ses compagnons, jusqu'à l'immense cheminée, où les gendarmes lui firent une place. Là, il s'assit, posa ses mains sur ses genoux, et resta tellement immobile qu'on aurait pu le croire parmi les trépassés, si les flammes du foyer, en se reflétant sur son visage, n'eussent parfois laissé entrevoir le mouvement convulsif de ses lèvres. Ce moribond, entouré de gendarmes, dont les armes brillaient à la lueur rougeâtre du feu

ardent qu'ils ne cessaient d'attiser, ces groupes d'employés de police, de geôliers, de commisssaires, qui s'entretenaient à voix basse, ces huissiers qui entraient et sortaient mystérieusement pour s'assurer que tout était en ordre ou pour donner de nouvelles instructions, tout cet ensemble de muets personnages, dont les costumes ne caractérisaient que trop les fonctions, donnaient à cette austère chapelle, à peine éclairée par quelques torches qui brûlaient çà et là, un aspect si imposant qu'il ajoutait encore aux tristesses et aux perplexités de mon âme. L'attente était longue, mortelle. Fatigué d'esprit et de corps, j'allais me jeter sur un des lits qu'on avait dressés dans la salle, lorsqu'un bruit de portes qu'on ouvrait et fermait, des pas précipités, des voix nombreuses, attirèrent notre attention...

« C'est le comte, s'écria un commissaire de police en entrant rapidement dans la salle; il arrive, les lits sont-ils prêts? » Ces paroles retentirent dans mon cœur; un tremblement subit passa dans tout mon être; les yeux fixés sur la porte, dans une

anxiété qui fit disparaître toute autre pensée, tout autre sentiment, j'attendais Confalonieri, ce frère d'infortunes que mon cœur s'était choisi...

Un homme en manteau, d'une haute stature, d'un aspect imposant, parut enfin à la porte, appuyé sur deux gendarmes... A peine l'eus-je aperçu que je m'élançai vers lui, que j'écartai ceux qui l'aidaient à marcher... « C'est à moi de te soutenir, lui dis-je en l'embrassant avec tendresse... » et je passai mon bras autour de sa taille... Il était temps, car je le sentis défaillir, et je dus l'emporter sans connaissance, avec l'aide d'un gendarme, jusqu'au lit de camp qui était dressé non loin de la cheminée. Là, comme s'il eût été mon père, je m'efforçai de lui donner tous les soulagements que la tendresse inspire; et debout à son chevet, toujours prêt à contenir les mouvements convulsifs de ses membres contractés, je veillais, une de ses mains dans les miennes, sur celui que Dieu ne m'avait fait connaître ici bas, je le croyais, hélas! que pour former avec lui, au moment de la mort, une de ces fraternités saintes qui

donnent au cœur, dans ces fatals moments, force, courage et consolation, par l'espoir de jouir à jamais dans les cieux de cette union indissoluble qu'un même martyre a scellée sur la terre.

Rangés autour de cette couche de douleur, nos compagnons de captivité, la consternation sur les traits, les larmes dans les yeux, attendaient avec angoisse la fin de cette crise nerveuse, tandis que les agents du pouvoir, dont la salle s'était remplie, nous regardaient stupidement donner des soins à l'infortuné qui se débattait sous la violence du mal!... Peu à peu, cependant, les convulsions devinrent moins fortes, moins fréquentes, et à l'agitation d'un être plein de vie succéda bientôt l'affreuse immobilité d'un corps inanimé... Seulement, à la contraction continuelle de ses paupièees, on voyait que l'agonie durait encore! Ces tristes symptômes durèrent longtemps après que les spasmes furent apaisés; enfin ils disparurent aussi, et la figure du pauvre patient reprit ce calme, cette majestueuse beauté qui se voit souvent sur les traits de ces

hommes au cœur pur qui viennent d'exhaler leur dernier soupir.

Pour le voir de plus près, pour sentir à son souffle s'il allait se réveiller de ce long assoupissement, je penchai ma tête vers la sienne, et dans mon émotion, je baisai tendrement son front pâle et glacé, tandis que mes larmes mouillaient son noble visage. Soit que l'accès fût à son terme ou que la chaleur de mes mains, de mes lèvres, eût rappelé plus vite le sentiment de la vie, il ouvrit enfin ses yeux si grands, si beaux, dont la violence du mal n'avait pas altéré la pureté; les promena d'abord vaguement sur tout ce qui l'entourait, puis, les fixant sur moi avec une expression de tendresse et de bonté qui me pénétra jusqu'au cœur, il m'attira vers lui et me serra sur son sein!... Ce fut là un de ces moments sacrés et solennels où deux âmes éprouvées par les mêmes douleurs, deux âmes créées par Dieu pour s'aimer et souffrir, se retrouvent et sentent qu'ainsi réunies par la volonté suprême, elles seront plus fortes contre l'adversité, plus résignées, meilleures dans

chacun des instants de leurs douloureux sacrifices!

« Soulève-moi un peu, me dit-il avec un accent qui exprimait sa tendre reconnaissance, Le paroxisme, si je restais entièrement couché, pourrait recommencer encore, et j'ai besoin de te voir, de te dire quel soulagement j'éprouve à t'entendre, à sentir ta main dans la mienne, à te presser sur mon cœur..... » Et il m'embrassait avec effusion !..... Alors je l'aidai à se redresser et je lui dis doucement : «Le pauvre Palavicini est là qui n'ose s'approcher..... D'autres aussi malheureux que lui attendent.....» Sans me laisser achever, il tourna vers eux sa tête appesantie et leur tendit la main en gage de pardon..... Tous s'inclinèrent, tous fondirent en larmes, et Palavicini s'écria : « Quoi! tu ne me repousses pas! Quoi! tu pardonnes! à moi qui t'ai trahi, à moi qui suis la cause première de ta ruine !... Ah ! Frédéric !... ta générosité me rend la vie ! Que me font les malheurs qui m'attendent, maintenant que je suis assuré que ta grande âme est touchée de mon repentir !..... C'est qu'ils

m'ont indignement trompé, vois-tu, ces scélérats! c'est que j'étais jeune, sans expérience..... Confalonieri, ému, s'empressa de lui dire, en lui ouvrant ses bras : « Giorgio, je ne me souviens plus que de tes efforts pour réparer l'erreur d'un premier moment..... viens ici sur mon cœur, il ne garde rien du passé..... »

Ces touchantes paroles de réconciliation furent prononcées avec tant de simplicité et de conviction qu'elles me donnèrent une idée bien plus haute, bien plus juste encore du caractère de l'homme dont je me sentais si fier de mériter l'estime! Palavicini sanglotait, et cachant son visage dans le sein de l'ami généreux sur lequel il avait, par sa faiblesse, attiré tant d'irréparables calamités, il répétait avec transport : « C'est la vie que tu me rends en me réhabilitant à mes yeux!..... et moi je t'ai donné la mort!..... » L'attendrissement était général : Borsieri, Castillia, Tonnelli, profondément émus des paroles de bonté que Confalonieri leur avait adressées, s'en étaient rapprochés et lui exprimaient en silence leur reconnaissance par des larmes,

des serrements de mains, tandis que la pitié empreinte sur les figures des nombreux surveillants révélait qu'eux aussi avaient été touchés de cette pathétique scène de regrets et d'évangélique pardon.

« M. le comte a-t-il repris connaissance? demanda pour la quatrième fois un personnage vêtu de noir, devant lequel s'inclinaient respectueusement tous les gens qui nous entouraient. Un gendarme lui ayant fait signe que oui, il ajouta : « Que chacun soit à son poste; dans quelques minutes, je viendrai chercher les prisonniers. »

« C'est pour paraître devant le tribunal, me dit Confalonieri ; on va nous lire notre sentence..... — Il faut que je descende de ce lit, ajouta Frédéric..... aide-moi, je t'en prie..... si je ne pouvais me tenir debout pour aller à la commission, ils m'y porteraient de force, et je veux à tout prix éviter cette humiliation..... — Appuie-toi sans crainte, lui dis-je en le soutenant avec vigueur, laisse aller s'il le faut sur mon bras tout le poids de ton corps ; Dieu m'a donné la force, et je l'en bénis dans ce moment.» Nous fîmes alors quelques pas dans la

salle. « Grâce à toi, je me soutiendrai, je le sens, je l'espère. » Ces derniers mots étaient à peine articulés, qu'une des portes de la salle s'ouvrit avec rapidité : « Qu'on fasse avancer les accusés, dit à haute voix l'huissier de la commission... » Nous nous regardâmes, Confalonieri et moi, nous nous serrâmes le bras avec une tendre et sympathique énergie, et je lui dis bien bas: « Plût à Dieu qu'on nous laissât marcher ainsi au supplice! »

Précédés de quelques commissaires, nous nous avançâmes lentement au milieu la haie que les gendarmes avaient formée de chaque côté. « Si la distance à parcourir est longue, pensais-je avec douleur, si nous faisons plus de cent pas, Confalonieri succombera..... » car je sentais ses jambes faiblir malgré toute sa résolution et l'appui de mon bras..... Heureusement que peu de secondes suffirent pour arriver à la salle où nous attendait l'inquisitoriale commission, dont les membres, au nombre de neuf, étaient rangés en demi-cercle autour d'une table chargée de flambeaux.

A la gauche du président se voyait Sal–

votti, plus pâle, plus sinistre qne jamais. On nous plaça debout, le long du mur qui faisait face au tribunal. Le silence que notre arrivée avait interrompu se rétablit, il y eut un moment d'attente..... il fut long et terrible !... Mais de toutes mes anxiétés, celle qui dominait mon âme était la crainte de voir Confalonieri perdre tout à coup connaissance devant nos impitoyables juges !... Quelle joie cruelle en aurait éprouvée Salvotti, dont les yeux étaient arrogamment fixés sur nous..... « Courage, » dis-je à voix basse à mon ami en le soutenant encore plus fortement encore..... Son regard assuré, le calme de sa belle figure, qu'il tourna un moment vers moi, me tranquillisèrent sur l'effroi d'un paroxisme nerveux. On aurait entendu s'agiter une feuille..... Enfin le président (que nous n'avions jamais vu) fit signe au greffier de passer à la lecture des sentences ; ses mains tremblantes pouvaient à peine tenir le fatal papier..... Il commença, mais sa voix était si faible, si émue, qu'il fut obligé de s'arrêter dès les premiers mots..... Déjà Salvotti, qui se trouvait près de lui, éten-

dait la main pour proclamer, lui-même, sans doute, le tragique résultat de ses infernales œuvres, quand le greffier reprit avec plus d'assurance :

« *Per sentenza della commissione imperiale, confirmata dal supremo tribunale di Verona, e sanzionata da Sua Maestà, il conte Federico Confalonieri, accusato e convinto di alto tradimente, è condannato a morte* (par sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Vérone et sanctionnée par Sa Majesté, le comte Frédéric Confalonieri, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort)..... » Là il s'arrêta, et Salvotti, pour jouir de l'effet terrible que devait produire sur sa victime ce sanguinaire arrêt, jeta sur l'infortuné comte des regards perçants et victorieux;..... mais son attente fut déçue : aucun trouble, aucune altération ne se montra sur les traits de Confalonieri.

Après une assez longue pause, le greffier continua :

« *Ma la pena capitale, con somma clemenza di Sua Maestà, gli è stata commu-*

tata in carcere duro, in vita, nella fortezza di Spielberg) mais la peine capitale, par l'inépuisable clémence de Sa Majesté, a été commuée en la prison dure, pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg). »

Un léger frémissement se fit entendre parmi les assistants... Confalonieri demeura impassible... Palavicini articulait des mots entrecoupés de soupirs et de murmures, Castillia leva les yeux au ciel, Tonnelli parut frappé de la foudre...

Pour moi, il me fallut toute ma force de volonté pour ne pas m'élancer dans les bras de l'infortuné que je voyais ainsi, contre toute espérance, passer de la mort à la vie.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que la lecture recommençât... Puis nous entendîmes encore :

« Par la même sentence de la commission impériale, confirmée par le tribunal suprême de Vérone et sanctionnée par Sa Majesté, Alexandre Andryane, accusé et convaincu de haute trahison, est condamné à mort; mais par l'inépuisable clémence de Sa Majesté, la peine capitale est commuée

en prison dure, pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg. »

Les yeux de Salvotti, brillants d'une satisfaction cruelle, me disaient : « Je te l'avais bien promis!... » tandis que ceux de Confalonieri, qui s'étaient tournés vers moi, me laissèrent voir la plus touchante compassion... Je répondis à l'un en lui serrant tendrement la main, à l'autre par un sourire de pitié!... Quant au salut inespéré de ma vie, j'en entendis la certitude sans émotion et sans joie... J'avais déjà trop souffert pour que le sentiment de l'existence prévalût aussitôt sur les tristesses de mon âme...

On passa ensuite aux autres sentences. Palavicini, Borsieri, Castillia, furent condamnés à vingt ans de *carcere duro,* Tonnelli à dix ans.

Quand le greffier eut terminé sa lecture, le président nous adressa quelques mots pour nous exhorter à mériter, par notre conduite, la haute clémence que Sa Majesté avait montrée à notre égard. Nous l'écoutâmes dans le plus profond silence; puis, sans qu'aucun de nous fît entendre

une seule parole, nous saluâmes et reprîmes le chemin de la chapelle.

..... Les forces de Confalonieri étaient épuisées, et ce fut à grand'peine, malgré tous ses efforts et les nôtres, qu'il gagna le lit où nous l'avions déposé lors de son arrivée. « Serais-tu menacé d'une attaque? lui demandai-je avec empressement... — Non, je ne le crois pas; quelques instants de repos me remettront; sans toi, je n'aurais pu résister si longtemps, je serais tombé devant la commission!... que Dieu t'en récompense!—C'est lui qui nous a réunis, répondis-je en tombant dans ses bras, et c'est lui que je remercie de m'avoir associé à ton sort... » Frédéric me serra fortement la main sur son cœur, puis vaincu par la fatigue, sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent.

Après avoir été prier les gendarmes et gens de police de garder le silence, pour que le comte pût reposer quelques instants, nous vînmes nous asseoir non loin de lui, causant à voix basse de la sentence qui venait de nous frapper; tous me plaignirent, tous tombèrent à l'envi sur la

conduite odieuse de l'inquisiteur, dont ils citaient des traits révoltants d'astuce et de perfidie. « Vingt ans de *carcere duro!* s'écria Borsieri, pour de semblables peccadilles!... Qu'avons-nous fait pour être traités avec tant de barbarie?... — Ce que tu as fait, dit Confalonieri, que la voix un peu vibrante de notre compagnon tira pour un instant de son assoupissement... ce que tu as fait? indignement trompé dans les premiers moments de ton arrestation par les perfides suggestions de Salvotti, tu rétractas ensuite généreusement ce qui pouvait me nuire... voilà ton crime aux yeux de notre implacable ennemi et ce qui te conduit à Spielberg... » Borsieri, touché de ce témoignage d'estime, s'avança rapidement vers Confalonieri, lui prit la main et lui dit, les yeux mouillés de pleurs: « Maintenant, je ne craindrai plus le *carcere duro.* »

Les vitraux de la chapelle commençaient à être légèrement éclairés par les premiers rayons du jour, les torches s'éteignaient, et les rares lueurs du foyer perçaient à peine, par intervalles, l'obscurité qui régnait en-

core autour de nous. Assis près du chevet de Confalonieri, et pensant à notre condamnation, à cette dure et perpétuelle prison de Spielberg, je me disais : « Qui sait si nous ne regretterons pas bientôt que notre arrêt de mort n'ait pas été exécuté? qui sait quelle déplorable existence nous allons mener dans ce séjour affreux dont le nom seul suffit pour glacer d'épouvante... Les angoisses de l'attente nous les avions connues, les adieux à la vie nous les avions faits... nous étions prêts à mourir... encore quelques heures, quelques jours de plus, et le supplice mettait fin à nos maux! Hélas! que de fois peut-être n'appellerons-nous pas, du fond de notre cachot, cette mort avec laquelle nous avons longtemps causé! cette mort qui nous aurait délivrés...

« Délivrés, oui sans doute, mais ceux que nous laisserions, mais l'inguérissable douleur de nos familles, et leur joie en apprenant que nous sommes sauvés, pouvons-nous ne pas en être touchés? pouvons-nous ne pas remercier Dieu de nous conserver des jours qui finiront peut-être

encore par la liberté et le bonheur? »

Une fois échappé à l'échafaud, les miens comptant sur ma jeunesse, sur ma forte constitution, peuvent espérer que je ne succomberai pas aux souffrances du cachot; mais la pauvre Thérèse, qui calmera ses craintes sur la santé de cet époux si cher? qui peut lui répondre qu'il résistera à toutes les privations, toutes les rigueurs d'une longue prison? Malade comme il l'est, ne doit-elle pas trembler, l'infortunée, qu'il ne périsse faute de secours, qu'il ne meure à la peine dans l'isolement et l'abandon?... Ah! la pensée en est intolérable, déchirante!... Moribond, abandonné... Non, mon Dieu! non!..... un tel malheur ne lui sera pas réservé... Nous n'avons pas été ainsi réunis, sauvés si miraculeusement pour ne pas supporter ensemble les épreuves à venir. Je serai là, j'en ai le pressentiment, l'espérance; je serai là pour veiller, pour le soutenir, regardant comme une faveur du ciel de pouvoir consacrer mes forces et ma jeunesse au soulagement de l'homme qui vient de me prouver, dans ces moments solennels, que sa

grande âme est à la hauteur de tout ce que ses admirateurs étaient en droit d'en attendre.

L'espoir d'adoucir les douleurs de mon ami, d'agir encore dans cette vie de passive souffrance, à laquelle nous allions désormais être condamnés, avait ranimé mon cœur... Je contemplai avec consolation l'infortuné que la Providence semblait confier à mes soins, pour que je supportasse avec plus de résignation ma triste destinée!... je sentais le besoin de l'embrasser avec tendresse, de l'assurer que j'étais à lui corps et âme... et j'aurais cédé sans doute à ce désir, si la crainte de troubler le salutaire repos dont il paraissait jouir n'eût retenu mon effusion. Pour me dédommager alors de la contrainte que je m'imposais, je parlai de lui, de sa Thérèse, avec mes compagnons d'infortune. Tous rendaient hommage à la puissance de volonté, à la profondeur d'esprit, à l'amour de justice et de vérité qui caractérisaient Confalonieri ; ce qu'il avait fait et ce qu'il avait voulu faire pour son pays avant d'être arrêté était dignement

apprécié par eux; mais ce qu'ils admiraient surtout, c'était sa généreuse conduite, son inébranlable fermeté pendant le cours d'un procès qui dura deux ans et durant lequel tant d'accusés s'étaient sauvés en l'accablant, tandis que lui n'avait agi et pensé que pour les sauver tous!... Jamais éloge n'avait mieux trouvé le chemin de mon cœur; c'était le tribut payé par la conviction du malheur reconnaissant à l'héroïsme de l'infortune!

« Entendez-vous ce bruit sourd et prolongé, semblable aux murmures lointains des vagues de la mer?» nous dit Borsieri en s'interrompant tout à coup... Nous levâmes tous les yeux vers les hautes fenêtres d'où semblait arriver cette rumeur confuse, que nous entendions depuis quelque temps sans nous en rendre compte... « Ecoutez, continua-t-il, comme ce bourdonnements'élèveetmontejusqu'ànous!... C'est la foule et ses mille voix que la crainte comprime... La foule empressée, curieuse, avide de contempler, de se repaître du spectacle de notre exposition... — Nous, exposés! répéta Castillia... pour quelle

raison, et dans quel but!... Je n'en crois rien; n'avons-nous pas entendu les sentences? — Oui, mais le peuple ne les connaît pas; et comme les condamnés du procès de Venise, on nous favorisera d'une exhibition en plein air, d'une ignoble station sur le pilori, afin que chacun puisse voir à son aise la figure et la contenance de ces ennemis acharnés de la société, qui ont commis le plus impardonnable des crimes, celui de douter un instant des droits de l'Autriche sur l'Italie... Voyez d'ici cette multitude se presser, s'étouffer pour arriver plus près de nous... Prêtez l'oreille à la clameur toujours croissante... Qu'on aille maintenant annoncer à cette populace que l'arrêt ne sera pas lu en public, et des cris de mécontentement partiront de toutes les bouches. « Si quelqu'un était assez lâche pour nous insulter, s'écria Palavicini, je lui cracherais au visage. »

Déjà le jour avait pénétré dans toutes les parties de la chapelle, et Confalonieri ne donnait aucun signe de vie... Inquiet de cette immobilité, je me rapprochai de lui,

je me baissai doucement jusqu'à sa tête, j'écoutai sa respiration... « Il dort, dis-je à Castillia, qui se trouvait près de moi... » Confalonieri ouvrit les yeux. « Pardonne-moi d'avoir troublé ton sommeil, *Federico mio*, je craignais qu'un nouvel accès... » Il me sourit avec bonté, puis il me dit : « Le sommeil ! il y a longtemps que je ne le connais plus ! Mais après tant de mortelles angoisses, ne devais-je pas, dans un pieux recueillement, consacrer mes pensées à l'ange dont l'héroïque dévouement est l'unique cause de mon salut... Sans elle, j'en suis certain, je n'aurais plus que quelques heures à vivre... Pauvre Thérèse ! elle aura surmonté tous les obstacles, vaincu toutes les volontés !... Mais quelles épreuves, grand Dieu ! n'a-t-elle pas supportées, l'angélique créature !... Et qui sait, hélas ! qui sait quels ravages de si cruels assauts ont pu produire dans tout son être !... » Un long soupir suivit ces dernières paroles; puis il reprit : « Ne songeons aujourd'hui qu'au soulagement que vont éprouver les bien-aimés de nos cœurs, en apprenant que notre existence est assurée... Plus

tard, quand nous serons seuls, nous parlerons d'eux; à cette heure, nous nous attendririons, et nous avons besoin de calme et de résolution pour le reste du jour : le moment de l'exposition ne doit pas être éloigné... Dieu veuille que mes forces ne me trahissent pas!... Heureusement que je compte sur toi, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon bras pour se relever et se mettre sur une chaise... Grâce à ton secours, j'échapperai à cette nouvelle torture de mes ennemis.

— *Signor conte*, dit en ce moment à Confalonieri un commissaire de police dont j'avais remarqué la tournure singulière et la continuelle activité... *Signor conte, la riverisco umilissimamente* (je vous salue très-humblement), je suis enchanté, ravi de voir votre seigneurie sur pied; elle ne reconnaît peut-être pas le fameux *Chiesa*, la terreur des voleurs... *Chiesa*, le *commissaire aux exécutions*, que les fermiers de monsieur le comte accueillaient si bien, quand il allait dans leurs environs faire quelque expédition contre les bandits? — En effet, il me semble que ce n'est pas la

première fois que je vous vois, lui dit Confalonieri. — J'étais bien sûr, reprit notre homme d'un air satisfait, que monsieur le comte me reconnaîtrait... C'est que sans me flatter, *nel mio piccolo* (dans ma petite sphère) j'ai su m'acquérir quelque estime... Ce que je fais, seigneur comte, je tiens à le bien faire; c'est mon principe, le devoir avant tout; mais le devoir n'empêche pas qu'on ait un cœur, et la reconnaissance que je vous dois, *signor conte*, pour toutes les bontés que votre noble famille a eues pour la mienne, ne finira qu'avec ma vie... Je suis comme ça, moi! dans ma petite sphère, je me suis toujours dit que ce sont les sentiments qui font l'homme, et que c'est l'esprit qui le distingue des animaux; aussi me suis-je fait une bibliothèque... là... que plus d'un littérateur pourrait envier; sans me vanter, *nel mio piccolo*, j'ai quelque goût; et tout en poursuivant mes voleurs, je profite des moindres instants pour enrichir ma mémoire de quelque bonne lecture... Ça donne de l'agrément et de la considération... »

Confalonieri ne put s'empêcher de sou-

rire en écoutant l'érudit commissaire, dont le langage était un mélange bizarre des dialectes milanais, bergamasque, et de mots italiens cousus les uns aux autres qu'il prononçait à la toscane.

« C'est un plaisir pour moi, continua l'éloquent *Chiesa*, d'avoir affaire avec un homme de la portée de monsieur le comte, d'un homme que je révère, et avec un aimable *cavaliere* comme *il signor Francese*, ajouta-t-il en se tournant gracieusement vers moi..... Aussi, quand il s'est agi de l'exécution et qu'on m'a fait appeler pour me consulter sur l'ordonnance de la cérémonie, je me suis dit : « Attention, *Chiesa!* il ne s'agit pas ici de misérables brigands, mais de la fine fleur de la noblesse, mais d'une des premières familles de Milan, d'un comte auquel tu es heureux de montrer ton respect, ta reconnaissance, et d'un étranger à qui tu dois donner une belle idée de ton savoir-faire... A l'œuvre donc, et prouve que tu sais traiter chacun de tes condamnés suivant son rang et son mérite; alors j'ai réfléchi, j'ai consulté mes livres, j'ai fait mes plans... et sans me

vanter, *signor conte*, dans ma petite sphère, j'avais réussi à souhait, tout était combiné : le moment où le cortége devait partir du palais de justice, les rues par lesquelles il devait passer, comme le lieu où j'avais ordonné de dresser les deux potences ; car je savais trop ce que je devais *al signor conte* pour le traiter comme un condamné ordinaire. D'abord tout était neuf, le gibet et les cordes, et jusqu'à l'échelle pour y grimper... Les deux potences se regardaient ; c'était comme il faut, et dans ma petite sphère, je puis dire, sans me flatter, qu'on n'aurait pas vu de longtemps quelque chose d'aussi bien ordonné que cette exécution-là. Ça m'avait donné du mal, c'est vrai... Et quand on est venu m'annoncer que tous mes préparatifs ne serviraient à rien, moi qui comptais là-dessus pour me faire honneur, j'ai dit : « *Che peccato* (quel dommage)! cela aurait joliment été, et *il signor conte* aurait été satisfait de mes intentions pour lui prouver ma reconnaissance. »

Il y avait quelque chose de si burlesque et de si étrange dans les discours et les

manières du personnage, en nous racontant les soins qu'il avait pris pour que tout allât *a dovere* (à ravir) dans notre pendaison, que nous nous regardions, Confalonieri et moi, pour nous demander si cet ordonnateur distingué de cordes et de gibet ne se moquait pas grossièrement de nous; mais il y avait aussi dans son air tant d'importance pour ses honorables fonctions, tant d'amour du métier, joints à tant de désir de paraître un *uomo di garbo* (un homme comme il faut) et plein de sentiments, que force nous fut de croire à son impudente et incroyable bonne foi [1].

—C'était donc une chose arrêtée que notre exécution? lui demandai-je.—Arrêtée, décidée, décrétée, *caro mio signor Francese;* si bel et si bien que tout était prêt, qu'il m'a fallu qu'on me répétât dix fois le contraire pour que je pusse croire que cela n'avait pas lieu; c'est que, voyez-vous, dans ma petite sphère je suis assez bon juge des choses et des hommes. Qui est-ce

[1] Ce récit, qui peut paraître exagéré, n'est que l'exacte vérité. (*Note de l'Éditeur.*)

qui a maintenant plus de vouloir et de pouvoir dans ces affaires-là? m'étais-je dit, en faisant ainsi mes déductions. — C'est le conseiller Salvotti. — Qui est-ce qui tient comme à un royaume que *questi signori siano appiccati* (ces messieurs soient pendus)? — C'est le conseiller Salvotti. — Qui est-ce qui a dit à tous que rien ne pouvait les sauver? — C'est le conseiller Salvotti. — Or donc, pour parler comme mes livres, si ce fameux inquisiteur si zélé, si habile, a le désir, le pouvoir et le vouloir que l'exécution ait lieu, qui est-ce qui pourra l'empêcher? — Personne. — C'était raisonné clair et juste, n'est-ce pas, *signor conte?*

« Aussi, quoique tout fût suspendu, ne me suis-je rendu qu'à une dernière preuve — Et quelle était cette preuve, signor Chiesa? — C'est, seigneur comte, lorsque j'ai entendu la chose de la bouche même du conseiller Salvotti; je comprenais bien que ça ne l'arrangeait pas, cet homme, c'était tout simple; après s'être donné tant de mal, voir comme ça s'échapper un gibier si bien traqué, ce n'est pas fait pour satis-

faire ; quand on travaille comme nous en conscience, seigneur comte, on n'aime pas à perdre ainsi le fruit de ses peines... Il est vrai, ajouta-t-il en souriant d'un air entendu, que le conseiller Salvotti, qui s'attend à être nommé membre du sénat de Vérone, aura là une belle fiche de consolation ; mais c'est égal, je parierais que la joie d'un avancement si bien gagné ne le consolera pas de ne point en être venu à ses fins avec vos seigneuries... C'était pour lui la couronne du procès... car chez nous autres criminalistes, voyez-vous, la pièce n'est pas complète, quand le cinquième acte ne finit pas en l'air. »

Et le facétieux Chiesa riait encore de l'heureuse saillie de son esprit *sbirien*, lorsqu'un bruit de chaînes vint l'interrompre. « Voyez un peu comme on s'oublie, reprit-il, quand on a le bonheur de causer avec des gens qui vous comprennent... Le diable m'emporte si je croyais que l'heure de l'exposition fût déjà sonnée. Seigneur comte, je vous salue très-humblement... si jamais vos seigneuries ont besoin de mes petits services, sans me vanter, dans ma petite

sphère, je m'acquitte assez bien des devoirs qu'on me confie; et, pour une personne à laquelle je dois autant qu'à monsieur le comte, il n'est rien... — Que vous ne fassiez, dit Confalonieri, pour que la potence soit des plus belles et que la corde glisse et l'étrangle *a dovere* (à ravir), n'est-ce pas, monsieur Chiesa? — Ah! seigneur comte, seigneur comte, répéta l'obséquieux commissaire en nous saluant : *Ange quod angis, age quod agis* (fais bien ce que tu fais).

« Allons vous autres, cria-t-il aux familiers de la police, faites promptement, apportez ici les fers. Monsieur le comte veut-il que je les lui attache moi-même? dépêchons, dépêchons... — Je vous saurais infiniment de gré, dis-je à voix basse à Chiesa, de ne mettre les chaînes au comte qu'au dernier moment; il ne le demanderait pas; mais il est si faible, si exposé à s'évanouir, qu'il y aurait de la barbarie à ne pas diminuer ses souffrances, je ne conçois même pas que la commission puisse exiger qu'un pauvre malade soit martyrisé de la sorte. — La loi le veut, *signor Francese*, et c'est l'ordre précis de

la commission qu'aucun de vous n'en soit exempt. »

Déjà l'on entendait le cliquetis des chaînes qu'apportaient ou traînaient les geôliers et leurs valets... bruit sinistre qui fit sur nous une impression aussi pénible que nouvelle. « Nous voilà donc assimilés aux bandits et aux assassins, dis-je tristement à Confalonieri ; les mêmes fers qui ont chargé leurs mains infâmes vont aussi enchaîner les nôtres... Ah ! c'est ignoble ! — Mon ami, me répondit-il d'une voix douce, souviens-toi de ce vers de l'un de vos plus grands poëtes :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud...

« Soumettons-nous à ce que nous ne pouvons empêcher, et montrons-nous, chargés de fers, aussi calmes, aussi dignes que nous l'eussions été en marchant au supplice... Mais hélas ! en aurai-je la force? Si j'allais m'évanouir publiquement ! comme ils jouiraient de cette faiblesse involontaire, comme ils la feraient passer aux yeux du vulgaire comme une preuve d'abattement ou de lâcheté ! Le peuple ne

juge que sur les apparences; s'il me voit pâlir, m'affaisser, il dira : « Voyez il a peur, il tremble, ce Confalonieri ! Qu'aurait-ce donc été, s'il eût fallu marcher à la mort? » Et mon nom, cette fois encore, serait souillé d'une tache que le témoignage des gens de cœur qui me connaissent ne saurait effacer... Que de viles et grossières calomnies n'a-t-on pas amassées sur ma tête ! que d'absurdités n'a-t-on pas répandues sur mon compte... et pourtant, quoique l'on sache aujourd'hui que ces bruits infâmes n'étaient que la tactique d'une police perfide, il en restera peut-être encore quelque chose dans l'opinion de tant de crédules Milanais... Oui, je te l'avoue, si mon malheur voulait que je tombasse privé de sentiment aux yeux de tous, ce serait pour mon cœur une mortelle douleur ! Laisse-moi m'essayer, ajouta-t-il en s'efforçant de se lever seul... Ah ! s'il suffisait de ma volonté pour rendre la vigueur à mon corps ; mais la maladie a consumé toutes mes forces !... Et il avait à peine fait trois pas qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur une chaise.

C'est dans cette position que vinrent le trouver, leurs chaînes et menottes en main, les geôliers qui avaient déjà fini *la toilette* de Borsieri, Castillia, Palavicini et Tonnelli. « *Signor conte,* dit l'un d'eux, il est temps... la commission vient d'ordonner qu'on conduisît les condamnés au pilori... — Je suis prêt, répondit Confalonieri en leur tendant les mains pendant que je le soutenais fortement par derrière. Quoi ! les jambes aussi ? ajouta-t-il avec douceur. — Oui, *signor conte ;* il faut que la chaîne soit attachée aux pieds et aux poignets, et qu'elle fasse deux fois le tour du corps... — *Fate pure* (faites donc), leur dit mon ami.

— Maintenant c'est à vous, *signor Francese,* et tout sera fini. — Commencez quand il vous plaira, leur dis-je... Mais non, attendez quelques secondes encore, » car je venais d'être frappé du désordre d'habits et de chevelure de mon pauvre Confalonieri. Je me hâtai de réparer sa toilette, et prenant le peigne *précieux* dont je m'étais pourvu, j'arrangeai ses longs cheveux que la souffrance de la prison avait blanchis.

Et lui, touché de ces soins, qui lui allaient au cœur, il me regardait avec des yeux si tendres et si reconnaissants que mon âme s'en épanouissait! « L'heure presse ; allons, *signor Francese*. — A l'instant, je suis à vous ; mais avant tout, laissez-moi rajuster mon châle, ma cravate et mes cheveux. » En moins d'une minute j'étais à leur disposition. « Les menottes sont trop étroites, dis-je au chef de la troupe, elles me blessent. — Nous n'en avons pas d'autres, » me répondit-il ; et il s'éloigna, me laissant aux poignets les deux anneaux dont je conservai longtemps les marques.

« Appuie ton coude sur mon bras, dis-je à Confalonieri ; ne crains pas de me fatiguer : ainsi soutenu, tu iras jusqu'au bout, sois tranquille. N'auras-tu pas froid ? L'air va te saisir peut-être?... Tes mains... Ah ! j'ai dans ma poche des gants pour les couvrir ; mais le moyen de les prendre, maintenant que nous sommes si bien harnachés ! Je vais appeler ce gendarme qui est là près de nous. » Il vint en effet, tira les gants de ma poche et les mit, à ma prière, aux mains de Confalonieri.

Le signal du départ venait d'être donné : Palavicini ouvrait fièrement la marche, faisant sonner ses chaînes à chaque pas ; Castillia, Tonnelli les traînaient lentement ; Borsieri s'y prenait les pieds et manquait de tomber avec fracas : puis nous venions à notre tour, marchant serrés l'un contre l'autre, pour que mon ami pût avec plus de facilité s'appuyer sur moi. Un gendarme ayant voulu l'aider, il le repoussa : « J'irai, me disait-il à voix basse, j'arriverai... » Nous descendîmes pas à pas un escalier de pierre d'où l'on entendait plus distinctement le solennel murmure, les bruits, les trépignements d'une multitude dans l'attente.

Déjà, à droite, à gauche, autour de nous, dans l'enceinte du palais, sur l'escalier, sous le péristyle, se voyaient des fonctionnaires, des officiers de tous rangs, de toutes armes, des hommes privilégiés et jusqu'à des femmes qui avaient brigué l'insigne faveur de contempler les premières, les tristes victimes d'un gouvernement absolu.

« Voilà Confalonieri, voilà Confalonieri !

répétait-on de toutes parts ; mon Dieu, comme il est pâle... » Et plein d'anxiété, je jetai les yeux sur sa figure, tremblant d'y apercevoir les signes précurseurs d'un paroxisme nerveux... Mais il me rassura par un mot, par une pression plus forte de son bras emboîté dans le mien... et je repris courage.

L'infanterie hongroise faisait la haie, soutenue par des hussards qui suffisaient à peine pour contenir la foule, qui se pressa de notre côté sitôt que le cri d'annonce : « Les voilà ! les voilà ! » eût volé de bouche en bouche. Et les ondulations de cette masse furent telles que l'étroit passage par lequel nous devions marcher au pilori fut dix fois sur le point d'être encombré de monde. Alors les hussards appuyaient leurs chevaux contre les premiers rangs, les écrasaient, les refoulaient, et des milliers de voix aiguës s'élevaient de tous côtés. « Les forces, comment vont-elles ? demandais-je souvent à Confalonieri, au milieu de ce bruyant tumulte. Veux-tu que nous nous arrêtions quelques secondes pour reprendre haleine ? — Non, non, me

disait-il; allons, allons toujours... Si je fais une pause, je succomberai peut-être... — Allons donc, » répétais-je après lui. Et la crainte qu'il ne s'évanouît tout à coup devenait si forte que je ne respirais plus.

« Encore quelques pas, lui dis-je, et nous serons au pied du pilori, » qu'on avait dressé contre les murs du palais. Déjà même Palavicini et Borsieri montaient les marches roides et hautes de l'étroit escalier, où l'on ne devait passer qu'un à un... A peine leurs têtes eurent-elles dominé la foule de quelques pieds, qu'une grande exclamation se fit entendre, presque aussitôt suivie d'un silence général... En moins de deux minutes ils arrivèrent sur le pilori, où les attendait un geôlier qui les attacha, le dos tourné contre le mur et le visage vers le peuple, à de gros anneaux de fer scellés dans la pierre de distance en distance. Castillia, Tonnelli vinrent après. « Maintenant c'est à vous à monter, » dit d'un air de dédain à Confalonieri un capitaine de grenadiers hongrois. Je le regardai fièrement, puis

quittant le bras du comte, je lui dis tout bas : « Monte le premier, monte sans crainte, je serai là, derrière toi, tout prêt à te soutenir... » Il monta, mais à chaque degré qu'il franchissait avec tant de peine ses jambes faiblissaient, sa respiration devenait plus courte, plus oppressée, et dans une mortelle perplexité, je me demandai : « Ira-t-il jusqu'en haut? »

Dès qu'il fut en vue de la multitude, on entendit : « Confalonieri ! Confalonieri! » Puis, tout rentra dans le silence. « Courage! lui dis-je en me plaçant à ses côtés; remets ton bras sur le mien..... Le plus difficile est fait. — Je l'espère, me répondit-il. — Suis-je pâle? — Non, non, tout ira bien. » Alors je tournai mes regards vers la place, vers les rues aboutissantes, où l'on n'apercevait que des milliers de têtes levées vers nous, tandis que toutes les fenêtres des maisons environnantes étaient garnies de nombreux spectateurs, hommes et femmes, qui se penchaient en avant pour mieux nous distinguer... Mais il n'y avait rien dans cette vive curiosité qui dût nous être pénible, rien qui pût

nous faire croire que nous étions entourés d'une population indifférente, prévenue et prête à se réjouir de l'affligeant spectacle de notre odieuse exposition... Loin, bien loin de là ; et si j'eusse été moins inquiet, moins occupé de mon pauvre Confalonieri, j'aurais pu remarquer parmi cette foule immense des marques non équivoques de compassion et d'intérêt. J'avoue même que je n'aurais pas cru que les Milanais, sous les yeux de leurs maîtres dont les nombreux bataillons garnissaient la ville entière, auraient été susceptibles d'une manifestation publique aussi clairement anti-autrichienne ; c'est un témoignage que je suis heureux de pouvoir leur rendre aujourd'hui.

Quelques minutes s'étaient écoulées dans cette silencieuse contemplation, lorsque l'attention générale fut soudain attirée vers un balcon qui se trouvait placé à gauche, au-dessus de nous, et sur lequel venaient de se montrer plusieurs personnages, dont un, en uniforme, tenait à la main un rouleau de papier. Le silence devint plus profond encore... l'attente était

au comble... Et lorsque le crieur commença, d'une voix peu rassurée d'abord, à lire les sentences, on eût dit que chacun des spectateurs avait parmi nous un frère, un parent, un ami dont il allait enfin connaître le déplorable sort; mais à peine eut-on recueilli ces mots : « Par la haute clémence de sa majesté, la peine capitale a été commuée pour le comte Confalonieri en celle de la prison dure pour toute la vie, dans la forteresse du Spielberg.....; » à peine, dis-je, eut-on recueilli ces mots, qu'une rumeur soudaine, qu'un murmure universel, énergique, prolongé, révéla quel pénible effet produisait sur la multitude cet acte de *souveraine clémence*..... Tous les yeux se portèrent sur Confalonieri, comme pour lui payer un tribut de commisération et de regrets. Quand mon tour fut venu, qu'on eut entendu que j'étais aussi condamné aux galères du Spielberg à perpétuité, il y eut une exclamation nouvelle, et des paroles de compassion parvinrent jusqu'à moi..., paroles qui allèrent jusqu'à mon cœur, en me rappelant plus vivement encore les doulou-

reuses anxiétés, le désespoir des chers amis dont je m'efforçais dans ce moment cruel d'effacer le souvenir, de détourner l'image, dans la crainte d'être moins fort que mon attendrissement.

Il y eut un instant où Confalonieri, que je regardais à chaque seconde, ferma les yeux, pencha la tête... Un frisson mortel courut par tout mon corps... Je ne vis, je ne songeai plus qu'à lui, qu'à son affreuse douleur, à la pensée que son évanouissement pouvait être attribué à la faiblesse ou à l'abattement. « Frédéric! Frédéric! » m'écriai-je, le cœur plein d'un poignant regret de ne pouvoir tendre la main, faire le moindre mouvement pour l'appuyer, pour le secourir... Il releva péniblement la tête, et tournant vers moi son visage tout baigné de sueur : « J'ai cru que j'allais me trouver mal, me répondit-il d'une voix faible et entrecoupée; mais, s'il plaît à Dieu, j'irai... j'irai encore!... » Ah! de quel poids affreux je me sentis soulagé!... La victoire, et c'en était une de ne pas être la risée de nos ennemis, la victoire nous paraissait plus probable, plus sûre, et un

éclair de joie, dans ce fatal moment, put encore briller dans mon âme.

Les sentences étaient lues ; la foule, de plus en plus pressée, de plus en plus avide de s'approcher de nous, aurait fini par repousser la foule, si l'on eût persisté à nous laisser exposés aussi longtemps que la commission en avait donné l'ordre ; mais la police, inquiète de cette manifestation d'intérêt, prit sur elle de nous faire abandonner notre pilori, quelques minutes avant le temps fixé. Alors les geôliers nous détachèrent, et nous redescendîmes dans le même ordre où nous étions montés, non sans que le peuple, chez lequel l'instinct du juste et du bon vaut mieux, dans de semblables circonstances, que le sentiment des hautes classes, eût fait entendre, au moment où Confalonieri allait disparaître, un de ces longs gémisssements qui prouvaient qu'il savait plaindre la destinée de celui qui s'était sacrifié pour le bonheur de sa patrie.

Les chaînes dont on avait chargé nos jambes et nos mains rendaient nos mouvements si pénibles et si difficiles, que je

n'ai jamais compris comment mon ami, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, soit parvenu jusqu'en bas, sans être entraîné dans une chute que tous mes efforts n'auraient pu prévenir.

Au bas de l'escalier, Confalonieri, que j'avais précédé pour descendre, s'arrêta pour reprendre haleine... Là, nous nous regardâmes en silence; mais nos yeux, mais notre imperceptible sourire, en disaient plus, pour nous féliciter d'être sortis vainqueurs de cette cruelle épreuve, que toutes les exclamations de triomphe et de joie!

De nouveau l'un près de l'autre, lui s'appuyant plus que jamais sur moi, nous partîmes pour regagner la sombre chapelle... Que de têtes, malgré les soldats, s'avançaient vers nous pour nous voir une fois encore! que de *poveretti* (pauvres infortunés)! nous furent adressés, avant que nous eussions quitté la place où se trouvait la foule, que le bruit de nos fers semblait frapper d'horreur!... Confalonieri, qui avait épuisé le reste de ses forces pour ne pas s'évanouir aux yeux de la multitude,

semblait incapable d'arriver jusqu'au péristyle du palais. Il y parvint cependant, et se traîna même jusqu'à la porte de la chapelle... ; mais à peine en touchions-nous le seuil, que, cédant à tant de fatigue, l'infortuné tomba roide à nos pieds, sans que nos bras, retenus par les chaînes, pussent s'ouvrir pour le soutenir ou l'emporter au moins sur son lit de douleur.

A nos cris, les gendarmes s'empressèrent de le relever, de le porter sans connaissance jusqu'à la misérable couche où nous l'avions déjà vu privé de tout sentiment !... Mais l'accès de la nuit précédente n'était rien en comparaison du paroxisme horrible dont il fut alors attaqué... Qui pourrait redire les impressions déchirantes que nous causaient les mouvements convulsifs de tous ses membres qui, en s'entre-choquant, faisaient résonner les lourdes chaînes dont ils étaient entourés !... Qui pourrait exprimer la souffrance que j'éprouvais dans ce cruel moment, de ne pouvoir ni soutenir sa tête ni lui tenir une main, et d'en être réduit, garrotté comme je l'étais, à supplier les geôliers,

les gendarmes d'aller chercher le commissaire en chef, et d'obtenir de lui qu'on ôtât de suite à l'infortuné malade les fers dont il était accablé!

Enfin l'on écouta nos justes réclamations; Confalonieri fut délivré, et nous le fûmes tous après lui. Libres alors de le secourir efficacement, nous l'étendîmes plus commodément sur le lit et chacun de nous s'efforça de le soulager; mais plus de deux mortelles heures se passèrent avant qu'il eût repris connaissance. A peine ses yeux se furent-ils ouverts, à peine eut-il réuni ses idées, qu'il me dit en prenant ma main dans les siennes : « Je te rends grâce, ami..... Mais où suis-je tombé? — Ici, ici... lui répondis-je vivement, près de la porte. » Il respira plus librement. « Maintenant, reprit-il, je n'ai plus rien à craindre de la persécution de Salvotti.... N'ayant pu m'ôter la vie, il aurait voulu du moins m'avilir aux yeux de mes concitoyens!..... Il n'a pas été plus heureux dans cette dernière tentative que dans toutes celles qu'il s'est permises pendant tout le cours du procès, pour ternir

mon honneur..... J'en rends grâce à Dieu et à toi, mon ami, dont les soins si touchants, dont le dévouement inespéré ont déjà mêlé tant de douceurs à l'amertume de ces cruels instants!..... »

Il tendit alors affectueusement la main à nos compagnons, les encouragea en leur parlant de grâces nouvelles, de temps meilleurs qu'il n'espérait plus pour lui. « Un jour viendra, leur disait-il, où vous rentrerez dans Milan et où la considération publique vous payera des maux que vous aurez soufferts... — Tandis, s'écria Palavicini, qu'on méprisera ce colonel A..., dont la sentence aurait dû être la même que la nôtre, mais qui a racheté des années de prison et l'exposition publique en persistant vilement dans ses révélations contre notre Confalonieri! — A quoi est-il condamné? demanda Brosieri. — A une simple détention peut-être, répondit Tonnelli.....

— Ne pensons plus à ce qu'il a pu faire, ainsi que d'autres, durant le cours de cette odieuse procédure, dit notre ami avec une adorable indulgence, mais seulement à la

cause première de son emprisonnement, à la bonne intention qu'il eut un moment d'être utile à son pays..... Il n'était pas donné à tous de résister aux embûches, à la torture morale d'un inquisiteur tel que Salvotti; ceux qui l'ont pu furent plus heureux que les autres, voilà tout. »

A ces conciliantes paroles, tous s'empressèrent autour de lui, et tous, en l'admirant, le bénissaient de jeter ainsi le voile du pardon sur les faiblesses de ses compagnons de captivité.

Après un léger repas, on nous fit quitter la chapelle vers cinq heures, quand la nuit fut venue. Confalonieri descendit, appuyé sur moi, jusqu'à la voiture qui nous attendait sous le péristyle; nous y montâmes avec trois gendarmes, et en peu de minutes nous étions arrivés à Santa-Margarita, ma première prison, et installés tous deux, à ma grande surprise, dans une petite chambre sombre et basse où il faisait horriblement froid et humide, parce qu'on en avait à dessein enlevé le poêle, et qu'il n'y avait aux fenêtres pour tous carreaux que du papier huilé.

— Est il bien possible, dis-je au geôlier Riboni, qu'on vous ait ordonné de mettre le comte Confalonieri, qu'on sait gravement malade, dans une prison où l'on ne peut ni se chauffer ni se retourner, tant elle est petite et mal close? — C'est l'ordre, *signor mio*, l'ordre du directeur-général de la police, dont vous dépendez maintenant. Il a demandé à la commission qu'on lui cédât pour vous un quartier sûr et isolé, et on a mis ce corridor à sa disposition. — N'aurait-on pas pu, au moins, nous mettre dans les prisons du rez-de-chaussée, où j'ai été renfermé au moment de mon arrestation? Elles sont très-étroites, très-obscures, il est vrai, mais il y a des poêles, et nous aurions eu moyen de secourir le comte, quand ses attaques le prendront. »

Riboni s'excusa, dit que j'avais raison, me promit de donner l'ordre à ses guichetiers d'ouvrir la nuit pour m'aider à soigner mon compagnon, si le cas était urgent; puis il nous souhaita le bonsoir pour aller recevoir, disait-il, les autres condamnés qu'on allait loger près de nous.

Peu d'instants après, nous entendîmes en effet la voix de Palavicini, qui s'écria en entrant dans la prison voisine de la nôtre : « Mais c'est une porcellière où vous nous mettez là! »

En arrivant, Confalonieri, épuisé, s'était laissé tomber sur un des lits. « Te sentirais-tu plus mal? lui demandai-je avec empressement... Mon Dieu! que cette prison est fraîche!..... l'air y pénètre et me glace..... Quel mal il peut te faire! Pour en souffrir moins, ami, il faudrait te coucher. — Dans un moment, me répondit-il, quand je serai moins faible... » Mais j'avais trop à cœur de lui voir prendre quelque repos pour le laisser ainsi plus longtemps exposé à l'humidité et à la fatigue d'une position incommode.

Cédant à mes prières, il consentit à ce que je l'aidasse à se déshabiller, et j'eus la consolation de voir enfin mon pauvre malade bien étendu, bien couvert, reprendre haleine et chaleur et se remettre un peu des efforts inouïs qu'il avait été obligé de faire pour soutenir les douloureuses épreuves de cette longue et cruelle journée.

N'ayant pu obtenir du geôlier qu'il nous laissât de la lumière, notre prison eût été dans une obscurité complète, si le reflet d'une lampe suspendue dans le corridor n'en eût faiblement éclairé quelques parties. C'est à cette lueur douteuse qu'assis au chevet de Confalonieri, encore trop oppressé pour s'entretenir avec moi, j'observais en silence la plus légère contraction de sa pâle figure. « Puisse le sommeil calmer un peu ta douloureuse agitation! lui dis-je bien bas. Dors en paix, je veillerai sur toi. »

Sans me répondre, il m'attira vers lui, prit ma tête entre ses mains et la baisa tendrement à plusieurs reprises, comme fait une mère à son enfant bien-aimé..... « Dormir! et le pourrais-je, dit-il, quand mon cœur est si plein de regrets et de craintes pour mon infortunée Thérèse!.... Comment aura-t-elle soutenu cette dernière épreuve, mon Dieu! Elle a dû tant souffrir dans ce cruel voyage et depuis son retour!..... quand chaque jour elle s'attendait à me voir marcher à l'échafaud! Tu sais, ajouta-t-il en soupirant profon-

dément, que j'avais le moyen secret de correspondre avec elle..... Juge alors de mes anxiétés quand elle m'annonça, dans les premiers jours de décembre, qu'elle partait pour Vienne avec mon père, afin de se jeter aux pieds de l'empereur, dont on connaissait déjà les préventions à mon égard..... Dieu sait de quelles poignantes douleurs elle aura été abreuvée, l'infortunée !..... La pensée seule, hélas ! m'en déchire le cœur..... Je ne te dirai pas toutes les angoisses, tous les accès de désespoir qui m'assaillirent pendant qu'elle se dévouait pour sauver une vie que je ne dois qu'à elle, j'en suis certain. et que j'étais sûr de perdre, tant on m'avait noirci dans l'esprit du souverain. Tu as senti comme moi, mon Alexandre, que le courage manque quand il s'agit des souffrances causées aux chéris de notre âme !..... Sans aucun espoir de salut, je voulus au moins que mes derniers instants fussent consacrés à l'ange de mes jours, à celle dont je n'avais jamais si bien connu les précieuses qualités, les vertus adorables, qu'au moment où je fus arraché de ses bras !

« Je demandai d'abord à la commission l'autorisation de faire un testament, que je changeai ensuite, après plus mûre réflexion, en une donation pure et simple; mais que de débats il me fallut soutenir! que d'obstacles il me fallut vaincre pour obtenir ce qu'on ne pouvait me refuser selon la loi, et ce qui me fut accordé, par l'empereur, m'a-t-on dit, à titre de faveur! Que d'efforts Salvotti n'a-t-il pas faits pour que je laissasse ma fidèle compagne à la merci des événements[1]! Que de perfides mensonges, que de menaces pour me faire abandonner mon projet, qui ne servirait à rien, selon lui, qu'à irriter de plus en plus sa majesté.....

« Je l'emportai cependant sur toutes ces odieuses menées; l'acte de donation fut fait en bonne forme, et j'étais tranquille sur ce point si important pour l'avenir de ma Thérèse, lorsque ma prison fut envahie tout à coup, la veille du jour de l'an, par les guichetiers et les gendarmes, qui

[1] La fortune du comte Confalonieri eût été sequestrée après la sentence, comme celle des autres condamnés, sans cet acte de donation. (*Note de l'Auteur.*)

s'y établirent en permanence..... Leurs figures sinistres, leur silence sombre et obstiné, leur surveillance inquiète, ne m'anoncèrent que trop que j'avais près de moi les *gardes de la mort* et que bientôt j'aurais cessé de vivre..... La commission prit soin de me confirmer dans cette opinion, en me faisant prévenir que l'empereur s'était montré inexorable et qu'il avait sanctionné la sentence de mort, qui serait exécutée sous peu de jours, si je n'obtenais un sursis par la promesse de faire les aveux et les révélations qu'on attendait de moi depuis si longtemps.

« Je ne répondis rien à de telles propositions, et je me préparai à mourir... C'est alors que je reçus, malgré la vigilance de Salvotti et de ses sbires, quelques mots d'un ami dévoué, qui, fidèle à sa promesse de ne me rien cacher, m'annonçait que ma pauvre Thérèse était de retour, que l'empereur s'était montré inflexible, et qu'un jeune Français était destiné à périr avec moi sur l'échafaud..... Profitant une nuit d'un moment de sommeil de tous mes gardiens, je risquai de battre au

mur pour t'annoncer que je devais être pendu..... Tu m'interrogeas alors sur le sort qui t'attendait, et j'allais répondre, quand un de mes argus se réveilla et m'empêcha d'aller plus loin dans ce funèbre entretien..... Depuis lors, la continuelle surveillance dont je fus l'objet, et ma santé de jour en jour plus faible, ne me permirent plus de frapper un seul mot au mur.

« C'est ainsi que, constamment entouré par ces misérables agents, dont le bruit et les propos m'ôtaient nuit et jour toute possibilité de recueillir mes pensées, sans cesse en butte aux odieuses tentatives de Salvotti pour ébranler ma fermeté, de plus en plus épuisé par les paroxismes nerveux que cette terrible attente ne faisait qu'augmenter, inquiet jusqu'au désespoir de ma bien-aimée Thérèse, il me fallut supporter pendant vingt jours la lutte fatale d'une volonté plus forte que la contemplation de la mort, et d'un cœur qui ne savait pas se résigner aux larmes éternelles d'une femme adorée !

« Deux choses encore semblaient être

au-dessus de mon courage dans ces affreux moments : l'ignominie du supplice auquel j'allais être soumis et la crainte que la commission ne tentât d'avilir ma mémoire par d'infâmes calomnies. Pour échapper à la potence, j'adressai à l'empereur une requête dans laquelle je revendiquai, en ma qualité de descendant, par ma mère, d'une noble famille hongroise, le droit d'être décapité; mais ma demande fut rejetée, tandis que, pour sauver ma mémoire, j'avais projeté d'écrire une protestation courte, mais énergique, sur quelques petits morceaux de papier que j'aurais roulés et cachés dans la main pour les jeter au peuple, en marchant au supplice.

« C'est dans cette torturante alternative des tourments qui me venaient des hommes et des douleureuses anxiétés qui prenaient leur source dans mon âme, que s'écoulèrent lentement et une à une les heures d'une agonie dont je crus enfin toucher le terme, quand on vint nous chercher la nuit dernière pour nous conduire au palais; mais les forces me manquèrent, et j'avais

déjà plusieurs fois vainement essayé de me lever, lorsque tu te précipitas dans ma prison et que j'entendis à mon oreille ta voix si bonne, dont les tendres paroles m'allèrent au cœur ! Pour te revoir plus tôt, je voulus à tout prix abandonner mon lit, m'habiller..... impossible ! Deux fois je le tentai, et deux fois je retombai sans connaissance dans les bras de mes gardiens... Alors on courut à la commission, qui décida, malgré les réclamations du médecin, qu'on me transporterait mort ou vif jusqu'au palais de justice.

« Tu sais le reste, ajouta Confalonieri, dont la voix faiblissait de plus en plus et que j'avais inutilement prié de ne point continuer.... Tu as vu en ce jour tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai redouté ; mais ce que tu ne peux connaître encore, c'est le baume que tu as mis sur mes blessures, c'est le soulagement, la joie qu'éprouvera ma Thérèse, quand elle apprendra que je ne suis plus sans secours, sans appui, et que Dieu, après tant d'épreuves, m'a donné un frère d'infortune auquel je dois les seuls moments de consolation

que j'aie éprouvés depuis deux ans.....

— Ce Dieu de bonté, qui m'a réuni à toi, m'écriai-je, m'accordera la grâce de voir ta Thérèse bien-aimée, pour que je puisse la tranquilliser sur ton sort et lui dire combien je suis heureux, malgré tant de malheurs, de pouvoir me consacrer entièrement à son Frédéric... Ah! je sens qu'en m'écoutant l'espoir rentrera dans son cœur, et qu'un avenir moins sombre...

— Mon Alexandre, ne parlons point d'avenir; la gravité du mal dont je souffre et le caractère de l'empereur doivent m'enlever toute espérance.....

— L'empereur! répétai-je..... mais je croyais, au contraire, qu'il était bon et humain et qu'une fois détrompé sur les calomnies de l'inquisiteur, il reviendrait à des sentiments plus doux? — C'est une erreur, ami; l'empereur, que je crois connaître, aura de l'indulgence pour tout, excepté pour ce qu'il appelle de l'obstination dans les odieux principes du libéralisme, et de l'orgueil, de l'impudence dans le maintien et la dignité de la conduite. Pour le fléchir, il faut plier... pour mériter

grâce à ses yeux, il faut faire amende honorable et renier ses antécédents, en lui donnant quelque gages d'humilité et de repentir.

« L'homme modéré dans ses opinions politiques, mais ferme, inébranlable dans ses principes, est un ennemi plus dangereux, selon lui, que le démocrate le plus exagéré... Car il sait bien que l'exagération n'est que de courte durée et qu'il est avec elle des accomodements, tandis qu'il n'en existe pas avec la conviction qui prend sa source dans la modération et la conscience..... Jamais, tant qu'il vivra, les portes du Spielberg ne s'ouvriront pour moi, parce que jamais je ne changerai d'opinion sur l'indépendance de mon pays, et parce que jamais je n'avilirai mon caractère par quelques-unes de ces concessions que le gouvernement autrichien exige pour discréditer un homme et le tenir pour toujours sous sa dépendance immédiate... Je ne saurais donc me faire illusion sur ce point.... si j'échappe à la maladie dont je suis atteint, si ma santé s'améliore, je suis condamné à languir dans une captivité

qui ne se terminera que par la mort de l'empereur ou la mienne... A moins, reprit-il, que mon bon ange, ma Thérèse, n'ouvre les portes de notre cachot et qu'une évasion... Ce sera, j'en suis certain, la pensée de chacun de ses jours, le but constant de tous ses efforts, l'œuvre de toute sa vie... *Poveretta!*... rien ne lui coûtera, rien ne sera négligé; mais que d'angoisses encore attendent sa persévérance et son conjugal dévouement!

« Si tu savais tout ce qu'elle a dû risquer pour correspondre avec moi, malgré la surveillance de Salvotti! Les portes de Spielberg ne seront pas plus infranchissables que celles de la prison de Milan... j'en ai l'espoir!... et c'est pour cela, ajouta-t-il avec une touchante bonté, qu'il faudra prier ta chère sœur, dans la première entrevue que tu auras avec elle, de voir ma Thérèse... Elles sont dignes l'une de l'autre, elles pleureront ensemble, le même malheur les unira pour toujours... »

Je remerciai Frédéric avec effusion de cette fraternelle pensée. Longtemps encore nous prolongeâmes cet intéressant entre-

tien, où mon ami, malgré sa faiblesse extrême et malgré mes prières, me parlait avec tant de chaleur, tant de regrets et d'amour de l'incomparable compagne dont il tremblait d'être séparé pour toujours. Enfin, après que chacun de nous eut payé son tribut de tristesse et de larmes aux êtres chéris que nous perdions, après qu'en nous tenant silencieusement la main, nous eûmes longtemps abandonné notre âme aux souvenirs du passé et aux douleurs de l'avenir, il exigea de moi que je profitasse du lit que l'on avait dressé tout à côté du sien, pour me garantir du froid et y trouver quelques heures d'un sommeil si nécessaire après tant et de si rudes épreuves !

Quoi que j'en pusse dire, il fallut lui céder; mais avant de terminer cette mémorable journée, je remerciai Dieu avec ferveur de m'avoir si miraculeusement conservé la vie, et adouci l'amertume de mes chagrins par les douces jouissances du dévouement envers un être plus infortuné que moi ! Confiant dans la bonté divine, je m'endormis en espérant qu'un jour viendrait où je

retrouverais Lucy heureuse et révérée, où je compenserais ma famille bien-aimée des maux que je lui avais fait souffrir et où je couvrirais de baisers la chevelure blanche de mon pauvre père, qui me pardonnerait, et me bénirait d'être resté fidèle à l'honneur.

Je reposais depuis quelques instants, lorsqu'un long gémissement vint frapper mon oreille... Je me dresse sur mon lit, j'écoute... c'était mon malheureux ami, dont la respiration haletante, dont les cris sourds et inarticulés, n'annonçaient que trop qu'il se débattait en vain contre les premières atteintes d'un violent paroxisme..... Saisi au cœur de ces symptômes alarmants, je me précipitai vers lui ; mais avant que mes bras eussent pu l'étreindre, je l'entendis s'agiter convulsivement et tomber lourdement sur le carreau... Guidé par ses cris plaintifs et par les battements redoublés de sa tête contre le mur, je parvins aussitôt, malgré l'obscurité devenue profonde, à l'endroit où il gisait si misérablement : le prendre dans mes bras, le soulever avec force pour le remettre sur son lit fut ma première

pensée, mon premier soin; mais son corps roide et convulsif était si lourd, si difficile à saisir, à porter, que je dus renoncer à l'enlever de suite du carreau humide où ses membres se glaçaient... Alors, éperdu, hors de moi, j'appelai à haute voix les guichetiers, les gendarmes, tandis que je continuais à soutenir mon pauvre malade... mais nul ne répondait à mes cris, et voyant que, loin de nous porter secours, on nous laissait impitoyablement sans lumière, j'en éprouvai un tel accès d'indignation, qu'avec une vigueur que le désespoir seul peut donner j'enlevai de terre mon ami tout palpitant encore et le replaçai sur son lit, où je m'efforçai de le contenir, jusqu'au moment où l'agitation nerveuse fit place à l'anéantissement qui en était toujours la suite.

Certain de son immobilité, je gagnai alors à tâtons les portes de la prison; je criai, je frappai plus haut, plus fortement encore; puis, sachant combien il importait dans ces sortes de crises de rappeler la chaleur aux extrémités, je revins près du comte, je pris ses pieds glacés, je les appuyai sur ma poitrine, et ce fut dans

cette position que me trouvèrent les gardiens lorsqu'ils vinrent, longtemps après, me demander ce que je désirais. C'est là que je sentis qu'il n'est destinée si cruelle, qu'il n'est coupe si amère qui ne s'adoucisse alors que Dieu nous laisse au cœur la vivifiante conviction que nous pouvons encore, malgré notre infortune, soulager, consoler nos semblables par des preuves de notre amour ! Emus par mes prières, les geôliers m'apportèrent enfin de la lumière ; mais ce ne fut que bien longtemps après qu'ils m'eurent laissé seul que Confalonieri commença à se remettre d'une attaque qui avait duré plus de quatre heures. Lorsque je vis enfin à la tranquillité de son regard que la crise était passée, je l'appelai doucement, doucement..... Et lui, sans me répondre, me tendit les bras, me serra sur son sein..... m'en disant plus dans ce muet langage que toutes les paroles que les hommes inventèrent pour rendre les inexprimables sentiments de l'âme.

LEFEBVRE.

La musique et la poésie se sont réunies en la personne des PP. Lefebvre et Lambillotte, jésuites, pour produire le plus gracieux recueil de chants sacrés que nous connaissions. La poésie du père Lefebvre est simple et douce comme le nom de Marie, qu'elle célèbre. Nous transcrivons au hasard le premier morceau qui se présente à nous.

LES ADIEUX AU MOIS DE MARIE.

Il va finir le beau mois de Marie :
Il a passé comme ses belles fleurs ;
Oui, mais l'amour d'une mère chérie
Ne passe pas ; il reste dans nos cœurs.
Adieu, beau mois qui parfumait la terre !
C'est aujourd'hui le dernier de tes jours ;
Mais si Marie est pour toujours ma mère,
Je veux l'aimer toujours !

Toutes les fleurs sont-elles donc flétries ?
N'en est-il plus pour orner son autel ?
Il est encor des lis dans nos prairies,
Et le lis plaît à son cœur maternel.
Adieu, beau mois, ta dernière heure sonne !
C'est aujourd'hui le dernier de tes jours ;
Garde des lis, des lis pour sa couronne ;
Il nous en faut toujours !

Le noir enfer n'a pas éteint ses flammes,
Et de sa rage il nous poursuit encor ;
Il a toujours la même soif des âmes,
Il les appelle au gouffre de la mort.
Adieu, beau mois, pour nous si plein de gloire!
C'est aujourd'hui le dernier de tes jours;
Mais il nous faut bien plus d'une victoire,
Il faut vaincre toujours.

Le monde aussi va conserver des charmes
Et m'inviter à de nouveaux plaisirs ;
Mais j'aime mieux ici verser des larmes
Que de donner au monde mes désirs.....
Adieu, beau mois, tu fuis, mon bonheur passe!
C'est aujourd'hui le dernier de tes jours ;
Mais, si toujours j'aurai besoin de grâce,
Je veux prier toujours !

Et c'est ainsi que tombent nos années ;
Un Dieu les jette en son éternité :
L'homme s'éteint, et les fleurs sont fanées ;
Tout fuit, tout meurt avec rapidité.
Adieu, beau mois, adieu, fleurs de Marie!
C'est aujourd'hui le dernier de tes jours ;
Ah! que n'est-il le dernier de ma vie!
Je l'aimerais toujours !!!

COUVELAIRE.

A Marie, gloire et amour! C'est avec cette noble devise que M. Michel Couvelaire est entré dans la carrière des lettres.

Il a été fidèle à cette douce profession de foi ; aussi les deux petits volumes qu'il nous a donnés sont-ils tout parfumés de piété et de grâce. Quand on les lit, on reconnaît sans peine que les belles pensées de l'auteur sont écloses à l'ombre du sanctuaire. Ce sont des fleurs de la solitude.

BETHLÉEM ET JOSAPHAT.

Montagnes, couvrez-nous ; collines, écroulez-vous sur nos têtes.

— Enfants d'Adam, où fuyez-vous ainsi éperdus?

— Nous avons vu l'ange, nous avons entendu les trompettes de la vengeance.

— L'ange que vous avez vu n'est point l'ange du jugement ; vous n'avez entendu que les sons mêlés des harpes célestes.

— La nuée de feu ! Dieu vient consumer le monde.

— C'est la nuée lumineuse ; c'est Dieu qui vient éclairer les nations.

— Malheur, malheur aux hommes qui habitent la terre!

— Je vous annonce la bonne nouvelle... Paix aux hommes de bonne volonté!

— Voici le lion de Juda; qui ne serait glacé d'épouvante?

— Voici l'agneau de Dieu, celui qui efface les péchés du monde.

— O juge terrible!

— O Emmanuel!

— O vallée de Josaphat!

— O Bethléem!

— Morts, sortez de vos sépulcres; l'heure de la justice sonne.

— Peuples, réveillez-vous de votre sommeil; car voici les jours du salut.

— Le règne du Seigneur commence; il va gouverner les nations avec la verge de fer, il va nous briser comme un vase d'argile.

— Sion, votre roi vient à vous plein de douceur.

— Ne tient-il pas le van dans sa main vengeresse?

— Son soleil luira pour l'ivraie comme pour le froment.

— Ne porte-t-il pas sur son épaule la cognée qui doit frapper l'arbre?

— Il a dit au maître : Attendez. Je bêcherai la terre qui entoure sa racine, j'élaguerai les branches qui épuisent inutilement le suc; peut-être, pour prix de mes sueurs, il donnera de bons fruits.

— Prophète, prophète, tu l'as vu, ce jour de colère, dans ta vision nocturne... Nations de la terre, poussez des hurlements; car les trônes sont posés, et l'Ancien des jours s'est assis : son tribunal est de feu, les roues qui le supportent sont de flamme. Entendez-vous dans les nuées comme un bruit de chariots? C'est le Fils de l'homme qui arrive avec ses légions. Fuyez, de peur qu'il ne vous consume par un vent brûlant. Ses yeux brillent comme des éclairs, sa voix est comme le rugissement des grandes eaux; de sa bouche sort un glaive à deux tranchants, sa face reluit comme le soleil.

— Ne craignez pas, vous trouverez un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche.

— Oh ! qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant!

—Il n'achèvera point le roseau à demi-brisé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore.

— Comment soutenir la sentence effrayante : Retirez-vous de moi, maudits?

— Il vous appelle : Venez à moi, dit-il, vous qui êtes dans la peine; je ne veux point la mort du pécheur, mon désir est qu'il vive.

— Demain nous paraîtrons devant vous, Seigneur!... Quel est ce nouvel astre qui brille sur Jacob? il surpasse en beauté toutes les étoiles du firmament; ses rayons ont une douceur qui attendrit, et qui met le calme dans l'âme.

— C'est l'étoile prédite par Balaam; car voici qu'un Sauveur nous est né dans la cité de David. Lève-toi, Jérusalem, pare-toi des vêtements de ta gloire; secoue la poussière qui te couvre, brise les chaînes qui te blessent le cou, pauvre captive! Le Seigneur vient te consoler dans tes ruines; il fera de tes solitudes un jardin planté d'arbustes et orné de fleurs. Il guérira ceux

qui ont le cœur brisé, il essuiera les larmes de ceux qui pleurent, il prendra la défense des faibles, il publiera la liberté pour ceux qui souffrent dans la servitude, il leur donnera une couronne en place de la cendre qui souille leurs têtes. O terre! on ne t'appellera plus délaissée. Jérusalem, tressaille d'allégresse; le Christ, le Seigneur est au milieu de toi. Comme un pasteur nourrit son troupeau, il nourrira tes pauvres. Pécheurs accablés sous le poids de vos crimes, approchez-vous de son berceau, et priez-le avec confiance; quand votre âme serait rouge comme l'écarlate, il la rendra blanche comme la neige. Il dira à ceux qui étaient esclaves : Vous êtes mes amis; et au peuple qui n'était plus le sien : Tu es encore mon peuple.

— O miséricorde du Seigneur, que vous êtes grande!

— Passez jusqu'à Bethléem, et vous verrez le Sauveur que Dieu donne aux nations.

— Le Chérubin au glaive de feu ne nous empêchera-t-il pas de pénétrer jusqu'à lui?

— L'étable de Bethléem n'est point le jardin de délices.

— O funeste faute, qui a chassé l'homme du paradis!

— O heureuse faute, qui a donné un Dieu à la terre!

— Qu'il était beau ce jardin planté par le Seigneur, avec son fleuve, ses arbres aux fruits d'or et ses frais bosquets où Dieu venait se promener à l'heure de midi!

— L'étable est plus riche dans sa pauvreté.

— Malédiction sur l'ange rebelle, qui remonta du fond de l'abîme pour détruire le bonheur d'Éden!

— Gloire et bénédiction au Fils du Très-Haut qui est venu du ciel pour racheter les coupables! Gloire et amour à la vierge Marie qui a écrasé la tête du serpent infernal!

— Seigneur, vous avez donc béni votre terre; vous avez couvert nos péchés du voile de l'oubli. Convertissez-nous en ce jour de grâce, et montrez-nous votre Christ, afin que nous l'adorions.

— Suivez l'étoile.

SAINTE-FOI.

Ici, comme on nous l'a dit, le nom de Sainte-Foi n'est qu'un pseudonyme sous lequel se cache modestement un de nos meilleurs écrivains ; il faut avouer que le pseudonyme est bien choisi. C'est en effet une *sainte* et ardente *foi* que celle qui anime l'auteur des *Heures sérieuses d'un jeune homme*, du *Livre des peuples et des rois*, etc. On aime à le voir avouer avec franchise le Catholicisme, non tel que l'ont imaginé certains rêveurs, mais tel qu'il est véritablement, avec la pratique de tous ses devoirs et l'exigence parfois austère de sa morale sainte. Ajoutez à cela un style plein d'éclat et de poésie, et vous comprendrez que nous aimions à vous citer M. Charles Sainte-Foi.

LE CONFESSEUR.

Avez-vous jamais approfondi le sens de ce mot : confesseur? avez-vous écouté quelquefois tout ce que ce mot dit? Avez-vous admiré la puissance de l'esprit chrétien sur les formes du langage, et la manière merveilleuse dont il les assouplit et les élargit, dès qu'il y est entré? Avez-vous étudié la signification de ce magnifique solécisme : se confesser? Ceux qui parlaient la

langue latine au temps de Cicéron auraient-ils pu penser que du verbe *confiteri* on ferait un jour un verbe exprimant une action réfléchie, et qu'on s'avouerait comme on avoue une chose? Auraient-ils pu penser qu'on trouverait dans leur langue un mot pour désigner la profession d'un homme chargé d'écouter les aveux de ses frères?

Se confesser, c'est avouer; et confesser, c'est rendre un homme tout aveu. Pour faire dire tant de choses à la langue païenne que parlaient les Romains, il a fallu en briser en quelque sorte les formes, et en assouplir l'étroite raideur. Mais le Christianisme n'a-t-il pas produit dans le langage les mêmes miracles que dans la société? N'a-t-il pas été là, comme ici, un levain puissant qui a fait fermenter et lever la masse? Et y a-t-il sur la terre une langue qui porte plus profondément l'empreinte sacrée de l'esprit chrétien, que la langue française, si catholique dans la formation de ses mots, dans la contexture de ses phrases et dans l'esprit de sa grammaire? Il n'y a, au reste, rien qui doive étonner en cela. Voilà huit siècles que la

foi, la science et la piété chrétienne passent par cette langue, et se versent dans ses mots.

Le confesseur est un ami, mais un ami divin, ou plutôt c'est Jésus-Christ qui devient dans sa personne le confident, l'ami de tous les chrétiens. La confession, c'est l'amitié élevée à l'état de sacrement, et rapprochée si près du ciel qu'on ne saurait rien concevoir dans l'échelle des affections humaines qui en soit plus proche. Admirable puissance de la Religion! dans chaque temple chrétien est un confessionnal, où le prêtre se tient assis, attendant que les pécheurs viennent lui accuser leurs fautes et en chercher le pardon. Des hommes, des femmes de toute condition, de tout âge y entrent, et sortent de là, souvent justifiés, toujours consolés. Là, entre le pénitent et le confesseur, il se dit des choses qu'on ne voudrait pas dire à son père ni à sa mère, qu'on cacherait à son frère ou à son ami, qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même, si on le pouvait.

Qu'est-ce donc que cet homme à qui

l'on ouvre ainsi son cœur, et devant qui l'on déploie le livre de sa vie? Est-ce un ami qu'on connaît et qu'on aime depuis longtemps, de la discrétion de qui l'on s'est assuré, qu'on a cherché longtemps avant de le trouver, comme on cherche une chose rare et précieuse? ou bien est-ce du moins un homme remarquable par sa science et dont les lumières jettent de longs rayons autour de lui? Cet homme, bien souvent on le connaît à peine; quelfois son caractère déplaît, ses manières choquent, sa vertu trop austère épouvante. Quelquefois, c'est un humble prêtre qui n'a de science que sa foi, et qui puise toutes ses lumières dans la prière et la charité. Cependant, on a plus de confiance en lui que dans l'ami le plus intime; et on est plus sûr de sa discrétion qu'on ne l'est de celle d'un père ou d'un frère. Un aveu fait à cet homme, fût-il étranger pour vous, soulagera plus votre âme et vous fera plus de bien qu'un aveu fait à une mère ou à un ami.

Vous ne connaissez pas cet homme; mais à peine êtes-vous à ses pieds que vous

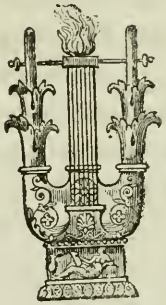
sentez votre cœur s'épanouir sous sa charité, s'abandonner à la confiance et à tous les sentiments qui élèvent l'âme. Il vous regarde et vous croyez à lui ; il vous parle, et déjà vous êtes son fils. Chacune de ses paroles est comme une goutte de pluie qui tombe sur une terre desséchée. Il lève la main pour vous absoudre ; et voilà que l'innocence, le calme, la paix et la joie refleurissent en votre âme. Il vous dit : Allez en paix, et vous vous levez innocent, justifié, heureux, avec le regret du mal et le désir du bien, le cœur plein de douleur pour le passé et d'espérance pour l'avenir. En vérité, ne faut-il pas avoir perdu le sens pour calomnier une institution aussi admirable? L'établissement de la Confession n'est-il pas à lui tout seul une preuve suffisante de la divinité du Christianisme? Une telle invention pouvait-elle venir d'un autre que de Dieu ?

Ne négligez pas, jeune homme, le précieux trésor que l'Église met à votre disposition. Vous allez chercher bien loin ce que vous avez tout près de vous. Vous vous plaignez de la difficulté de trouver un ami,

et Dieu vous en offre plusieurs dans chacun des temples où habite sa gloire; car ne croyez pas que le prêtre qui vous confesse reste étranger à votre cœur, et que l'obligation qui lui est imposée de vous aimer et de se dévouer à votre bien, ôte quelque chose à la valeur des soins qu'il vous donne. Il ne tient qu'à vous de vous faire un ami de votre confesseur : si vous vous adressez à lui avec confiance, il est difficile qu'il vous refuse son amitié. Comment voulez-vous qu'un commerce aussi intime s'établisse entre deux âmes, sans qu'il en résulte une union étroite? Le prêtre pour aimer son pénitent n'a pas même besoin des motifs que la foi lui suggère; sa nature et son cœur lui suffisent.

Mais si vous lui restez étranger vous-même; si vous n'allez le trouver que par une sorte d'habitude, pour satisfaire à la coutume, ou par quelque motif plus mauvais encore, ne trouvez pas étonnant qu'il ne ressente point pour vous cette tendresse qu'un père éprouve pour son fils ou un ami pour son ami. Il ne fait que rester dans les limites que vous lui tracez vous-

même. Otez cette barrière que votre indifférence met devant son cœur, et vous verrez bientôt son zèle et sa charité se précipiter sur votre âme, et l'envelopper de grâce et de bénédictions. Vous trouverez toujours un confesseur qui vous convienne, si vous le demandez à Dieu avec instance, si vous le cherchez de bonne foi, et si, après l'avoir trouvé, vous abandonnez votre âme à sa charité, votre esprit à ses lumières et votre vie à ses conseils. Votre confesseur sera presque toujours pour vous ce que vous voudrez qu'il soit, et vous donnera tout ce que vous lui demanderez.



POUJOULAT.

L'érudition du savant, les connaissances du voyageur, la brillante imagination d'un enfant du midi, jointes à un profond sentiment de Religion et à un style élégant, voilà ce qui distingue les ouvrages déjà nombreux de M. Poujoulat. Son nom s'est associé à celui de M. Michaud dans les plus célèbres travaux de cet illustre académicien. Cela seul serait un éloge pour tout autre que pour l'auteur de *Toscane et Rome*, de *l'Histoire de Jérusalem*, etc.

VENDREDI SAINT A JÉRUSALEM.

A trois heures et demie du matin, tout le monde était déjà réveillé; les hommes reprenaient leur turban et leur ceinture, les femmes leur voile ou leur féredgé. Chaque famille était rangée autour d'un vase rempli de feu..... Dès que les rayons du matin, partis du dôme, sont venus nous éclairer, je suis sorti de la chapelle de la Vierge, et me suis mis, non sans tristesse, à parcourir l'église...

A trois heures après midi, les Latins ont chanté l'office des Ténèbres; ces lugubres et saintes harmonies qui, dans ces deux derniers jours, résonnaient avec tant de charme à mon oreille, se perdaient aujourd'hui à travers les flots de peuple, au milieu d'un bruit immense : plus de quarante mille pèlerins de toutes les nations s'étaient précipités dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à la cérémonie du Vendredi saint. C'est la plus imposante cérémonie que j'aie vue à Jérusalem.

Toute l'enceinte de l'église était remplie : pas le plus petit espace, pas un coin, pas un pilier, pas une grille qui ne fussent occupés; aussi, malheureusement, la confusion était extrême.

La cérémonie a commencé à sept heures du soir; je vais vous la décrire. Je marchais à côté du célébrant, et j'ai pu tout observer.

Le père vicaire célébrant et ses officiers, suivis de tous les religieux du couvent de Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Vierge, dont on a fermé les portes. On avait éteint

toutes les lumières de la chapelle, et au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune père d'Italie a prononcé un discours sur les souffrances et la mort du Sauveur. Ce discours n'a été qu'un rapide abrégé de la Passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes?

Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le vaste bruit de la foule, semblable au mugissement de la mer; nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église, à travers une multitude qui se heurtait et s'ébranlait; hommes, femmes, jeunes filles, enfants, vieillards, de toutes les nations de l'Orient.

On a commencé le *Miserere* sur un ton des plus lamentables qu'on puisse entendre. Les jeunes Arabes, élevés au couvent de Saint-Sauveur, marchaient les

premiers, avec la croix, chantant de leur côté le *Stabat Mater* avec assez de charme et d'harmonie.

La procession ne pouvait avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

Arrivés auprès de l'autel de la *division des Vêtements*, nous nous sommes arrêtés; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Nous étions tous debout pendant ce discours ; le célébrant était seul, assis sur un siége de velours noir brodé d'or. Deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce tabouret derrière le célébrant, pendant la procession.

Je n'ai rien vu de plus beau que les ornements en velours noir, brodés d'or, qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819. Les armes de Castille brillent en filets d'or sur ces vêtements sacrés.

Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jus-

qu'à l'autel de l'*Impropère*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre, où s'assit le Sauveur lorsque, durant la nuit de sa Passion, il fut rassasié d'opprobres. Là, nous avons eu un second discours espagnol, puis nous nous sommes avancés vers le Calvaire. Au milieu d'un bruit immense, traversé par de longs cris, chacun voulait monter sur le Golgotha... Avec une peine infinie, nous sommes parvenus à l'*autel du Crucifiement*.

Le grand crucifix porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel construit à la place même où le Sauveur expira. Le père espagnol que nous avions entendu à la station de l'*Impropère*, s'est agenouillé devant le crucifix, et a repris son discours avec des larmes dans les yeux; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots.

Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi quand j'ai entendu le cénobite, avec son étole noire et sa robe de laine brune, nous raconter la mort ignominieuse de Jésus, à la place même où Jésus

a été immolé!... Car j'étais *là,* sur le Golgotha, où la Croix fut plantée; car je foulais la montagne qui a bu le sang du Christ!!!

Que de tristesses! que de pensées! un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent! N'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'humanité? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu, pour que l'image du trépas fût moins horrible. L'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulcre, après que Dieu lui-même y était entré.

Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le Saint des saints! Vous, mortels que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse ou les humiliations; nobles enfants de la terre, marqués au front du sceau immortel, dont les jours se consument en brûlantes pensées, levez vos yeux vers le Père de l'Evangile, le régénérateur et le Sauveur du monde suspendu au bois infâme! C'est là son trône

et son autel ! Et sa couronne... regardez-la : c'est une couronne d'épines !

Dansla prison, dans l'exil, sur l'échafaud, que de victimes ont pu s'écrier, comme le Christ sur le Golgotha : *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* ELI ! ELI ! LAMMASABACTHANI !

Le crucifix de la procession a été planté à l'endroit même où fut plantée la Croix du Sauveur. Après un long discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche au bras du Christ, lui a ôté sa couronne d'épines, et a déclоué ses pieds et ses mains avec un marteau et une tenaille.

La couronne et les clous enlevés ont été tour à tour baisés respectueusement par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis déposés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un bras du Christ était déployé, le bras tombait de lui-même, comme le bras d'un mort.

Ensuite, on a descendu le Christ de la croix, de la même manière que le Sauveur après qu'il eut expiré ! Ce spectacle me faisait frissonner : j'assistais à cette scène

si terrible et si solennelle qui ensanglanta le Calvaire il y a dix-huit siècles!...

L'impatiente curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître; et au milieu du vaste murmure on distinguait les cris des petits enfants, les gémissements des femmes et des jeunes filles que la foule étouffait. Quelques jeunes filles arméniennes s'étaient jetées vers moi, en me suppliant de les défendre et de les garder à mes côtés pendant la cérémonie.

Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à la *Pierre de l'Onction*, où le Fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étole noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre.

Un voile blanc recouvrait la *Pierre de l'Onction*. On y avait placé un coussin de velours noir sur lequel devait être posée la tête de Jésus. Aux quatre angles de la pierre était un vase d'argent renfermant des aromates et des eaux de senteur.

Le Christ ayant été posé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour

arroser l'image du Sauveur d'essence de rose, et brûler autour d'elle de précieux parfums.

Après quelques instants de recueillement, le Père latin, qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé, en arabe, un discours qui s'adressait aux catholiques du pays; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistants, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé, nous nous sommes avancés du côté du Tombeau. Quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc. L'image sainte a été déposée sur la pierre du Sépulcre. Nous avons entendu un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie.....

Il est dix heures du soir; nous allons sortir de l'église du Saint-Sépulcre pour nous rendre au couvent latin de Saint-Sauveur.

Mme VALMORE.

C'est dans son cœur de mère, plus encore que dans son génie de poëte, que madame Marceline Valmore a puisé ces pures et gracieuses inspirations qui l'ont placée au premier rang des poëtes de nos jours. La Vierge, cette patronne des mères et des enfants, a eu ses plus fraîches et ses plus suaves mélodies : on s'en convaincra en lisant l'hymne suivant, dédié à la madone de Fourvières, gardienne et protectrice de Lyon, la ville natale de l'auteur.

A LA VIERGE DE FOURVIÈRES.

Notre Dame des voyages,
Du fond des moites nuages,
Faites sur notre manteau
Scintiller votre flambeau;
Des monts éclairez la cime;
A nos pas montrez l'abîme;
Et soufflez-nous quelquefois,
Pour chanter, un peu de voix.

Reine ! aux palais inconnue,
Dont le trône est sur la nue,
Sentiers mobiles et blancs,
Où montent nos vœux tremblants,

Quand les pauvres de la terre
Cherchent l'eau qui désaltère,
Vierge! entremêlez leurs pleurs
D'un peu de miel et de fleurs!

Soutenez la femme blonde,
Suivant, par la terre et l'onde,
Sur chaque bras un enfant,
Leur père à l'exil mouvant;
Prêtez-lui quelque auréole;
Qui perce, éclaire, console
Les tristes maisons du roi,
Où les prisonniers ont froid!

Dans les yeux de cette femme
Mettez une sainte flamme,
Pour pénétrer les cachots
De rayons libres et chauds.
Quand un captif la regarde,
Qu'elle dise : Dieu vous garde,
Et crie à nos sombres jours :
« Les rois un temps, Dieu toujours! »

Notre Dame de la vie,
Tant priée et tant suivie,
Debout sur les flots errants
Des temps comme nous courants,
Par vos jours de gloire amère,
Abaissez vos mains de mère,
Sur tout ce peuple à genoux;
Puis après, pensez à nous!

Ce peuple est une grande âme.
Toute nue, ô notre Dame!
Dont la vie est un long deuil,
Et la chair un froid linceul;
Chassez l'autan qui le couvre,
Car je sens mon cœur qui s'ouvre,
Triste ami des malheureux,
Qui n'a que des pleurs pour eux!

Notre Dame de Fourvières!
Rallumez quelques lumières
Dans les ateliers éteints;
Ravivez-y les matins,
Car le soir trop redoutable,
Monte, étrange et lamentable,
Une lugubre clameur,
De ce grand corps qui se meurt.

Autant qu'on l'a fait à plaindre
Il serait bientôt à craindre,
Ce courage errant le soir,
Et qui tombe sans s'asseoir,
Si, dans sa course affamée,
Reine triste et bien-aimée,
Il n'avait peur de vos yeux,
Entre la mort et les cieux!

Si ce chrétien, sous sa chaîne,
Ne voulait dans son haleine,
Avec l'air qui l'a nourri,
Votre nom pur et chéri;

Terrible avant de s'étendre,
Aurait-il le temps d'attendre,
Le front voilé d'un lambeau,
Son droit d'asile au tombeau ?

Puis, si quelque pauvre voile
Sans boussole, et sans étoile,
Chassée à d'autres hasards,
Attire vos doux regards,
Parmi ces graves misères,
N'oubliez pas les prières,
De ceux qui, bannis toujours,
Marchent leurs ans et leurs jours!

Liez les vents pour entendre
Notre hymne sauvage et tendre,
Et que les bergers des champs
Vendent leur lait à nos chants;
Envoyez à la souffrance
L'air où nage l'espérance,
Vierge, et plaignez ici-bas
Des douleurs qu'on n'y plaint pas!

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Introduction	1
Chateaubriand. La bataille de Poitiers	9
Lamartine. Hymne de l'enfant à son réveil	29
Ozanam. Les Saints-Simoniens	33
Guiraud. Le petit Savoyard	49
Nettement. Gilbert	57
Soumet. La pauvre Fille	79
Walsh. Voyage autour d'une Église	81
Violeau. La veuve du Pilote	105
Combalot. Lettre à M. F. de La Mennais	109
Fellens. A mon petit Frère	119
Veuillot. La paroisse de Guin	123
Guérin. Les dix francs d'Alfred	135
Enjelvin. Le Curé de campagne	141
Jéhan. Un souvenir	159
Géramb. L'Enfant de l'Hospice	171
Delandine de Saint-Esprit. Une Fleur à la boutonnière	175
Loyau d'Amboise. Le Condamné	187
Hébrard. A l'Homme du peuple	207
Collin de Plancy. Le Baptême de Charles-Martel	211
Schmid. Les deux fils du général	231
Desdouits. Les Amphithéâtres romains	273
Turquety. Priez pour nous	283
Andryane. Mémoires d'un prisonnier d'Etat	289
Lefebvre. Les Adieux au Mois de Marie	369
Couvelaire. Bethléem et Josaphat	371
Sainte-Foi. Le Confesseur	377
Poujoulat. Le Vendredi saint à Jérusalem	383
Mad. Valmore. A la Vierge de Fourvières	395

FIN DE LA TABLE.